This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137630 9

DEM
Deschamps.

MÉMOIRES
DES DEUX DERNIERES
CAMPAGNES
DE MONSIEUR
DE TURENNE,
EN ALLEMAGNE,

Et de ce qui s'est passé, depuis sa mort, sous le commandement du comte de Lorge.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

ASTOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,
Chez CHARLES-ANTOINE JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi pour l'artillerie & le génie, à l'Image Notre-Dame, rue Dauphine.

M. DCC. LVI.

Avec approbation & privilege du Roi.

PREFACE
DE L'ÉDITEUR.

On sçait combien les différentes histoires que nous avons de la vie de M. DE TURENNE, *sont peu satisfaisantes : elles sont toutes beaucoup au dessous de l'idée qu'on doit se former d'un ouvrage, dont l'objet essentiel ne sera jamais bien rempli, qu'autant qu'un détail exact des faits, une grande connoissance de manœuvres de la guerre, une juste application des principes de l'art aux opérations, feroient d'un tel ouvrage une source toujours féconde d'excellentes instructions.*

Aujourd'hui que nos militaires font de leur métier une étude suivie; que l'émulation est portée au plus haut degré, parce qu'elle est soutenue par le génie du ministre, & par une juste dispensation des graces, dont le Roi ne cesse de combler ses officiers; aujourd'hui donc l'on souhaite, plus que jamais, connoître jusques dans les moindres détails, les

campagnes de M. DE TURENNE, *& plus particuliérement les deux dernieres, qui furent le fruit d'une expérience consommée, de la conduite la plus réguliere, & de la prévoyance la plus étendue ; ce qui fit dire à son rival, qu'il avoit fait honneur à l'humanité.*

Ce sont ces deux campagnes que tant de motifs engagent de faire réimprimer. Elles parurent en 1675 & 1678, & sont devenues si rares, qu'il ne s'en trouve presque plus d'exemplaires. On se flatte que le public recevra, avec autant de plaisir que de reconnoissance, cet excellent livre, qui a toujours été recherché & estimé comme un morceau unique dans ce genre.

Dans les deux campagnes qui précéderent celles-ci, au sujet de la guerre de Hollande, M. DE TURENNE *avoit, en vingt-cinq jours, pris quarante villes, fait vingt-cinq mille prisonniers. Il avoit ensuite, avec moins de sept mille hommes, forcé l'Electeur de Brandebourg, qui marchoit vers le Rhin, avec vingt-cinq mille, de s'éloigner de ce fleuve avec précipitation, de repasser à la hâte le Weser, & de se réfugier dans Berlin. Il avoit établi ses quartiers dans le comté de la Marck,*

jetté la terreur dans l'Allemagne, & contenu plusieurs Princes prêts à se déclarer contre la France. Enfin il avoit forcé l'Electeur à demander la paix.

Quelque grands que soient ces succès, ceux que nous allons lire les surpassent encore. On y admirera surtout l'habileté avec laquelle M. DE TURENNE *sçut se maintenir d'abord contre des armées toujours supérieures par le nombre & par beaucoup d'autres avantages, & changer en offensive heureuse des campagnes commencées en défensive très-douteuse. On le verra, par la célérité de ses mouvemens, & par la science de ses campemens, dérober aux ennemis leurs espérances sur l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, tomber sur eux au moment que, séparés par le Rhin, ils s'en croyoient éloignés de vingt-cinq lieues, & les battre.*

Mais ce qu'on trouvera d'admirable & de plus digne d'attention, c'est que n'ayant à opposer à une armée de soixante & dix mille hommes, que vingt-cinq mille, dont le plus grand nombre étoit, il est vrai, en cavalerie, M. DE TURENNE *sçut mettre en même temps à couvert Philisbourg & Brisac, inquiéter & fatiguer l'ennemi, lui rendre la subsistance difficile, se pré-*

parer, en abandonnant l'Alsace, à y rentrer bientôt par la manœuvre la plus belle qu'on ait jamais faite, & qu'il avoit prévue & méditée long-temps avant, * *forcer enfin le peu qui restoit de cette belle armée à repasser le Rhin.*

Ce sont là les dignes effets d'une conduite toujours combinée & active, qui met tout à profit, & qui sçait, par des voies contraires en apparence à l'objet qu'on se propose, y conduire plus sûrement.

La campagne de 1675 est celle dont le chevalier Folard *a dit:* Ce fut le chef-d'œuvre du VICOMTE DE TURENNE & du COMTE DE MONTÉCUCULI. Il n'y en a pas de si belle dans l'antiquité: il n'y a que les experts dans le métier, qui puissent en bien juger. *En effet l'Empire avoit opposé à* M. DE TURENNE MONTÉCUCULI, *comme le général le plus digne de lui; & ces deux grands hommes, qui tenoient les yeux de toute l'Europe attentifs, épuisèrent toutes les ressources les plus sublimes de l'art, par des manœuvres si sçavantes, qu'elles va-*

* Par une lettre écrite au Roi, en date du 30 novembre, c'est-à-dire, plus de deux mois avant l'événement.

loient autant que des victoires. Enfin le héros François avoit amené son rival dans une position dont il n'auroit peut-être pu se retirer, qu'en augmentant la gloire du VICOMTE *aux dépens de la sienne, lorsque ce grand capitaine fut tué d'un coup de canon, le vingt-sept juillet.*

Le récit des actions de M. DE TURENNE *est si intéressant par lui-même, qu'il n'a pas besoin des ornemens du style : la simplicité & l'exactitude de ce journal en font le mérite. Il fut composé pendant les campagnes même,* * *par un officier qui y étoit employé. On jugera de son habileté, & par l'ouvrage, & parce que cet officier, nommé* Deschamps, *fut choisi par le prince de Condé, pour veiller à l'éducation du duc de Bourbon son petit fils. D'ailleurs le comte* de Lorge, *neveu du* VICOMTE, *& chargé sous lui du détail, a revu & approuvé ces mémoires, dans lesquels on remarquera un caractere de vérité, qui étoit celui de toutes les actions de* M. DE TURENNE.

* Le privilege du Roi est du 21 novembre 1675.

Ses succès, *dit M. le Président Hénault*, étoient solides & sans ostentation. Ce n'étoient point des batailles rangées, qui souvent ne font que du bruit, sans produire aucun avantage : c'étoient des combats utiles, qui sauvoient son pays, & où la conduite du général ne mettoit rien au hasard.

On a mis dans un volume, pour plus de commodité, les deux que contenoient anciennement ces campagnes. On n'a rien changé au sens de l'auteur; on a seulement cru devoir corriger certaines expressions surannées, & l'orthographe trop ancienne.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Livre intitulé : *Mémoires des deux dernières campagnes de M. de Turenne*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 5 septembre 1756.

LIEBAUX.

DERNIERES CAMPAGNES
DE MONSIEUR
DE TURENNE.

Campagne de mil six cens soixante & quatorze.

La guerre ayant commencé en mil six cens soixante & douze, entre la France & la Hollande, cette derniere engagea peu de temps après l'Allemagne dans son parti, pour lequel l'Electeur de Brandebourg, joignant ses forces à un corps de troupes impériales, s'avança sur le Rhin. Il y demeura jusqu'à l'hyver sans rien entreprendre, & finit cette campagne en prenant des quartiers dans la Franconie.

M. de Turenne fit passer le Rhin à

un corps d'armée françoise, à la fin de janvier mil six cens soixante & treize, chassa l'Electeur de ses quartiers d'hyver, & les occupa jusqu'à l'entrée de la campagne, que les Impériaux terminerent par la prise de Bonne. Le Roi avoit pris Maestrich au printemps de cette même année. Les Hollandois rentrerent dans Naerden, & quelque temps après les Espagnols déclarerent la guerre à la France.

Sur la fin de l'année l'Electeur Palatin ayant quitté la neutralité pour entrer dans la confédération de l'Allemagne, les Impériaux qui passoient l'hyver dans l'électorat de Cologne, détacherent quatre mille chevaux & quelque infanterie sous le comte Caprara, général major, pour aller hyverner dans ses états, pendant que l'armée de France, qui avoit fait la campagne sous M. de Turenne en Allemagne, étendoit ses quartiers dans la haute & basse Alsace. On en fit

marcher une partie au mois de février, pour prendre & démolir Germesheim, & ce fut une précaution nécessaire pour éviter les incommodités que cette place auroit causées à Philisbourg, si elle étoit demeurée entre les mains de l'Electeur.

Avant le commencement du printemps Caprara, général major, ayant passé le Rhin à Manheim, avec sa cavalerie, & poussé Beauvezé, qui n'avoit que cinq cens chevaux, on crut que les Allemans, naturellement attachés au quartier d'hyver, n'en étoient pas sortis de si bonne heure sans quelque dessein; ce qui porta le Roi à faire partir M. de Turenne, pour les observer, & à couvrir la Franche-Comté que Sa Majesté alloit attaquer. Il s'avança jusqu'à Saverne; & par cette démarche il obligea les ennemis à repasser le Rhin, & à reprendre des quartiers entre Heidelberg & Philisbourg, où ils demeurerent jusqu'au mois de juin.

Le duc de Lorraine, plein des idées d'un grand projet, s'étoit imaginé pouvoir exécuter de son chef quelque chose de considérable; & persuadé que s'il entroit dans la Franche-Comté, il y seroit bientôt suivi par un grand nombre de Lorrains ses sujets, il marcha avec deux mille chevaux (c'étoit-là toutes ses troupes). Il s'avança jusqu'à Rhinfeld, au-dessus de Basle, où il prétendoit passer le Rhin. Mais M. de Turenne s'approcha de Basle en même temps avec peu de troupes; & les Suisses ayant des raisons de s'intéresser au dessein qu'avoit le Roi de joindre la conquête de toute la Franche-Comté à celle de Grey, que l'on avoit pris pendant l'hyver, garderent si bien les passages que le duc de Lorraine vit son dessein hors d'apparence de réussir, & demeura inutilement aux environs de Rhinfeld, jusqu'à ce que voyant la conquête de la Franche-Comté achevée par la prise de Dole, il jugea qu'il étoit temps de se retirer.

Le comte Caprara, de concert avec le Duc, quittant le camp qu'il avoit retranché à Hockenheim durant l'hyver, fit avancer ses troupes pour l'aller rencontrer aux environs de Strasbourg; & tous deux ensemble ils firent leurs efforts auprès du magistrat de cette ville impériale, pour obtenir le passage du pont qu'elle a sur le Rhin. Leur négociation n'eut point de succès, & ils reprirent la route d'Heidelberg, où le duc de Bournonville, l'un des généraux de l'Empereur, les devoit joindre avec un corps considérable de cavalerie & d'infanterie.

M. de Turenne qui étoit revenu aux environs de Saverne, étoit bien averti de leur marche. Il résolut de les couper & de les combattre avant leur jonction. L'entreprise n'étoit pas aisée: le Rhin les séparoit, & ils avoient beaucoup moins de chemin à faire que lui, pour aller à Heidelberg. Il envoya ordre de faire dresser le pont de

Philisbourg, qui se trouva prêt en trois jours; & ayant ramassé ce qu'il y avoit de cavalerie dans les quartiers, & tiré quinze cens hommes de six bataillons qu'il laissoit en Alsace; il partit d'Hochfeld le douze de juin, fit marcher ses troupes sans bagage, avec une diligence extraordinaire, & passa le Rhin à Philisbourg le quatorze à midi; y fit prendre six pieces de canon, du pain pour trois jours; fit marcher les régimens de cavalerie de Beaupré & de Calvo, les dragons de Dufay, commandant de la place, les bataillons de Duglas, Plessis & la Ferté, avec un quatrieme composé de compagnies de divers corps, sous le nom de Picardie, qui tous étoient campés sous Philisbourg. Il en forma son avant-garde; & leur ayant fait prendre le chemin d'Hockeneim, par un défilé continuel dans les bois, il fit faire halte, après cinq heures de marche, près d'un petit pont, une lieue en deçà d'Hei-

delberg, sur la route des ennemis.
Les coureurs avoient reconnu quelque infanterie au-delà de ce pont, qui s'étoit jettée à droite dans un château, ou plutôt une cense nommée Bruckausen, qui appartient à l'Electeur Palatin. Le comte de Maulévrier, maréchal de camp, qui étoit à l'avant-garde, en ayant fait avertir M. de Turenne, le marquis de la Ferté Senectere fut commandé pour les attaquer, avec les grenadiers de son régiment, les dragons de Dufay, & cinquante fusiliers par bataillon. On força d'abord la porte d'une premiere cour, sans beaucoup de peine; la seconde étant plus forte, il fallut y mettre le feu: mais après une résistance assez vigoureuse, on la contraignit à demander quartier. De deux cens hommes qu'ils étoient, on en prit cent soixante, avec un capitaine & un lieutenant: le reste demeura sur la place, & l'on sçut d'eux qu'ils avoient été détachés d'Heidel-

berg pour garder ce paſſage. Trois capitaines de la Ferté y furent bleſſés, un de Picardie tué, & il eut vingt-cinq ſoldats tant morts que bleſſés. La Villedieu, capitaine au régiment Dauphin, qui commandoit par commiſſion les quatre bataillons ſous Philiſbourg, eut un coup de mouſquet dans le viſage.

Pendant cette attaque cent cinquante chevaux du régiment du prince de Bareith, qui avoient marché avec cette infanterie, s'étoient avancés ſur la droite par un petit fond à couvert des haies, dans l'intention de couper notre infanterie, qu'ils ne croyoient être qu'un parti ſorti de Philisbourg, ou pour reconnoître ſi c'étoit un plus grand corps. Ils tomberent dans l'avant-garde de M. de Turenne, qui marchoit entre un bois de pins & un petit vallon. Ils furent chargés par le comte d'Auvergne; & ayant fait leur décharge avec aſſez de réſolution, ils ſe re-

tirerent à toute bride, laiſſant deux ou trois des leurs ſur la place, & un priſonnier. On crut d'abord que c'étoit l'avant-garde des ennemis, & l'on fit doubler les eſcadrons de la nôtre; mais il ne parut rien davantage. On marcha un quart de lieue le long du vallon, & l'on campa au-deçà du village de Santhauzen.

Le lendemain, quinze du mois, M. de Turenne étant aſſuré que les ennemis n'avoient point paſſé, fit marcher l'armée ſur la droite par de longs défilés dans les bois, en tirant vers Bretten, pour tomber dans leur marche: mais ayant ſçu, par quelques priſonniers, qu'ils avoient pris le chemin d'Hailbrun, par derriere la montagne, il fit faire halte à midi, près du village de Santlhene; & reprenant ſa marche à gauche, il alla camper près de Viſloch, petite ville gardée par deux cens chevaux de l'Electeur Palatin, par quelque milice, & grand nombre

de païsans des environs, qui s'y étoient retirés à cause de la bonté des murailles. M. de Turenne qui pensoit à rencontrer les ennemis le lendemain, ne la voulut point attaquer, jugeant plus à propos de laisser reposer les troupes durant cette nuit. Les quinze cens hommes qu'il avoit détaché en partant d'Alsace, & qui n'avoient pu suivre la marche précipitée de la cavalerie, arriverent ce soir-là sous le commandement du marquis de Duglas, brigadier.

Le lendemain samedi, seize de juin, on passa le ruisseau à la pointe du jour; & laissant cinq cens chevaux, & deux cens hommes de pied à ce passage, sous le marquis de Renty, pour la sûreté des convois & des équipages, l'armée prit sur la montagne, pour tâcher de joindre celle des ennemis, qui étoit du côté d'Epinghen. Aprés quatre ou cinq heures de marche, comme on eut passé le village d'Hot-

ven, on commença entre huit & neuf heures du matin de voir les ennemis, qui achevoient de défiler au travers de Sintzheim, pour gagner la hauteur qui est derriere.

Sintzheim est une petite ville du Palatinat, presque également distante du Necre & du Rhin. Elle est située sur le ruisseau d'Elsats, qui arrose à droite & à gauche une longue prairie commandée par des hauteurs qui la bordent du côté du nord, où étoient les leurs. De notre côté le terrein étoit bas & plat; & s'élargissant vis-à-vis de la ville, il s'élevoit doucement vers de grands bois qui fermoient une plaine assez grande pour mettre l'armée en bataille.

Celle des ennemis étoit de quatre mille chevaux impériaux, composée des régimens entiers de Bournonville, Caprara & Gondola, & des trois demi-régimens du prince Charles de Lorraine, du jeune duc d'Holstein & de

Dennevald; tous cuirassiers & vieilles troupes de l'Empereur, de mille chevaux Saxons, deux mille chevaux Lorrains, en sept régimens, les chevaux légers de la garde du Duc, cinq cens dragons Saxons & Lorrains, & douze cens fantassins du régiment Impérial de Streing: tous ensemble faisoient près de huit mille hommes, sous le commandement du comte Caprara & du Duc de Lorraine.

L'armée de France avoit près de cinq mille chevaux en vingt régimens distribués en quatre brigades: celle de Pilois, de Coulanges, du chevalier d'Humieres & du marquis de Renty, toutes commandées par Beauvezé. L'infanterie n'avoit pour brigadier que le marquis Duglas, & consistoit en son bataillon, ceux du Plessis, de la Ferté & de Picardie, faisant plus de deux mille hommes, & quinze cens hommes détachés des bataillons de Champagne, Turenne, Languedoc, Bour-

gogne, Hamilton & Monmouth, quatre cens dragons de la Reine, & la compagnie de Dufay. Sous M. de Turenne S. Abre & Foucault étoient lieutenans généraux, & avoient pour maréchaux de camp le comte de Maulevrier, le comte de Roye, le chevalier du Plessis, le comte d'Auvergne, & le comte de la Marck: Césan étoit major général de l'infanterie.

Ces deux armées presque égales en nombre, mais différentes en ce que la Françoise avoit plus d'infanterie, & l'Allemande plus de cavalerie, se trouvoient postées fort différemment; celle de France, dans une petite plaine basse, ayant en face les avenues de la ville de Sintzheim, embarrassées de jardinages & de rues étroites, fermées de haies épaisses, occupées par les ennemis: derriere ces avenues une petite riviere forme comme un double fossé, qu'il faut passer avant que de venir à la ville, dont les murailles avoient été

séparées depuis peu : à côté de la ville un grand chemin creux étoit le seul passage qui menoit aux ennemis postés sur la hauteur: il falloit nécessairement défiler par là pour aller à eux ; tout le reste étoit escarpé à droite & à gauche, & au sortir du défilé le terrein se présentoit, en montant vers les ennemis, plus de trois cens pas jusqu'à celui qu'ils avoient pris pour champ de bataille.

M. de Turenne voyoit tous les avantages du poste des ennemis. Il sçavoit le nombre & la bonté de leur cavalerie ; que leurs troupes étoient fraîches, sortant de bons quartiers, & ayant marché à petites journées, au lieu que les siennes, fatiguées durant tout l'hyver, venoient encore de faire une marche de plusieurs jours, sans équipage. Songeant ensuite que le succès d'un combat étoit toujours douteux, si l'on étoit battu, il voyoit que la retraite étoit difficile & périlleuse jus-

qu'à Philisbourg, durant sept ou huit lieues par un pays ennemi, couvert de bois remplis de paysans armés ; qu'elle entraînoit les malheurs qui suivent infailliblement la perte d'un combat à l'entrée d'une campagne, & la dissipation d'une armée qui seule couvroit la frontiere éloignée de tout autre secours.

D'autre part il avoit cherché les ennemis : il les avoit joint ; & il eût été mal de les laisser retirer sans entreprendre quelque chose. Si le poste & le nombre de la cavalerie étoit pour eux, notre infanterie pouvoit nous donner des avantages considérables dans le détail du combat ; & s'il étoit heureux, rien n'étoit plus grand que d'ouvrir la campagne par un succès qui ne pouvoit être qu'utile à la réputation & aux intérêts de la France.

Ces considérations lui firent résoudre l'attaque de la ville. Toute la cavalerie de notre avant-garde étoit en

bataille dans la plaine devant le défilé; notre infanterie achevoit d'arriver, & six pieces de canon, en quoi consistoit notre artillerie, tiroient de temps en temps pardessus le vallon, lorsqu'il paroissoit quelque escadron, ou lorsque quelques gens s'avançoient pour reconnoître.

M. de Turenne fit donner d'abord par l'infanterie des détachemens arrivés le soir précédent à l'armée, avec les dragons, & les fit soutenir par les grenadiers de la Ferté, & cinquante fusiliers détachés de chaque bataillon, pour gagner les défilés, & la ville que défendoient douze cens hommes du régiment de Streing, & quatre cens dragons Saxons & Lorrains. Ils firent paroître assez de vigueur à défendre les avenues; mais ayant été contraints de les abandonner, & plusieurs qui ne purent se retirer assez tôt, ayant été coupés, les nôtres en demeurerent les maîtres; & s'avançant vers la ville, ils

trouverent un terrein de cent pas de large jusqu'au ruisseau qui faisoit le fossé, où l'on avoit à essuyer à découvert tout le feu des murailles, & qui étoit en maniere de fausse braie entre la riviere & un autre fossé qui est encore derriere. L'attaque fut rude, & avec perte de part & d'autre. Césan, major général, y menoit notre infanterie, & y donnoit les ordres avec tout le péril & toute la fermeté possible.

Malgré le grand feu qui s'y faisoit, les nôtres s'étant attachés à deux portes de la ville, gagnerent le corps de garde, & ensuite le pont de la premiere; ils se rendirent maîtres de la fausse braie à gauche, où plusieurs des ennemis se noyerent dans le second fossé, en voulant se retirer, pendant que nos dragons commandés par le chevalier d'Hoquincour, ayant trouvé le pont rompu, qui mene au défilé par le dehors de la ville, se jetterent

à l'eau pour passer, délogerent à coups de fusil tout ce qui paroissoit sur la muraille de ce côté-là, & gagnerent la porte qui étoit vers l'armée ennemie. L'attaque ayant duré près d'une heure & demie, les ennemis ouvrirent enfin leurs portes. On y fit quatre cens prisonniers; le reste avoit été tué ou dissipé, & plusieurs s'étoient sauvés par les vignes & par les côteaux qui sont derriere la ville. Talvanne, capitaine des grenadiers du régiment de Turenne, rapporta un drapeau du régiment de Streing, dont le colonel ayant eu le bras cassé dès le commencement de l'attaque, s'étoit retiré à l'armée ennemie.

Cette action entreprise & exécutée avec tant de vigueur, étoit le premier pas pour aller aux ennemis; mais il restoit encore de grandes difficultés avant que d'y arriver. Il falloit commencer par entrer dans un chemin creux, de deux cens cinquante pas de

longueur, qui menoit ſur le côteau, en traverſant de gauche à droite, & finiſſoit en laiſſant encore plus de trois cens pas à monter dans un champ de ſept ou huit cens pas de large, fermé à droite d'un grand clos de vignes, environné de haies épaiſſes, & à gauche d'une longue haie qui s'alloit perdre dans la plaine vers les ennemis. A la gauche de cette haie étoit une abbaye en forme de château, dont ceux du détachement de Champagne s'emparerent fort à propos comme les ennemis y venoient.

Les ennemis étoient en bataille dans une petite plaine ſur le haut du côteau; & comme ils avoient pris leur poſte aſſez loin des haies, pour être hors de la portée du mouſquet, & ſe couvrir, par la diſpoſition du terrein, de quelques volées de canon qu'on leur tiroit de l'autre côté du vallon, ils ſe trouvoient ſitués de maniere qu'ils ne pouvoient voir juſqu'à l'entrée du défilé,

ni ſçavoir ce qui s'y paſſoit. M. de Turenne voyant qu'ils laiſſoient le défilé libre, le fit paſſer d'abord à ſoixante dragons, & aux grenadiers de la Ferté, en fit garder le milieu, où il y avoit une eſpece de porte, par d'autres dragons; & s'étant avancé lui-même, il reconnut le terrein & la diſpoſition de ce qui étoit entre la ſortie du défilé & les ennemis.

Il envoya ordre aux détachemens de Champagne, Turenne & Languedoc, de monter par derriere la ville par un chemin creux, qui va rendre à l'abbaye, dont j'ai dit que ceux de Champagne s'emparerent; les autres ſe poſterent à la grande haie, & en divers endroits ſur la gauche, le plus à couvert qu'il fut poſſible. Il jetta d'abord un détachement d'Anglois avec les bataillons du Pleſſis & de la Ferté dans le grand clos des vignes à droite, & le reſte de l'infanterie en divers poſtes ou en corps, ou par détachemens, ſelon

la disposition du terrein, pour favoriser la cavalerie lorsqu'elle viendroit à se mettre en bataille, & la soutenir lorsqu'elle seroit chargée. Les grenadiers de la Ferté, & le détachement des dragons, étoient avancés au milieu du champ, couverts seulement d'un petit rideau à portée des ennemis, avec lesquels ils escarmouchoient de temps en temps. M. de Turenne voulant commencer à remplir le champ de bataille, tira le régiment de la Ferté du clos des vignes, & le fit marcher à la gauche de la tête du défilé, fit avancer Duglas & les détachemens Anglois, qu'il mit en bataille devant la Ferté, & fit sortir celui du Plessis du clos des vignes, pour border la haie par dehors à la vue des ennemis.

Toute l'infanterie étant postée, la cavalerie qui étoit encore dans le vallon, commença à passer le défilé avec beaucoup de vitesse, & vint se mettre en bataille devant l'infanterie. Le ter-

quence que la premiere ligne ne fût pas enfoncée dans un terrein aussi étroit que celui qui nous servoit de champ de bataille, où la confusion auroit été inévitable. Cependant le grand nombre de cavalerie des ennemis, & l'avantage que leur donnoient les cuirasses, sembloient devoir faire craindre que notre cavalerie ne fût désordonnée; & il est constant qu'elle auroit couru risque sans l'infanterie qui se trouvoit postée si à propos pour réparer nos désavantages; que les ennemis ne purent profiter des circonstances.

Cette premiere charge fut fort vive & opiniâtre de part & d'autre. Il seroit difficile de pouvoir représenter exactement l'agitation & le désordre qui se rencontrent d'ordinaire dans ces combats de détail, où l'on occupe peu de terrein. La poussiere étoit si épaisse qu'on ne se voyoit presque point: l'on étoit mêlé ensemble, amis & ennemis,

souvent

ſouvent ſans ſe reconnoître, ni pouvoir joindre ſon corps; l'un & l'autre parti ſe trouvant en déſordre, ſans néanmoins pouvoir connoître d'abord le véritable état où l'on étoit à cauſe de cette pouſſiere, on ceſſa de ſe charger, & chacun s'occupa à ſe remettre en état de combattre avec plus d'ordre.

M. de Turenne fit encore avancer des dragons à l'artillerie, & diſpoſa toutes choſes avec tant de promptitude & d'intelligence, que notre premiere ligne ſe trouvant alors plus avancée qu'au commencement du combat, on eut moyen de s'étendre ſur la droite, & de former un plus grand front. L'infanterie s'avança à proportion; le bataillon du Pleſſis à droite, & celui de Champagne à gauche, fermoient la ligne; & ce fut un bon augure parmi les ſoldats de voir que dans un déſordre où nous n'avions point eu d'avantage, nous avions néanmoins gagné du terrein ſur les ennemis.

Ils ſe préſenterent de nouveau au combat avec toute la fierté poſſible ; & il faut avouer que ces eſcadrons cuiraſſés de la cavalerie Impériale, ſont capables de donner de la terreur à ceux qui ne ſont point accoutumés à les voir, & que rien ne paroiſſoit plus inégal que cette cavalerie & la nôtre, dont la plûpart des cavaliers ne portoient pas ſeulement de buffle.

On les reçut comme à la premiere charge, l'épée à la main ; & le combat recommença avec autant d'opiniâtreté & de valeur de part & d'autre que la premiere fois. Ils mirent notre aîle droite en déſordre ; mais elle fut ſoutenue par les Anglois, dont le grand feu les arrêta. Ils tâcherent d'envelopper l'aîle gauche ; ils pouſſerent quelques eſcadrons qui eurent peine à ſe rallier, faute de terrein : mais Foucault leur fit une charge vigoureuſe, & cette aîle étoit ſoutenue des bataillons de Duglas & de la Ferté, & du feu

de l'infanterie répandue par détachemens partout où elle se pouvoit couvrir. D'ailleurs ceux de Champagne les tenoient en respect par le grand feu qu'ils faisoient, & de la haie & du château de l'abbaye, & empêchoient que leur aîle droite ne pût s'avancer de ce côté-là.

Le succès fut néanmoins long-temps douteux, & Coulanges, brigadier de cavalerie, qui fut blessé à cette seconde charge, se sentant mourir, déplora le malheur de la France, pour laquelle il croyoit le combat perdu. Les ennemis ne le crurent pas comme lui : car voyant tous leurs efforts inutiles pour rompre notre cavalerie, qu'ils avoient cru devoir renverser d'abord, ils se défierent du succès ; & songeant à se retirer avec le moins de confusion qu'il leur seroit possible, ils commencerent à faire marcher une partie de leurs troupes par un grand fond environné de bois, qui étoit derriere leur champ

de bataille, pendant que la premiere ligne ſoutenoit le choc, qui continua encore aſſez long-temps. Mais enfin s'étant un peu ralenti de part & d'autre, les ennemis dans ce moment, profitant de l'épaiſſeur de la pouſſiere, firent faire un mouvement à leur aîle gauche, pour s'approcher du bois, & ſe jetterent dans le défilé qui le traverſoit, faiſant couvrir leur retraite par quelques eſcadrons qui firent ferme à l'arriere-garde, & qui, après une charge aſſez légere, les ſuivirent incontinent.

M. de Turenne ayant fait reconnoître le bord du bois, & l'entrée du défilé, les pouſſa quelque temps : mais comme ils partagerent leurs troupes en pluſieurs chemins dans un pays couvert & inégal, que notre cavalerie étoit fatiguée d'une marche continuelle depuis cinq ou ſix jours, on ne prit que peu de gens, & quelques équipages qui traînoient. Le marquis de

Renti, avec quatre cens chevaux de l'arriere-garde, poussa néanmoins jusqu'à Heilbrun, où il sçut qu'ils avoient passé tous épars à divers gués, entre cette ville & Vimpfen.

Ils avoient fait marcher leurs bagages de ce côté-là dès le matin, & une partie de leurs troupes avoit pris la même route avant la fin du combat: d'autres avoient pris le chemin d'Heidelberg; de sorte qu'on ne les put joindre. Notre infanterie ayant passé le bois, fit halte de l'autre côté; & M. de Turenne ayant ramené la cavalerie, toute l'armée campa auprès de Veibstat, petite ville de l'évêché de Spire, où l'on trouva abondamment de quoi se rafraîchir des fatigues qu'on avoit souffertes dans une marche très-précipitée, sans équipages.

Le lendemain dix-sept, on revint camper à Sintzheim, dans le vallon, le long du ruisseau. L'on eut là le loisir de revoir le champ de bataille; &

en l'examinant, on reconnut beaucoup mieux que dans le combat même, les avantages des ennemis, & la difficulté d'aller à eux : auſſi l'on peut dire qu'il y a eu peu d'actions entrepriſes avec plus de hardieſſe, & exécutées avec plus d'intelligence & de valeur.

M. de Turenne avoit ſi bien trompé les ennemis, qu'ils le croyoient à plus de vingt lieues de Philisbourg, quand il y paſſa le Rhin, & lorſqu'il les joignit. Ils s'arrêterent à Sintzheim, comme en un lieu où ils devoient être à couvert de tout ce qu'il pourroit entreprendre.

L'attaque de la ville commença à neuf heures du matin, & finit à onze; & le combat, ſoit dans les diſpoſitions qui le précéderent, ſoit dans l'action même, dura juſqu'à cinq heures du ſoir. Nous y perdîmes des perſonnes de conſidération, & beaucoup d'officiers. Saint Abre y fut bleſſé à la cuiſſe & mourut dix ou douze jours après

à Philisbourg. Il avoit vu périr malheureusement Rochefort, son fils aîné, avant le combat. Lorsque notre avant-garde arriva près de Sintzheim, il restoit encore à l'entrée des haies vingt ou trente maîtres de l'arriere-garde des ennemis; on les envoya charger par autant des nôtres, avec lesquels Rochefort s'avança volontaire. Ils vinrent fort vigoureusement au devant des nôtres, qui lâcherent d'abord le pied. Rochefort seul avec un gentilhomme, ayant voulu faire ferme, fut enveloppé & tué sur la place.

Beauvezé mourut à Sintzheim le lendemain du combat, & Coulanges avant lui : le comte de la Marck, & le marquis de la Salle, furent blessés : Mont-ferrier & Rochebonne, tous deux mestres de camp de cavalerie, Villemont, maréchal des logis de la cavalerie, le chevalier de Sillery, Mongomery & plusieurs autres, moururent depuis de leurs blessures : huit capitai-

nes de cavalerie furent tués, & il y en eut autant de bleſſés : dix d'infanterie furent tués, & quatorze bleſſés, avec grand nombre de ſubalternes.

On fit peu de priſonniers des ennemis durant le combat. Le voiſinage des bois qui étoient derriere eux, leur donnoit la commodité d'y retirer les bleſſés & les cavaliers démontés, qui étoient en grand nombre ; car l'on prétend que notre infanterie tua le tiers des chevaux de ce qui combattit : ainſi ils eurent le moyen de couvrir une partie de leur perte, qui demeura cachée dans les bois, où grand nombre des ſoldats moururent de leurs bleſſures. Bernier, colonel Lorrain, fut bleſſé, avec pluſieurs officiers de ſon régiment ; il y en eut auſſi beaucoup des troupes Lorraines & Saxonnes. Dans la cavalerie Impériale il n'y avoit pour lors de colonel à l'armée que Caprara, qui y faiſoit la fonction de général ; de ſorte que ce qu'il

y eût d'officiers bleſſés ou tués, étoient des perſonnes de moindre conſidération.

Nous emportâmes dix de leurs étendards. Il ne paroiſſoit pas mille morts ſur le champ de bataille, tant des leurs que des nôtres, par la raiſon que j'ai dite que tous leurs bleſſés ſe jettoient dans le bois ; de ſorte qu'il fut difficile de ſçavoir d'abord au juſte ce qu'ils avoient perdu : mais par la connoiſſance qu'on en a eu depuis, il eſt demeuré conſtant qu'ils avoient perdu plus de deux mille hommes, & nous près d'onze cens. M. de Turenne dépêcha, dès le ſoir du combat, Ruvigni, pour porter au Roi la nouvelle d'un ſuccès ſi important à la gloire de ſes armes : il la reçut ſur le chemin, comme il retournoit à Paris, après avoir ſoumis la Franche-Comté.

Les ennemis étant chaſſés au-delà du Nécre, M. de Turenne ſçachant qu'ils ſe devoient joindre au duc de

Bournonville, avec un corps considérable, crut devoir repasser le Rhin, pour être en état de mieux observer les démarches qu'ils pourroient faire du côté de France, & faire subsister en même temps l'armée dans les endroits les plus abondans du Palatinat. Il envoya d'abord quelque cavalerie piller Visloch; le dix-huit il alla camper à Mingelsheim, où l'armée demeura deux jours; le vingt il repassa le Rhin à Philisbourg, où il laissa les quatre bataillons qu'il y avoit pris; alla camper à Schueigenheim, & le lendemain à Lachen, grand village dans une plaine très-fertile, à demi-lieue de la ville de Neustat, de laquelle on tira de grandes commodités, par l'abondance du vin & des vivres dont elle étoit pourvue.

L'armée se trouvoit composée alors de seize bataillons, sous trois brigadiers, les marquis de Pierrefitte, de Duglas & de Pizieux, de six mille

chevaux en quatre brigades; celle de Pilois, de Lambert, du chevalier d'Humieres & du marquis de Renti, & des deux régimens de dragons du Roi & de la Reine; ce qui faisoit quinze mille hommes. Pendant le séjour de Lachen, M. de Turenne détacha plusieurs partis deçà & delà le Rhin, pour avoir des nouvelles des ennemis, alla reconnoître des passages dans les montagnes, fit courir le bruit de diverses entreprises; & le trois de Juillet ayant fait faire une fausse marche à cinq cens chevaux vers Kaiserlouter, qui est de l'autre côté de la montagne, il fit marcher l'armée en même tems droit à Philisbourg, y passa le Rhin, reprit les quatre bataillons, fit suivre vingt pontons de cuivre, & en un même jour alla camper à Hockeneim. Le lendemain il continua sa marche vers le Nécre; & laissant à droite Heidelberg, qui tira sur l'armée quelques volées de canon, il arriva sur les onze

heures du matin au village de Veiblingen, sur le Nécre. Il le fit reconnoître par soixante dragons ; & descendant lui-même au bord de la riviere, il apperçut de l'autre côté de l'eau, environ à cinq cens pas sur la gauche, deux troupes de trente cavaliers chacune, l'épée à la main, parmi lesquels étoient apparemment des officiers généraux de l'armée ennemie, campée à une lieue delà, près de Ladenbourg, où ces deux troupes se retirerent incontinent.

Après la déroute de Sintzheim, les ennemis s'étoient rassemblés entre Heidelberg & cette ville : ils avoient ensuite marché vers Vormes ; & ayant grossi leur armée par la jonction du corps que commandoit le duc de Bournonville, composé de deux régimens du prince de Bareith, chacun de mille chevaux, de mille fantassins du vieux régiment Impérial de Portia, de deux mille du régiment de Franconie Davilla, de mille Saxons, & de quelques

troupes Palatines, faisant à peu près treize ou quatorze mille hommes, ils étoient revenus se poster sur le Nécre, la ville de Ladenbourg à leur gauche, & s'étendoient sur la droite vers Manheim. Ils y étoient campés depuis cinq jours, avoient fait des retranchemens au gué de Ladenbourg, dressé des batteries, & pris toutes les précautions nécessaires pour s'opposer à notre passage. M. de Turenne jugea celui de Veiblingen plus favorable, & que si les ennemis le vouloient disputer, il étoit en état d'y passer malgré eux.

Il est vrai qu'à considérer les deux côtés de la riviere en cet endroit, tout lui étoit avantageux. Du côté du village, une terrasse soutenue de murailles de sept ou huit pieds de haut, régnoit plus de six ou sept cens pas le long de la riviere, & servit d'abord d'une batterie naturelle pour notre canon, & à loger notre infanterie à couvert d'une sorte

de parapet, d'où elle pouvoit tirer avec avantage, & nettoyer l'autre côté de la riviere, qui n'avoit en cet endroit qu'environ cent soixante pas de large. Il y avoit au dessous quelques endroits couverts de saules, qui avançoient dans l'eau, où l'on mit encore de l'infanterie; de l'autre côté le terrein s'élevant doucement de la riviere, étoit borné, à soixante pas, d'un rideau garni de quelques haies, qui régnoient plus de quatre cens pas le long de l'eau, & que l'on ferma d'abord de deux fossés aux extrêmités, pour arrêter la cavalerie des ennemis, s'ils vouloient s'opposer à la construction d'un pont; & tout ce terrein étoit disposé de maniere que le feu de notre infanterie & de l'artillerie qui étoit en deçà de la riviere, couvroit l'infanterie postée de l'autre côté, le long du rideau.

Ce fut au milieu de cet endroit que M. de Turenne résolut de faire son

pont ; & comme il y avoit gué presque partout, il fit passer quelques escadrons de l'autre côté de l'eau, & envoya des partis pour avoir des nouvelles certaines des ennemis. On enleva des cavaliers de leur garde avancée, de qui l'on sçut comme ils étoient campés, & qu'il n'y avoit pas deux heures qu'ils avoient avis de notre marche.

Les ducs de Lorraine & de Bournonville ne balancerent point à prendre leur parti ; & sans chercher à s'opposer au passage de M. de Turenne, dont le pont ne pouvoit être fait que le lendemain, ils résolurent d'abord de se retirer, renvoyerent les troupes Palatines, & quelques gros canons à Manheim, firent partir leur bagage & leur infanterie dès midi, & à l'entrée de la nuit toute leur armée décampa sans bruit, & suivit le grand chemin qu'on appelle Bergstras, qui mene à Francfort tout le long du pied de la montagne. On ne sçut leur re-

traite que quelques heures après, parce que la ville de Ladenbourg, & les défilés qui étoient entr'eux & nous, empêchoient qu'on ne pût les reconnoître.

M. de Turenne en ayant eu avis à minuit, détacha le comte de Roye, avec quatorze cens chevaux & six cens dragons pour les suivre. Il marcha jusqu'à neuf heures du matin, & se trouvoit près de Zueingenberg, quand du Repaire, qui marchoit assez loin devant, avec deux cens maîtres, ayant passé un défilé, apperçut une garde de soixante chevaux au bout d'une plaine, qui s'élevant un peu, cache ce qui reste de terrein derriere. Il marcha droit à eux, & la garde lâcha le pied d'abord; mais étant venu au plus haut du terrein, en la poussant, il se trouva fort près de neuf ou dix escadrons, & vit toute l'arriere-garde des ennemis, qui avoit fait halte pour repaître. Il fut chargé à l'instant par trois ou quatre cens chevaux, qui l'obligerent

à repasser fort vîte par un endroit où quelques buissons & quelques arbres favoriserent son passage. Comme les ennemis le poussoient avec beaucoup d'impétuosité, plusieurs d'entr'eux s'abandonnerent jusqu'en deçà de ce passage, d'où le chevalier de Torigny, que le comte de Roye avoit détaché pour soutenir du Repaire, les fit repasser avec autant de vîtesse qu'ils étoient venus.

La perte fut égale de part & d'autre, c'est-à-dire que chacun y laissa douze ou quinze morts. Nous leur prîmes un lieutenant, & ils ne nous prirent personne. Du Repaire rejoignit le gros au petit pas; & le comte de Roye ne voyant point d'apparence de passer le défilé pour engager un combat inégal, si loin de l'armée, demeura en deçà, & envoya dire à M. de Turenne l'état des choses. La nouvelle arriva environ dans le temps que le pont venoit d'être achevé; de sorte que toute l'ar-

mée passa & marcha droit où étoit le comte de Roye : mais les ennemis continuerent leur retraite vers Francfort, avec une extrême diligence.

Ainsi notre armée étant arrivée à demi-lieue en deçà de Zuingenberg, vers le soir, y passa la nuit, & le lendemain elle vint camper à Ladbach, à trois lieux en deçà, en revenant sur la route qu'elle avoit tenue le jour précédent. On sçut par divers partis qu'on avoit détachés après les ennemis, qu'ils avoient passé le Mein à gué, avec la même précipitation que des gens qui fuient, & que la plûpart de leurs troupes d'infanterie, ne pouvant suivre, s'étoit débandée dans le bois, sur les montagnes qui regnent le long du chemin.

Quelques personnes ont prétendu que M. de Turenne devoit passer d'abord le Nécre avec toute l'armée; qu'il y avoit gué presque partout ; que la cavalerie pouvoit porter l'infanterie

en croupe, avec tant de diligence qu'on auroit pu être en bataille de l'autre côté avant que les ennemis, qui étoient à près d'une lieue, fussent en état de venir ; qu'une démarche si hardie les auroit épouvanté, & que s'ils avoient pris le parti de se retirer, on auroit été bien plus en état de les suivre : mais ce raisonnement n'est fait qu'après l'événement, & parce que les ennemis n'ont osé disputer le passage. On ne pouvoit pas deviner qu'étant aussi forts qu'ils étoient, ils dussent prendre le parti de se retirer ; & dans cette incertitude, celui de M. de Turenne étoit d'établir son passage par un pont qui nous donnoit le moyen de passer malgré les ennemis, quand ils seroient venus s'y opposer. On gagnoit par-là un demi-jour & une nuit entiere de repos pour les troupes fatiguées de la marche, & pour la cavalerie, dont les chevaux n'avoient point mangé depuis trente heures ; & à considérer le succès,

M. de Turenne, ſans perdre un homme, chaſſa les ennemis du Palatinat juſqu'au-delà du Mein, & fut le maître de fourrager ce côté-là, & de le ruiner durant un mois, pour ôter aux ennemis le moyen d'y ſubſiſter, & d'y paſſer par la ſuite.

Le neuf l'armée vint camper à Groſſaxen, à une lieue de Ladenbourg. En arrivant on trouva que nos ſoldats avoient mis le feu à plus de trente maiſons, pour venger la mort de leurs camarades, dont ils avoient trouvé les corps miſérablement tronqués par les payſans. Cette vengeance s'étendit encore ſur un grand nombre de villages, qui furent brûlés en deux jours. Le dix l'on apprit qu'un eſcadron du régiment de Beauvezé, commandé par Barradas, qui eſcortoit trente ou quarante caiſſons, de Neuſtat à Philisbourg, à un quart de lieue même, étoit tombé dans une embuſcade de quatre cens chevaux des ennemis ſoutenus d'infanterie. L'eſ-

cadron fut entiérement défait, Barradas & son frere le chevalier, cornette de sa compagnie, tués sur la place, les caissons & les chevaux pris.

Pendant que l'on étoit campé à Grossaxen, le comte de Lorge, lieutenant général, & Milord Duras son frere, qui venoit d'Angleterre pour servir volontaire, arriverent à l'armée. M. de Turenne alla reconnoître Manheim & Heidelberg. On pilla quelques petites villes Palatines; & le dix-sept, laissant la seconde ligne dans ce camp, & la brigade d'Humieres un peu plus loin, sous le commandement de Foucault, lieutenant général, il fit passer le Nécre à sa premiere ligne à Ladenbourg, sur le pont qu'on avoit fait descendre de Veiblingen, & la fit camper dans un grand retour de la riviere, vis-à-vis du camp que les ennemis avoient quitté quand ils se retirerent.

Il courut un bruit en ce temps-là, & l'on le manda même à M. de Tu-

renne ; que les ennemis avoient fait passer le Rhin à un corps de cavalerie & de dragons, pour faire quelque entreprise sur le pont de Philisbourg : mais ce bruit se trouva faux. La nouvelle de la confédération de l'Electeur de Brandebourg étoit plus véritable, & l'on sçut qu'il avoit traité avec les Hollandois & les autres ennemis de la France, pour joindre un corps d'armée à celle que nous venions de pousser ; qui s'étoit rassemblée de l'autre côté du Mein, entre Francfort & Mayence.

M. de Turenne ayant fait consumer tous les fourrages du Palatinat en-deçà & au-delà du Nécre, jusqu'à la portée du mousquet de Manheim, rassembla toute l'armée, & le vingt-sept alla camper à Schuelzingen. Le lendemain il repassa le Rhin à Philisbourg, où il laissa le bataillon de Picardie, qu'il y avoit renvoyé auparavant, & alla camper aux environs d'un village appellé Mechtersheim, autrement la pe-

tite Hollande; le vingt-neuf à Freimersheim, s'approchant toujours de la montagne par des plaines les plus fertiles; & le trente, suivant le pied de la montagne qu'il laissoit à gauche, il vint camper à Mosbach, demi-lieue au-delà de Neustat, dans le dessein d'avancer toujours vers Frakendal, en consumant les fourrages, & ôtant aux ennemis le moyen de subsister de ce côté-là du Rhin, comme il avoit fait de l'autre. D'ailleurs il se trouvoit dans une situation commode pour avoir aisément de leurs nouvelles, les observer & prendre parti selon leurs démarches.

Les choses étoient en cet état lorsqu'il reçut ordre de marcher en France, pour s'opposer au comte de Souches, que l'on croyoit y vouloir entrer avec les troupes Impériales, pendant que M. le Prince seroit obligé de faire tête aux armées de Hollande & d'Espagne. Il décampa le lendemain matin,

renvoya à Philisbourg les bataillons de Duglas, du Pleſſis & de la Ferté, avec le régiment de cavalerie de Douſſet, ſous les ordres du comte de Maulévrier, maréchal de camp, & alla camper à une lieue de Landau. Mais la diſpoſition des choſes ayant changé en Flandre, par la jonction du comte de Souches avec le reſte des confédérés, M. de Turenne demeura aux environs de Landau. Trois jours après il fit revenir à l'armée les trois bataillons & le régiment de cavalerie qu'il avoit envoyé à Philisbourg, & qui étoient demeuré campés à la petite Hollande, attendant que leur camp de Philisbourg fût en état d'y pouvoir loger.

Le lendemain de leur départ de ce camp, un parti de trois mille chevaux des ennemis, cinq cens cravates & autant de dragons, commandés par le colonel Denneval, y vinrent dans le deſſein, à ce qu'on prétend, de les enlever; & ne les ayant point trouvé, ils

ils tomberent ſur deux cens chevaux qui s'étoient avancés pour couvrir la marche des caiſſons qui venoient de l'armée à Philisbourg, & qui avoient pris le chemin de Germesheim. Ils voulurent faire ferme d'abord; mais accablés par le nombre, ils furent renverſés & contraints d'entrer en déſordre & en fuyant, dans le défilé du bois qui mene au pont de Philisbourg. La Fontaine, qui faiſoit la charge de maréchal des logis de la cavalerie, y fut tué, avec trente ou quarante des nôtres. Les marquis de Lambert & de Beaupré, qui s'y trouverent, y coururent grand riſque.

Les ennemis, après ce petit avantage, ſe retirerent avec une diligence extraordinaire, & ſe crurent fort heureux que leur marche n'eût point été découverte. Ce fut par la faute d'un officier qu'on avoit envoyé en parti la nuit précédente, qui ne reconnut que juſqu'au pont de Duttenhoven, au

lieu d'avancer encore un quart de lieuë jusqu'à Spire, où les ennemis passoient; & si l'on eût été averti de leur marche, rien n'étoit plus aisé que de les couper, en marchant droit au pont de Rehut, entre Spire & Manheim.

Deux jours après M. de Turenne détacha le comte de Lorge avec les bataillons de Duglas, du Plessis & de la Ferté, l'aîle gauche de l'armée, & le régiment de dragons de la Reine, pour marcher vers Manheim, sur la route qu'avoient tenu les ennemis, & tâcher de rencontrer quelques-uns de leurs partis que l'on croyoit en campagne; mais on n'en trouva point. Le comte de Lorge étant venu le neuf au soir camper au pont de Duttenhoven, renvoya le lendemain les trois bataillons à Philisbourg, suivant les ordres de M. de Turenne, qui y envoya en même temps le régiment de cavalerie de Dousset, avec le comte de Maulévrier; & toute l'armée alla camper de l'autre côté de Landau.

Celle des ennemis, qui étoit demeurée depuis un mois entre Mayence & Francfort, s'étant augmentée par la jonction des troupes de Cologne, de Munster, de Lunebourg & du secours de quelques états du haut Rhin, du régiment de cavalerie de Metternich, de celui d'infanterie de Cheriny, des dragons de Vopping, & des cravattes de Ladron, régimens Impériaux, avec ce que l'Electeur Palatin avoit tiré de ses garnisons, leurs généraux se crurent en état de marcher & de sortir de derriere les rivieres, dont ils étoient couverts jusqu'alors. Ils se firent donner passage par force au pont de Mayence, le premier de septembre; marcherent le long du Rhin en remontant; & le six ils vinrent camper entre Spire & Philisbourg, s'étendant depuis le pont de Duttenhoven jusqu'auprès de Mectersheim. Le duc de Bournonville & le duc de Lorraine étoient les officiers les plus considérables de cette armée

confédérée. Le premier néanmoins étoit comme le général : il commandoit en particulier le corps des troupes Impériales, où le prince Herman de Bade, général de l'artillerie, & le comte Caprara, commandoient sous lui. Le duc de Lorraine avoit un corps de troupes à lui ; le duc de Holstein-Ploem commandoit celles de Lunebourg ; celles des autres confédérés avoient leurs commandans particuliers, & l'Electeur Palatin menoit en personne le peu qu'il avoit. Ces quatre généraux étoient proprement ceux qui formoient le conseil de guerre.

On crut d'abord qu'ils alloient droit à M. de Turenne : ils l'avoient publié partout, & ils avoient une fois autant de troupes que lui. Sur l'avis qu'il avoit eu de leur marche, après divers campemens aux environs de Landau & de Veissembourg, le deux de septembre il avoit fait marcher l'armée à deux lieues de Landau, & s'étoit posté à

Vinden, également diſtant des paſſages de Rhinzabern & de Bergzabern, vers la montagne, les ſeuls par où les ennemis pouvoient venir à lui; de-ſorte que de là il pouvoit ſe rendre à l'un ou à l'autre, ſelon leur démarche. Il y avoit choiſi des poſtes pour les combattre avantageuſement; il en faiſoit garder les défilés, & avoit fait occuper le château de Bergzabern, qui étoit aſſez bon. Mais ils demeurerent campés entre Spire & Philisbourg, à cinq lieues de lui, ſans que l'on pût connoître quel étoit leur deſſein.

Ce fut dans ce temps que M. de Turenne reçut la nouvelle du grand combat que M. le Prince avoit gagné à Seneff, le onze août, ſur les armées confédérées de l'empereur de l'Eſpagne & de la Hollande. Les ennemis y perdirent plus de 12000 hommes, & preſque tout leur bagage; & ils auroient été hors d'état dès-lors de tenir la campagne, ſi leur armée n'eût été ſi nom-

breuſe, qu'après cette perte même elle demeura encore beaucoup plus forte que celle de France : de ſorte qu'au mois de ſeptembre ils mirent le ſiege devant Oudenarde, perſuadés qu'il ſeroit pris avant que M. le Prince fût en état de le venir ſecourir. Cependant le vingt-un de ſeptembre il leur en fit lever le ſiege, ſix jours après qu'ils l'eurent commencé. Ils ſe retirerent par un brouillard qui les ſauva d'une entiere défaite ; & peu après ils ſe ſéparerent pour aller prendre les quartiers d'hyver.

Du côté d'Allemagne l'armée des confédérés continuant à demeurer campée entre Spire & Philisbourg, on commença à croire qu'ils ne marcheroient point à M. de Turenne, mais qu'ils avoient plutôt deſſein de s'attacher au ſiege de Philisbourg, ſurtout quand on vit qu'ils avoient fait remonter deux ponts volans juſqu'au village de Louſſen, qui n'eſt qu'une lieue au

deſſous, & qu'ils travailloient à un pont de bateaux. On ne douta plus qu'après la jonction de dix-huit ou vingt-mille hommes, que leur amenoit l'Electeur de Brandebourg, & qu'ils attendoient de jour en jour, ils ne fuſſent aſſez maîtres des deux côtés de la riviere pour en faire le ſiege; & qu'à l'égard de la ſubſiſtance d'une ſi grande armée, ils pourroient la tirer du pays de Dourlach, des magaſins de l'Electeur Palatin, & même des Princes & des villes un peu plus éloignées, qui contribueroient volontiers de ce qui dépendroit d'eux pour ôter aux François la ſeule place qui leur donnoit entrée en Allemagne de ce côté-là.

Sur cette apparence on commença, dans Philisbourg, à prendre toutes les précautions néceſſaires pour ſoutenir un ſiege. Le corps de la place étoit en bon état, composé de ſept baſtions revêtus, avec un large foſſé plein d'eau,

& une bonne contrescarpe, le tout environné de marais, hors deux avenues, sur lesquelles on avoit fait une grande contre-garde revêtue, & deux demilunes de même. Tout cela étoit achevé; mais on travailloit encore à un grand ouvrage à couronne, du côté du Rhin, qui étoit peu avancé, & auroit pu servir aux ennemis pour s'approcher à couvert du corps de la place, dans laquelle il y avoit dix-huit cens hommes de compagnies détachées de divers corps; les compagnies franches du commandant, du major; & quatre compagnies de dragons. Le dehors étoit gardé par les quatre bataillons qu'on y avoit renvoyés avec les régimens de cavalerie de Calvo & de Dousset. Il y avoit soixante & dix pieces de canon dans la place, deux cens mille écus, & des munitions de guerre & de bouche pour long-temps. Dufay en étoit commandant; la Villedieu, fait capitaine aux gardes depuis peu,

commandoit ces troupes par commiſſion, & le comte de Maulévrier avoit le commandement du tout, comme maréchal de camp. M. de Turenne l'aſſuroit continuellement, par ſes lettres, qu'il n'attendoit que la démarche des ennemis, & qu'ils s'attachaſſent à quelque entrepriſe pour agir de ſon côté.

Cependant l'armée Françoiſe groſſiſſoit de jour en jour. Reveillon amena ſix bataillons, & de la cavalerie. Il arriva encore d'autres troupes, & les dragons de Liſtenay; de ſorte qu'elle montoit à plus de vingt mille hommes. M. de Turenne ayant ſçu que le pont des ennemis s'avançoit, détacha le dix-ſept de ſeptembre le baron de Monclar, qui commandoit la cavalerie depuis la mort de Beauvezé, avec douze cens chevaux, & cinq cens dragons, pour obſerver les ennemis le plus près qu'il ſeroit poſſible; fit avancer juſqu'au défilé de Rhinzabern un détachement de

cinq cens fantaſſins commandés par Schurchil, colonel Anglois; manda au comte de Maulévrier que ſitôt qu'il pourroit ſçavoir que les ennemis paſſeroient le Rhin, il fît tirer ſix coups de canon à Philisbourg, pour ſervir de ſignal à Monclar, de charger leur arriere-garde, & au détachement de Schurchil, d'avancer pour ſoutenir Monclar, s'il engageoit le combat, & donnâ ordre d'avertir inceſſamment au camp, où tout ſeroit en état de marcher à eux; que ſi les ennemis, au lieu de paſſer le Rhin, prenoient le parti de marcher à M. de Turenne, on ne tireroit que quatre coups de canon, pour avertir Monclar & Schurchil de regagner l'armée.

Ce deſſein ſi bien concerté promettoit ſans doute un ſuccès avantageux, ſi l'exécution eût pu être auſſi juſte que les meſures. Le comte de Maulévrier fit tout ſon poſſible pour découvrir le temps que les ennemis paſſeroient;

mais ils se servirent si bien de la disposition du terrein qui étoit entr'eux & Philisbourg, de l'un & de l'autre côté du Rhin, tout plein de bois, d'eau & de marais, dont ils avoient retranché les chaussées, & traversé les avenues d'arbres abatus, qu'il fut impossible à aucun de ses partis d'avancer assez pour sçavoir le véritable état de leur pont & de leur passage, ni d'enlever aucune de leurs gardes. Monclar de son côté ayant toujours voltigé durant trois jours aux environs de leur camp, pour les observer, n'en put rien découvrir de certain : de sorte que toute leur armée ayant passé le vingt-un, le comte de Maulévrier ne le sçut qu'après. Il fit néanmoins tirer le signal, Monclar arrivoit dans le même temps au camp des ennemis, où il ne trouva que le feu qu'ils y avoient mis. A dire le vrai, leur camp étoit disposé de maniere qu'il étoit assez difficile de les y charger : deux rivieres le couvroient à

la droite ; des marais & des bois à la gauche ; le Rhin derriere, & des défilés à la tête.

M. de Turenne ſongeant à incommoder les ennemis, non ſeulement à leur paſſage, mais auſſi lorſqu'ils ſeroit de l'autre côté du Rhin, avoit envoyé ordre de dreſſer promptement le pont de Philisbourg, & au comte de Maulévrier, de prendre ſix cens hommes des régimens du Pleſſis & de la Ferté, avec les dragons du Commandant, pour s'aller ſaiſir du pont & du château de Graben, à deux lieues de Philisbourg, ſur le chemin de Dourlach. Son deſſein étoit d'arrêter là les ennemis, de leur couper le chemin de Strasbourg, de les faire demeurer dans un pays étroit, ſans ſubſiſtance, & trouver peut-être moyen de les combattre avec avantage. Il auroit fait d'abord ſoutenir le détachement de Philisbourg par ceux de Montclar & de Schurchil, reſtés de l'autre côté du

Rhin, qui auroient arrêté l'avant-garde des ennemis, & il auroit fait ſuivre le reſte de l'armée.

Le comte de Maulévrier ayant marché par un défilé de marais fort difficile entre le Rhin & le chemin que devoient tenir les ennemis, arriva à l'entrée de la nuit près de Graben, où il trouva les ennemis déja campés; & ne voyant point d'apparence de ſe pouvoir emparer d'un poſte occupé par un grand corps de troupes arrivé une heure avant lui, il ſe retira à Philisbourg, & trouva en chemin du Rozel, capitaine au régiment de Douſſet, qui s'étant jetté ſur la marche des ennemis, avoit fait quelques priſonniers, deſquels on apprit que le corps qui étoit à Graben, étoit un détachement de quatre mille chevaux, cinq cens dragons, & cinq cens cravattes, commandés par le comte Caprara, qui avoit ordre de s'avancer en diligence juſqu'au pont de Strasbourg, en

attendant que le reſte de l'armée la ſuivît.

On connut par cette démarche qu'ils n'avoient paſſé le Rhin près de Spire, que dans l'eſpérance de le repaſſer à Strasbourg. M. de Turenne y avoit bien penſé; mais il ne pouvoit croire que cette ville ſituée en deçà du Rhin, qui avoit tant de raiſons de garder la neutralité, & qui ne pouvoit donner paſſage aux ennemis, ſans s'expoſer aux incommodités de toutes les deux armées, connût ſi peu ſes propres intérêts, que d'accorder aux confédérés le paſſage qu'elle n'avoit jamais donné à aucun parti durant les grandes guerres d'Allemagne, & qu'au printemps dernier elle avoit refuſé aux Impériaux commandés par Caprara.

Ils avoient fait diverſes tentatives pour l'obtenir; & le comte de Hohenloë, qui étoit chargé de cette négociation, n'ayant pu y engager les magiſtrats, avoit cherché à gagner le peuple.

Il avoit répandu de l'argent parmi quelques gens capables d'exciter les autres : il avoit fait semer divers bruits pour rallumer l'ancienne haine contre les François ; leur faisoit représenter l'oppression de l'Alsace, Colmar & Schélestat démantelées, les autres villes sans privileges ; qu'ils devoient s'attendre à un pareil traitement, si les François étoient les maîtres ; que l'Empereur & toute l'Allemagne étoient en armes pour leur liberté, avec une armée de soixante mille hommes, prête à passer le Rhin pour aller enlever une poignée de François qui se cachoient dans la basse Alsace ; que la victoire étoit certaine ; que le moindre avantage qui la suivroit, étoit le recouvrement de l'Alsace, de la Franche-Comté, de la Lorraine, & de n'être plus frontiere de France.

Ces discours continuellement répétés, produisirent enfin l'effet qu'il avoit souhaité. Le peuple se mutina, se ren-

dit le maître ; & rompant la neutralité, accorda le passage du pont aux confédérés. Il avoit été impossible à M. de Turenne de prendre des mesures pour s'y opposer. Le résident de France, Allemand de nation, qui étoit dans la ville, ne l'avoit averti que fort tard de ce qui se passoit, ou par crainte, ou parce qu'en effet il ne l'avoit point sçu. On ne pouvoit rien négocier avec un peuple entêté, toujours prêt à se mutiner contre tout ce qui s'opposeroit à ses intentions. On ne pouvoit tenter d'y remédier que par la force ; & il étoit d'une dangereuse conséquence de prendre cette voie avec une ville neutre, qui auroit toujours le moyen & un prétexte légitime d'appeller les ennemis, si on lui vouloit faire violence. Il ne put prendre d'autre parti que d'agir auprès des magistrats. Il les pressa fort sur la nouvelle des pratiques du comte de Hohenloë, & leur fit remontrer par Machault, intendant de l'armée, à

quoi ils s'exposoient en manquant à la neutralité dans une si grande conjoncture, & les malheurs qu'ils devoient attendre, s'ils donnoient passage aux ennemis : ils l'assurerent toujours qu'ils n'étoient point capables de le faire.

Mais enfin Kynser, secretaire de la ville, lui étant venu renouveller de leur part les mêmes assurances, ajouta qu'ils ne sçavoient pas s'ils pourroient être maîtres du peuple, soit que connoissant leurs véritables intérêts, ils fussent en cela de bonne foi, ou que donnant eux-mêmes dans l'emportement du peuple, ils voulussent néanmoins garder ces apparences avec M. de Turenne, afin de pouvoir se disculper ensuite, si le succès ne répondoit point aux espérances des Allemands.

Il y avoit déja quelques jours qu'il s'étoit fait une sédition dans la ville, où nos vivandiers furent maltraités. On y avoit refusé des vivres en payant; & M. de Turenne ne voyant presque

plus rien à ménager, avoit détaché le marquis de Vaubrun, lieutenant général, avec deux mille hommes de pied, quinze cens chevaux, cinq cens dragons, & quelques pieces de canon, pour tâcher de se rendre maître du fort qui est au bout du pont, en-deçà du Rhin, s'il ne pouvoit rien obtenir de certain de ceux de la ville, les faisant assurer en même temps qu'il n'avoit d'autre intention que de maintenir la neutralité, & leur répondant de payer les moindres dommages que feroient ses troupes.

Strasbourg est situé près du Rhin, sur la riviere d'Ill, qui prend sa source dans les montagnes de Suisse, & suivant un cours presque parallele à celui du Rhin, vient tomber dedans à Vantzenau, une lieue & demie plus bas que la ville, depuis laquelle, jusqu'à sa chûte, cette petite riviere forme avec le Rhin une grande isle, que les Allemands appellent Ruperchau, dans laquelle, à

huit cens pas de Strasbourg, vient finir la têre du pont, couverte d'un fort augmenté depuis peu de quelques retranchemens. Le marquis de Vaubrun ayant fait passer ses troupes dans cette isle, par plusieurs gués de la riviere d'Ill, reconnut le fort, & fit sçavoir à M. de Turenne qu'on pouvoit y aller sans être incommodé du feu de la ville.

M. de Turenne avoit connu par les discours de Kynser, qu'il n'y avoit plus rien à espérer de ceux de Strasbourg. Il le renvoya le vingt-quatre, avec ordre de leur renouveller encore ce qu'il leur avoit fait dire tant de fois, & partit en même temps pour aller lui-même joindre le marquis de Vaubrun, laissant au camp de Vinden tout le gros de l'armée, sous le commandement du comte de Lorge & de Foucault, lieutenans généraux, avec ordre de le suivre le lendemain, & ne menant avec lui, d'officiers généraux, que le comte de Roye. Il arriva le lendemain, à sept

heures du matin, au camp du marquis de Vaubrun, où il apprit de nouveau que le peuple de Strasbourg donnoit le passage du pont aux ennemis. Il reconnut le fort, & résolut de l'attaquer le lendemain par tranchées, parce qu'on ne pouvoit y aller autrement; fit préparer grand nombre de fascines; & le lendemain, vingt-six, fit travailler à la construction d'un pont sur l'Ill, pour avoir communication plus facilement avec l'armée qui venoit. Il tenta cependant encore, par des lettres, de faire revenir ceux de Strasbourg; mais il sçut à trois heures après-midi, par un commis des vivres qui s'en étoit échappé, que la ville étoit déja pleine d'Impériaux, qu'il étoit entré dans le fort un corps de dragons, & que les Confédérés étoient entiérement maîtres du pont.

M. de Turenne ne voyant point d'apparence d'attaquer le fort entre la ville & les ennemis, fit repasser l'Ill à ses

troupes ſur la fin du jour; & ſuivant cette riviere en deſcendant, il paſſa encore celle de Suvel; demeura en bataille de l'autre côté juſqu'au matin, qu'ayant reconnu le terrein & les avenues, il marqua le camp pour l'armée qu'il attendoit; mit ſa gauche ſur la riviere d'Ill; étendit la droite vers un grand marais, ayant en tête la riviere de Suvel, & le village de Vantzenau à la queue de ſa ſeconde ligne. Ce fut dans ce poſte qu'il attendit que le reſte de ſon armée fût venu de Vinden, & les démarches que feroit celle des ennemis, dont les gardes, durant quelques jours, parurent aſſez près des nôtres. Ils avoient achevé de paſſer le Rhin, près de Spire, le vingt-un de ſeptembre; & le détachement que j'ai marqué, étant arrivé le vingt-quatre au pont de Strasbourg, les dragons ſe jetterent d'abord dans le fort qui eſt en-deçà de la riviere, pour demeurer maîtres du paſſage, en attendant le reſte

de leur armée, qui les joignit le vingt-cinq, & acheva de passer le lendemain. Toute cette armée se trouvant en-deçà du pont de Strasbourg, marcha sur la gauche; & ayant passé la riviere de Brusch, reprit à droite; la suivit en remontant, & s'étendit depuis Gaispitzen & Blessen jusqu'à la montagne, c'est-à-dire, jusqu'aux villes de Molsheim & de Dachstein, qu'ils occuperent sans résistance.

Quelques jours auparavant M. de Turenne avoit envoyé un officier de ses gardes pour s'assurer de cette derniere place: mais celui qui y commandoit pour l'évêque de Strasbourg, se saisit de cet officier, le livra aux Allemands, & les reçut dans la place.

Les ennemis, par la disposition de leur poste, étoient maîtres depuis le Rhin jusqu'à la montagne de Saverne, & maîtres par conséquent de toute la haute Alsace, qui demeuroit derriere eux, dont l'abondance pouvoit long-

temps ſoutenir une puiſſante armée, & dont la ſituation leur donnoit des paſſages commodes pour entrer en France. Ils avoient une fois preſque autant de troupes que M. de Turenne, & attendoient dans douze ou quinze jours la jonction de l'Electeur de Brandebourg, avec dix-huit ou vingt mille hommes : on peut dire que jamais parti ne s'étoit trouvé dans un état plus avantageux.

Celui de M. de Turenne étoit bien différent : vingt-deux mille hommes compoſoient toute ſon armée. Il étoit dans la baſſe Alſace, peu abondante d'elle-même, & conſumée par le ſéjour de ſes troupes depuis deux mois; obligé de couvrir, avec des forces inégales, Saverne & Hagueneau, deux places également foibles & importantes, l'Electeur de Brandebourg prêt d'arriver, & de rendre les ennemis deux fois plus forts. Après cette jonction il ne falloit plus penſer à demeurer en Al-

ſace : la retraite étoit périlleuſe en elle-même ; ſes ſuites étoient la perte inévitable de Briſach & de Philisbourg, celle de la réputation de nos armes ; nos alliés alloient être accablés en Allemagne ; la Lorraine & la Franche-Comté prêtes à recevoir les ennemis; la France entiérement découverte de ce côté-là : tous ces malheurs étoient à craindre, & rien n'étoit à eſpérer.

Au milieu de ces extrêmités M. de Turenne ne put trouver de reſſource que dans une grande réſolution d'aller droit aux ennemis, & de les combattre avant la jonction. Il connoiſſoit mieux que perſonne les avantages que leur donnoient le nombre & la ſituation ; mais il ſçavoit auſſi ce que peut une armée aguerrie, pleine d'officiers accoutumés au péril & à la gloire, ſous un général auſſi abſolu par la confiance des troupes, que par le pouvoir de commander. Il crut que ces diſpoſitions pouvoient bien réparer le dé-

ſavantage

ſavantage du nombre, & lui donner les moyens d'entreprendre contre trente-cinq mille hommes de troupes différentes, raſſemblées ſous divers généraux; & que ſi le ſuccès étoit heureux, il arrêtoit leurs deſſeins préſens, & gagnoit de la réputation & des meſures pour l'avenir; que s'il manquoit de fortune, la France n'en ſeroit pas plus expoſée; puiſqu'avant que de combattre, il étoit dans l'impoſſibilité de s'oppoſer à leur progrès.

Cette réſolution priſe, il n'en différa l'exécution qu'autant de temps qu'il en fallut pour donner quelque repos aux troupes qui arriverent du camp de Vinden le vingt-neuf ſeptembre. Tout ſe trouvoit raſſemblé hors le détachement de Monclar, qui étoit en marche pour revenir des environs de Spire. Ainſi ayant fait marcher, à l'entrée de la nuit du deux octobre, les dragons du Roi, de la Reine & de Liſtenay, avec ordre de faire des ponts

où il feroit néceffaire, il fit décamper le refte de l'armée à minuit, & alla paffer la riviere du Suvel à Lampertheim. Toute l'armée marchoit fur trois colonnes, laiffant Strasbourg à fa gauche; la cavalerie de ce côté-là fur une colonne, l'infanterie fur une autre à la droite, & l'artillerie fuivie des bagages, fur une troifieme à la droite de tout. Il marcha de cette maniere vers la riviere de Brufch, fans avoir des nouvelles précifes des ennemis jufqu'à quatre heures que du Repaire, détaché à un quart de lieue de la tête de l'armée, avec deux cens maîtres, envoya dire à M. de Turenne qu'il appercevoit quelques-uns de leurs quartiers. M. de Turenne ayant fait faire halte à toute l'armée, juftement dans le temps que Monclar rejoignoit avec fon détachement, s'avança fur les hauteurs où étoit du Repaire, vers Dacftheim, & reconnut de l'autre côté de la Brufch les ennemis répandus dans

trois quartiers. Cette diſpoſition lui fit ſouhaiter de pouvoir paſſer la riviere, & de trouver l'occaſion de les combattre.

On ſe trouvoit fort près du village d'Achenheim, ſur la riviere de Moſig. Il y fit avancer le marquis de Boufflers, qui poſta des dragons dans l'égliſe ; & ſur ce qu'un partiſan, nommé Grand-Claude, rapporta qu'après un long défilé entre les rivieres de Moſig & de Bruſch, il avoit trouvé un pont ſur cette derniere, & un gué au deſſous, le comte de Lorge y alla avec les dragons, paſſa la riviere ; & après avoir reconnu le village de Holtzeim, qui eſt de l'autre côté, trouva au-delà une aſſez grande plaine, dans laquelle il paroiſſoit une petite garde des ennemis. Il le fit ſçavoir promptement à M. de Turenne, & cependant fit occuper le village par les dragons & par les grenadiers de l'armée, & les fit ſoutenir par quinze cens hommes que

commandoit le marquis Duglas. M. de Turenne s'y rendit en même temps, trouva cette plaine propre pour mettre l'armée en bataille ; & ayant tout visité & vu les postes du village, déja garnis, il donna les ordres pour faire marcher l'armée. Elle défila toute la nuit ; & à mesure qu'elle passoit, elle se mettoit en bataille dans la plaine, sur la gauche du village, le plus près de la riviere qu'il étoit possible.

Tout étant achevé de passer au point du jour, quatre octobre, il s'éleva un brouillard si épais qu'à peine pouvoit-on voir cinquante ou soixante pas devant soi. Comme M. de Turenne eut fait faire un petit mouvement en avant à l'armée, pour la mettre en bon ordre, on découvrit deux troupes de cavalerie au coin d'un bois qui étoit sur notre droite. Il fit avancer toute l'armée environ cinq cens pas, & apperçut lui-même ces deux troupes ; & la situation du bois étoit tellement à no-

tre droite, qu'en avançant encore deux ou trois cens pas, la premiere troupe de cette aîle étoit fort près du bord, & sa largeur avoit un peu plus de hauteur que nos deux lignes; de sorte que si les ennemis l'eussent occupé, ils pouvoient aisément nous prendre en flanc, & nous envelopper par nos derrieres. Dans cette incertitude M. de Turenne fit faire halte; fit tirer trois volées de canon à ces deux troupes, qui se retirerent aussitôt; & détacha le marquis de Boufflers avec cinquante dragons, pour aller reconnoître le bord du bois jusqu'au coin où avoient été postées ces deux troupes; & comme il n'y trouva plus personne, l'armée avança jusqu'à cette hauteur. Le brouillard qui avoit duré jusqu'alors, se changea tout à coup en une pluie qui nous incommoda beaucoup le reste du jour.

L'armée fut à peine à la hauteur du bois, qu'on découvrit le village d'Ensheim, situé de maniere que, si nous

eussions avancé encore cinq cens pas, nous l'aurions trouvé sur le front de notre droite : on y entendoit un grand tumulte, comme de gens qui travaillent avec beaucoup d'empressement. M. de Turenne, pour avoir des nouvelles certaines de l'état des ennemis, & s'assurer entiérement si le bois étoit occupé ou non, fit marcher encore le marquis de Boufflers avec cent cinquante dragons le long du bord, sur la longueur du côté qui regarde le village, où s'étant assez avancé, il découvrit un grand corps de cavalerie en bataille sur la gauche de ce village qui étoit à notre droite, & peu après, de l'infanterie qui marchoit au bois.

L'on voyoit en même temps de la cavalerie derriere de longues haies que nous avions en face à la hauteur du village. Ainsi l'armée se trouvoit fort près des ennemis dans une plaine qui a beaucoup d'étendue sur la gauche, vers le village de Lingelsheim, où elle est ter-

minée par des bois : elle étoit plus bornée à la droite, & par le cours de la Brusch qui la traverse en biaisant de ce côté-là, & par le bois qui avoit environ mille pas de long sur quatre ou cinq cens de large.

Toute l'armée étoit en bataille sur deux lignes. Dix-sept escadrons de la brigade de Pilois, étoient à la droite de la premiere ligne, avec les dragons du Roi & de Listenay, sous le marquis de Vaubrun, lieutenant général, & le comte de Roye, maréchal de camp; la brigade d'Humieres, de pareil nombre d'escadrons, & les dragons de la Reine étoient à la gauche, commandés par le comte de Lorge, lieutenant général, avec le comte d'Auvergne, maréchal de camp. Foucault, plus ancien lieutenant général, commandoit les dix bataillons qui formoient le corps de cette ligne sous deux brigadiers : le marquis Duglas à la droite, & le marquis de Pierrefitte à la gauche. Mont-

George commandoit une réſerve de cinq eſcadrons derriere l'infanterie. L'aîle droite de la ſeconde ligne étoit compoſée de quatre bataillons de la la brigade de Reveillon, ſoutenus de quatorze eſcadrons de celle de Renty. La gauche avoit quatre bataillons de la brigade de Pizieux, & quatorze eſcadrons de celle de Lambert. Trois bataillons avec quatre eſcadrons faiſoient tout le corps de réſerve; & trente pieces de canon étoient à la tête de l'armée, ſous les ordres de Saint Hilaire, lieutenant d'artillerie: toute cette armée étoit au plus de vingt-deux mille hommes.

Les ennemis étoient au nombre de trente-cinq mille. Ils avoient occupé les quartiers de Bleſſen, Gaiſpitzen & Ensheim; & ne pouvant pas s'imaginer que M. de Turenne oſât venir à eux, ils attendoient paiſiblement l'Electeur de Brandebourg, pour agir plus puiſſamment quand ils auroient mis

ensemble de si grandes forces. Mais ayant eu le jour précédent des nouvelles de la marche de M. de Turenne, ils rassemblerent toutes leurs troupes à celui de leurs quartiers qui étoit le plus proche de lui : c'étoit le village d'Ensheim, dont j'ai parlé, derriere lequel ils se mirent en bataille : de sorte qu'en avançant, ils le trouvoient sur leur infanterie. Les ducs de Bournonville & de Lorraine étoient les généraux de cette armée. Sous eux le comte Caprara, & le prince Herman de Bade, étoient à la droite avec les troupes de l'Empereur. L'aîle gauche, composée des troupes de Lorraine, de Lunebourg & de Munster, étoit sous le commandement du duc de Holstein & de Chauvet.

Le village d'Ensheim est assez grand, de figure presque ronde, environné d'un fossé bordé de haies ; d'autres fossés, avec des haies de même, s'étendoient assez loin à la droite, & for-

moient à plus de quatre cens pas un front parallele à celui de notre armée, où partie de leur infanterie étoit logée si à couvert, qu'à peine la pouvoit-on voir. Le reste étoit retranché dans le village même, & derriere des rideaux, sur la gauche, avec cinquante pieces de canon, placées en des endroits avantageux. La droite de leur cavalerie s'étendoit vers des bois, du côté de Lingelsheim, & la gauche, de l'autre côté du village d'Ensheim: ainsi l'on pouvoit dire que cette armée, presque une fois plus forte que celle de France, l'attendoit dans un poste assez avantageux pour mettre même une armée foible hors d'insulte.

Telles étoient les dispositions de part & d'autre lorsque M. de Turenne, sur l'avis que les dragons voyoient les ennemis à la gauche d'Ensheim, s'avança le long du bois pour les reconnoître lui-même: il apperçut des détachemens de leur infanterie, qui mar-

choient au bois pour s'en saisir. Ils pouvoient faire cette démarche sans désavantage, parce que le bois se rencontroit dans la disposition de leur bataille; ce qui leur donnoit moyen de l'attaquer & de s'y soutenir, au lieu que notre armée se trouvoit dans une situation fort irréguliere par tous les mouvemens qu'elle avoit à faire de ce côté-là, & prêtoit le flanc en partie à la petite plaine d'entre le bois & le village.

Comme l'infanterie des ennemis étoit prête d'entrer dans le bois, le marquis de Boufflers n'eut que le temps de faire mettre pied à terre aux dragons du Roi & de Listenay, pour les charger : ce fut là que le combat commença. M. de Turenne fit soutenir d'abord les dragons par de l'infanterie, qui avoit été détachée par pelotons entre les escadrons de la premiere ligne; & y fit marcher du canon. Les ennemis en avoient aussi avancé quelques

pieces vers le bord du bois ; le reſte étoit poſté à couvert des rideaux & de la terre qu'ils avoient remuée, d'où ils tiroient avec avantage. Il ſe fit un grand feu entre nos dragons & les ennemis, qui prétendoient s'établir dans le bois ; & quoiqu'ils fuſſent fort ſupérieurs en nombre, les dragons, après diverſes charges, les firent plier, gagnerent du terrein, & leur prirent quatre pieces de canon. Mais les ennemis ayant fait avancer trois nouveaux bataillons, ſoutenus de pluſieurs autres, & du canon, reprirent leur terrein, & recommencerent un des plus rudes combats qui ſe ſoient vus depuis long-temps.

M. de Turenne voyant qu'ils s'opiniâtroient à gagner ce poſte, qui pouvoit leur donner un extrême avantage, fit avancer les bataillons de Bourgogne & d'Orléans du corps de réſerve, & ceux de Languedoc, de Scurchil & de Montmouth, avec quelques

autres de la seconde ligne, que les marquis de Pizieux & de Reveillon menerent à la charge. Les Anglois défirent entiérement un bataillon des ennemis, qu'ils envelopperent comme il entroit dans le bois. Les régimens d'Hamilton, d'Anjou & de Bretagne, acheverent de les en éloigner, tuerent beaucoup de monde, reprirent du canon & des drapeaux; & tout sembloit s'ébranler lorsque le comte Hamilton fut blessé; & le second bataillon de son régiment se trouvant beaucoup plus avancé que le reste, le marquis de Vaubrun appréhendant que la cavalerie des ennemis ne l'enveloppât, lui fit faire halte; de sorte qu'il cessa de pousser les ennemis, qui profitérent de ce moment pour se reconnoître, & pour balancer notre avantage.

Toute cette action fut d'un détail extraordinaire : la pluie, l'embarras de traverser le bois, & d'attaquer les ennemis postés sous leur canon, la ren-

doient également difficile & périlleuse. Le marquis de Vaubrun y eut son cheval tué, & fut près d'être pris. Les ennemis firent voir une opiniâtreté extrême. Ils ne se rebuterent point d'avoir été poussés deux fois. Ils regardoient toujours le poste du bois comme celui qui devoit leur donner l'avantage de cette journée, s'ils pouvoient l'occuper, & résolurent de tenter tout pour y réussir. Ils firent marcher encore sept bataillons de leur gauche, où étoit l'infanterie de Lunebourg, pour regagner, s'ils pouvoient, leur canon, & rentrer dans le bois un peu plus par derriere à notre égard, c'est-à-dire, par un endroit auquel nous ne pouvions aller sans prêter le flanc à des bataillons qui bordoient des haies, & d'autres qui étoient derriere des rideaux, entre le village & le bois, ainsi qu'à leur canon posté à l'entrée du village.

Comme ils combattoient à la tête de leur ligne, leur cavalerie les soutenoit

par un mouvement facile & régulier, au lieu que M. de Turenne, obligé d'attaquer par sa droite, n'en pouvoit tirer de troupes qu'en la séparant entiérement de sa gauche : c'est pourquoi il n'avoit fait marcher d'abord que des corps de la seconde ligne, laissant la premiere toujours en bataille. Mais voyant que le nombre des ennemis grossissoit sans cesse à l'attaque du bois, & l'avantage qu'ils tiroient de leur cavalerie, après avoir pris trois bataillons de sa premiere ligne, il fut obligé de tirer encore quinze escadrons de la brigade de Pilois, & toute l'aîle droite de la seconde ligne. Le comte de Roye les mena aux ennemis ; & il fallut qu'ils formassent une potence avec le reste de la ligne, ayant le bois à droite, & prêtant la gauche au village, dont ils recevoient tout le feu. Cette incommodité, & la difficulté du terrein entre-coupé en plusieurs endroits, rendirent l'action périlleuse ;

elle fut de part & d'autre engagée avec beaucoup de valeur. Le comte de Roye, qui étoit à la droite vers le bois, soutenoit notre infanterie, & essuyoit un grand feu. Milord Duras agissoit à la gauche ; & quoique volontaire, il menoit à la charge nos escadrons, qui suivoient volontiers son exemple & ses ordres. Le combat fut rude, & le succès fort balancé durant quelque temps. Il sembloit néanmoins être prêt à se déclarer pour nous lorsque Milord Duras ayant eu son cheval tué, l'on fit halte pour le dégager. Les ennemis profiterent de ce temps pour se remettre, & se rassurerent dans leurs postes; de sorte que nos escadrons ne pouvant demeurer davantage exposés au feu du village, qu'ils avoient dans le flanc, changerent de situation, & s'étendirent le long du bois qu'ils laissoient derriere eux. Ils soutenoient ainsi notre infanterie, qui de son côté, après un long combat, recommencé plusieurs fois,

dans lequel les ennemis diſputerent leur terrein avec beaucoup de valeur, demeura enfin maîtreſſe, & gagna le rideau qui en eſt le plus proche. On ne put pouſſer cet avantage plus loin contre des ennemis que le nombre & la ſituation mettoient à couvert. Le comte de Roye, qui étoit à la tête du régiment Colonel, & du reſte de la brigade de Pilois, voulut marcher à ſix de leurs eſcadrons qui paroiſſoient à la droite dans une petite plaine, vers le bout du bois, pour ſoutenir leur infanterie; mais il falloit paſſer un foſſé à leur vue, & s'expoſer, pour aller à eux, au feu de leur infanterie poſtée dans des lieux couverts: de ſorte qu'il demeura dans ſon poſte, & le conſerva juſqu'à la nuit, qui étoit aſſez proche.

Les troupes de la premiere ligne, qui n'avoient point marché, obſerverent les ennemis ſéparés de nous par de longues haies qui avoient des ouvertures, & par un bois clair, de peu d'é-

tendue, qui paroissoit au front de notre infanterie, un peu vers la gauche. Mais le comte de Lorge voyant que le combat s'échauffoit du côté de M. de Turenne, & jugeant que les ennemis pouvoient détacher de leur droite pour y envoyer, résolut de marcher à eux par le côté de ce bois, pour leur donner de la jalousie, ou peut-être même les attaquer avec avantage, en tombant sur le flanc de leur droite. Il commençoit à faire avancer sa cavalerie, lorsque la Marque, aide de camp de M. de Turenne, lui vint demander des troupes de sa part. Le comte de Lorge lui représenta le peu qu'il lui en restoit, & que d'ailleurs la démarche qu'il faisoit vers les ennemis, étoit le plus grand secours qu'il pût donner à M. de Turenne, par la diversion infaillible qu'il alloit faire. La Marque insistoit néanmoins toujours à demander des troupes, lorsque tout d'un coup l'on vit paroître de la cavalerie enne-

mie, qui se jettoit dans la plaine par les ouvertures des haies, au front de notre infanterie : elle passa avec une vîtesse extraordinaire, & forma en moins de rien dix-huit escadrons endeçà des haies.

Foucault, lieutenant général, qui étoit à la tête de l'infanterie, fit faire front de toutes parts à nos bataillons, pour éviter d'être enveloppés par la droite, où il ne restoit que deux escadrons : ce mouvement se fit avec un silence & un ordre assez rare dans des occasions si pressantes. Les ennemis marchant avec la même impétuosité qu'ils avoient passé, tomberent sur les deux escadrons restés seuls à la droite de l'infanterie; les défirent presque entiérement; renverserent quatre escadrons de la premiere ligne; pousserent Mont-George, qui voulut faire tête avec les quatre escadrons de sa réserve, & tournant par derriere notre infanterie, qu'ils laissoient à leur droite,

faisoient doubler incessamment leurs escadrons sur leur gauche.

Tous ces mouvemens se firent avec tant de rapidité, que le comte de Lorge, qui conduisoit vers l'infanterie la cavalerie de l'aîle gauche, qu'il avoit menée en avant, n'eut que le temps d'y faire marcher les escadrons qui se trouverent les plus proches. C'étoient les Anglois de Montmouth, dont les deux escadrons avoient été d'abord à la charge sous le comte d'Auvergne; & comme ils donnerent seuls avant que les autres pussent être assez avancés, ils firent couvrir leur droite par cinquante maîtres détachés de la gauche du premier escadron, de peur d'être enveloppés, & pousserent toujours en avant. Un escadron de Loriere, deux de Culan, & deux de Langalerie, chargerent avec pareille vigueur: le comte de Lorge les faisant toujours doubler à droite, pour opposer un front à celui que formoient les ennemis.

Ces escadrons renverserent à la premiere charge tout ce qui se trouva devant eux. Ceux de du Repaire, de Montauban & de Losier, s'étoient encore avancés pour les soutenir; mais la charge fut si vive que les ennemis ne purent jamais se rallier. Ils renverserent eux-mêmes, & envelopperent dans leur désordre tout ce qui les suivoit; & ainsi pêle-mêle ils traverserent la plaine en fuyant, avec toute la confusion de gens qu'on taille en pieces. Ils reprirent les haies; passerent sur le corps de leurs troupes; & l'épouvante fut si grande, qu'après qu'on eut cessé de les suivre, pour ne se pas trop engager, les officiers, ni le duc de Bournonville même, n'auroient pu les arrêter, si le duc de Lorraine ne les eût chargé. Les nôtres passerent encore sur le ventre à deux bataillons qui s'étoient avancés. La déroute fut entiere. De tout ce qui avoit passé, il en demeura une bonne partie sur la place, & peut-

être les auroit-on mené plus loin, si les quatre derniers escadrons qui les poussoient, n'eussent été obligés de marcher vers M. de Turenne.

D'abord que le comte de Lorge vit leur déroute assurée, il poussa à sa gauche. Il se trouva en présence des ennemis, qui avoient étendu leur droite au-delà du bois, venant par le même endroit par lequel il avoit peu auparavant voulu marcher à eux. Il n'étoit resté que quatre escadrons à cette aîle, sous le chevalier d'Humieres; mais le marquis de Lambert, qui étoit à la seconde ligne, voyant la premiere si dégarnie, y avoit mené six escadrons de sa brigade, pour remplir le terrein de ceux qui poussoient les ennemis. Le comte de Lorge les ayant trouvé en cet état, posta derriere eux quatre escadrons qu'il avoit ramené, fit étendre sa gauche; & ayant jetté les dragons de la Reine, & un bataillon dans le bois, fit tirer sur les flancs de leur cava-

lerie, qui s'ébranla d'abord, & se retira ensuite assez vîte derriere des hauteurs par où elle étoit venue, & ne parut plus le reste du jour.

Le comte de Lorge fit demeurer toute la gauche en bataille; & dans l'inquiétude où il étoit de ce qui se passoit du côté de M. de Turenne, il y poussa pour en sçavoir lui-même des nouvelles: il le rencontra qui venoit de son côté, où il reconnut, par le grand nombre de morts, l'avantage qu'on avoit eu sur les ennemis, qui nous laisserent entiérement maîtres de la plaine sur la gauche.

A la droite notre infanterie avoit gagné le bois & le rideau qui en est le plus proche. Elle y étoit soutenue de la cavalerie qu'on y avoit fait marcher; & comme le terrain se trouvoit étroit, ces troupes y étoient fort serrées & obligées à faire ferme des deux côtés. Les ennemis avoient remué quelque terre dans les endroits plus pro-

ches du village : il falloit, pour les y forcer, attaquer trois élévations de terre en forme de glacis, remplies d'un grand corps d'infanterie que leur cavalerie soutenoit, & ces glacis se soutenoient les uns les autres par leur disposition. Ils avoient encore une grande ligne de cavalerie, avec de l'infanterie qui la soutenoit dans un taillis au-delà du bois : & pour les attaquer, il falloit passer devant eux un rideau par un petit front, & essuyer le feu de leur canon. Si peu qu'il restoit de jour se passa à se canonner de part & d'autre. La nuit survint plutôt, & plus obscure que d'ordinaire, à cause de la pluie qui continuoit toujours. Elle acheva de finir le combat, & les deux armées prirent parti selon leurs dispositions, sans que de part & d'autre on en pût rien reconnoître, à cause de l'obscurité.

M. de Turenne, qui avoit fait marcher son armée près de quarante heures

avant

avant le combat, considérant qu'il avoit duré depuis le matin jusqu'au soir, avec toute la fatigue que l'on peut avoir dans un terrein gras, en faisant des attaques dans un bois par une pluie continuelle ; que s'il faisoit passer la nuit à ses troupes sur le champ de bataille, sans pain, elles ne seroient pas en état d'attaquer le lendemain les ennemis, qui étoient à couvert dans des postes retranchés par la nature & par leur travail, il jugea qu'il étoit à propos de repasser la Brusch, afin de retrouver le pain & les bagages pour se remettre des fatigués de la marche & du combat. Il avoit remporté d'assez grands avantages pour s'attribuer l'honneur de cette journée : plus de trois mille des ennemis étoient demeuré sur la place ; nous leur avions pris huit pieces de canon, plusieurs étendards & quelques drapeaux, des timballes & plusieurs prisonniers ; nous étions demeuré maîtres du bois & de leur premier retranche-

ment à notre droite, & de toute la plaine à la gauche. Il repassa donc la riviere à Holtzheim, & alla camper à Achenheim, à une petite lieue du champ de bataille, sur lequel il laissa Bulonde, brigadier, avec six régimens de cavalerie & un de dragons.

Pendant que nos troupes se repposoient, les ennemis se retirerent sous Strasbourg. D'abord qu'il fut jour, Bulonde ayant envoyé reconnoître le village, trouva qu'ils avoient tout abandonné avec tant de précipitation, qu'ils y avoient laissé deux pieces de canon, beaucoup de munitions, & grand nombre de blessés & de malades. On y fit encore quelques prisonniers, qui rapporterent que long-temps avant la fin du combat ils avoient fait prendre le chemin de Strasbourg à leurs équipages, & que d'abord que la nuit fut venue, ils avoient abandonné tous leurs postes, & s'étoient retirés avec une extrême confusion: ainsi ils quitterent le

champ de bataille, & céderent à M. de Turenne cet avantage, que le mauvais temps, la fatigue des troupes, & la nuit qui survint, l'avoient empêché d'emporter durant le jour. Le combat avoit été sanglant de part & d'autre : nous y perdîmes près de deux mille hommes, & beaucoup d'officiers, dont les plus considérables furent le comte de Claire, colonel d'infanterie, Saldagne, Cornas & Lidelton, mestres de camp de cavalerie. Le marquis de Listenay, colonel de dragons, & le marquis de Bandeville, colonel d'infanterie, moururent de leurs blessures. Le comte d'Auvergne, maréchal de camp, les marquis de Pizieux & de Reveillon, brigadiers, le comte Hamilton, colonel d'un régiment Irlandois, furent fort blessés, avec grand nombre d'officiers de cavalerie & d'infanterie : M. de Turenne ayant eu son cheval blessé, le marquis de Beuvron, son aide de camp, lui donna le sien.

Les ennemis laisserent trois mille morts sur le champ de bataille, & perdirent depuis un grand nombre de blessés qui moururent, parmi lesquels il se rencontra plusieurs officiers. Leur perte fut si considérable que, ne se trouvant point en état de tenir la campagne jusqu'à ce que l'Electeur de Brandebourg les eût joint avec un grand corps, qui devoit dans peu de jours passer le pont de Strasbourg, ils se retirerent sous le c[illegible] cette ville, [illegible]rt de la riviere d'Ill. M. de Turenne [illegible]ra deux jours entre Achenheim & [illegible]vikersen, à une lieue & demie des ennemis, qui pouvoient aisément ven[illegible] à lui. Le sept il marcha deux lieue[illegible] jusqu'au bourg de Marlen, sur la petit[illegible] riviere de Mozicg, qui vient des montagnes de Saverne: l'armée y campa, couvrant sa droite de la riviere, & étendant sa gauche le long des hauteurs qui fermoient la queue du camp.

M. de Turenne choisit ce poste com-

me le plus commode pour attendre la marche des ennemis, que la jonction de Brandebourg devoit rendre deux fois plus forts que lui. Ils pouvoient avec cet avantage attaquer Haguenau ou Saverne, ou marcher à M. de Turenne, qui n'étoit pas en état de tenir la campagne devant eux : mais par cette situation, il couvrit ces deux places, mit son armée en sûreté, & conserva derriere lui les fourrages qui devoient lui être nécessaires dans la suite. Derriere sa droite commençoit, entre deux montagnes, un défilé fort étroit, d'un quart de lieue de long, qui venoit finir au château de Vasseleim, situé sur une hauteur en allant à Saverne. Ce château appartenoit à ceux de Strasbourg, qui le faisoient garder par cinquante hommes avec un officier; mais il étoit absolument nécessaire à M. de Turenne d'en être le maître, pour avoir ses derrieres libres : c'est pourquoi il envoya le comte de Roye proposer au comman-

dant de recevoir un nombre de soldats François, parce que sa garnison seule n'étoit pas assez forte pour empêcher les ennemis de s'emparer du château. Le commandant refusa cette proposition, sur ce qu'il étoit obligé de garder la neutralité, & qu'il ne pouvoit rien faire sans ordres de ses maîtres. Le prince de Sève en fit le rapport à M. de Turenne, qui s'y en alla lui-même; [illegible] pour-parler à la [illegible] du château, avant fait convenir le commandant de recevoir vingt de [illegible] en re- [illegible] pour la [illegible] destinés [illegible], & seize peti- [illegible]

[illegible]

attendant que l'Electeur de Brandebourg passât le Rhin pour les joindre; mais sa marche qui étoit lente d'elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent quelques princes d'Allemagne, de lui donner passage sur leurs états. Il sembloit qu'il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'hyver, & que dans ce dessein il ne pensoit qu'à ménager ses troupes, en faisant de petites journées par les meilleurs pays de l'empire. Il traînoit avec lui un grand équipage, comme font tous les Allemands; & l'embarras en étoit encore augmenté par la suite de Madame l'Electrice, & de plusieurs princesses qui l'accompagnoient à l'armée.

Enfin ce grand secours passa le Rhin au pont de Strasbourg le quatorze d'octobre. Il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du duc de Zell Lunebourg, que ce prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe

dant de recevoir un nombre de soldats François, parce que sa garnison seule n'étoit pas assez forte pour empêcher les ennemis de s'emparer du château. Le commandant refusa cette proposition, sur ce qu'il étoit obligé de garder la neutralité, & qu'il ne pouvoit rien faire sans ordres de ses maîtres. Le comte de Roye en fit le rapport à M. de Turenne, qui s'y en alla lui-même; & après un assez grand pour-parler à la porte du château, ayant fait convenir le commandant de recevoir vingt de nos soldats, il l'obligea ensuite d'en recevoir autant qu'il en falloit pour la garde de ce poste: il y avoit dedans beaucoup de munitions, & seize petites pieces de canon.

Ainsi M. de Turenne s'assura, par ce château, la communication de Saverne, la liberté de pouvoir secourir Haguenau, & celle de se retirer en sûreté, si les ennemis l'y obligeoient. Ils étoient toujours sous Strasbourg,

attendant que l'Electeur de Brandebourg passât le Rhin pour les joindre ; mais sa marche qui étoit lente d'elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent quelques princes d'Allemagne, de lui donner passage sur leurs états. Il sembloit qu'il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'hyver, & que dans ce dessein il ne pensoit qu'à ménager ses troupes, en faisant de petites journées par les meilleurs pays de l'empire. Il traînoit avec lui un grand équipage, comme font tous les Allemands ; & l'embarras en étoit encore augmenté par la suite de Madame l'Electrice, & de plusieurs princesses qui l'accompagnoient à l'armée.

Enfin ce grand secours passa le Rhin au pont de Strasbourg le quatorze d'octobre. Il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du duc de Zell Lunebourg, que ce prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe

dant de recevoir un nombre de soldats François, parce que sa garnison seule n'étoit pas assez forte pour empêcher les ennemis de s'emparer du château. Le commandant refusa cette proposition, sur ce qu'il étoit obligé de garder la neutralité, & qu'il ne pouvoit rien faire sans ordres de ses maîtres. Le comte de Roye en fit le rapport à M. de Turenne, qui s'y en alla lui-même; & après un assez grand pour-parler à la porte du château, ayant fait convenir le commandant de recevoir vingt de nos soldats, il l'obligea ensuite d'en recevoir autant qu'il en falloit pour la garde de ce poste: il y avoit dedans beaucoup de munitions, & seize petites pieces de canon.

Ainsi M. de Turenne s'assura, par ce château, la communication de Saverne, la liberté de pouvoir secourir Haguenau, & celle de se retirer en sûreté, si les ennemis l'y obligeoient. Ils étoient toujours sous Strasbourg,

attendant que l'Electeur de Brandebourg passât le Rhin pour les joindre; mais sa marche qui étoit lente d'elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent quelques princes d'Allemagne, de lui donner passage sur leurs états. Il sembloit qu'il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'hyver, & que dans ce dessein il ne pensoit qu'à ménager ses troupes, en faisant de petites journées par les meilleurs pays de l'empire. Il traînoit avec lui un grand équipage, comme font tous les Allemands; & l'embarras en étoit encore augmenté par la suite de Madame l'Electrice, & de plusieurs princesses qui l'accompagnoient à l'armée.

Enfin ce grand secours passa le Rhin au pont de Strasbourg le quatorze d'octobre. Il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du duc de Zell Lunebourg, que ce prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe

dant de recevoir un nombre de soldats François, parce que sa garnison seule n'étoit pas assez forte pour empêcher les ennemis de s'emparer du château. Le commandant refusa cette proposition, sur ce qu'il étoit obligé de garder la neutralité, & qu'il ne pouvoit rien faire sans ordres de ses maîtres. Le comte de Roye en fit le rapport à M. de Turenne, qui s'y en alla lui-même; & après un assez grand pour-parler à la porte du château, ayant fait convenir le commandant de recevoir vingt de nos soldats, il l'obligea ensuite d'en recevoir autant qu'il en falloit pour la garde de ce poste: il y avoit dedans beaucoup de munitions, & seize petites pieces de canon.

Ainsi M. de Turenne s'assura, par ce château, la communication de Saverne, la liberté de pouvoir secourir Haguenau, & celle de se retirer en sûreté, si les ennemis l'y obligeoient. Ils étoient toujours sous Strasbourg,

attendant que l'Electeur de Brandebourg passât le Rhin pour les joindre ; mais sa marche qui étoit lente d'elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent quelques princes d'Allemagne, de lui donner passage sur leurs états. Il sembloit qu'il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'hyver, & que dans ce dessein il ne pensoit qu'à ménager ses troupes, en faisant de petites journées par les meilleurs pays de l'empire. Il traînoit avec lui un grand équipage, comme font tous les Allemands ; & l'embarras en étoit encore augmenté par la suite de Madame l'Electrice, & de plusieurs princesses qui l'accompagnoient à l'armée.

Enfin ce grand secours passa le Rhin au pont de Strasbourg le quatorze d'octobre. Il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du duc de Zell Lunebourg, que ce prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe

dant de recevoir un nombre de soldats François, parce que sa garnison seule n'étoit pas assez forte pour empêcher les ennemis de s'emparer du château. Le commandant refusa cette proposition, sur ce qu'il étoit obligé de garder la neutralité, & qu'il ne pouvoit rien faire sans ordres de ses maîtres. Le comte de Roye en fit le rapport à M. de Turenne, qui s'y en alla lui-même; & après un assez grand pour-parler à la porte du château, ayant fait convenir le commandant de recevoir vingt de nos soldats, il l'obligea ensuite d'en recevoir autant qu'il en falloit pour la garde de ce poste: il y avoit dedans beaucoup de munitions, & seize petites pieces de canon.

Ainsi M. de Turenne s'assura, par ce château, la communication de Saverne, la liberté de pouvoir secourir Haguenau, & celle de se retirer en sûreté, si les ennemis l'y obligeoient. Ils étoient toujours sous Strasbourg,

attendant que l'Electeur de Brandebourg passât le Rhin pour les joindre ; mais sa marche qui étoit lente d'elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent quelques princes d'Allemagne, de lui donner passage sur leurs états. Il sembloit qu'il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'hyver, & que dans ce dessein il ne pensoit qu'à ménager ses troupes, en faisant de petites journées par les meilleurs pays de l'empire. Il traînoit avec lui un grand équipage, comme font tous les Allemands ; & l'embarras en étoit encore augmenté par la suite de Madame l'Electrice, & de plusieurs princesses qui l'accompagnoient à l'armée.

Enfin ce grand secours passa le Rhin au pont de Strasbourg le quatorze d'octobre. Il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du duc de Zell Lunebourg, que ce prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe

& de Franconie : tout cela faisoit dix-huit ou vingt mille hommes. L'Electeur Palatin, qui étoit retourné dans ses états lorsque les Confédérés avoient passé le Rhin à Strasbourg la premiere fois, revint avec ceux-ci, menant deux mille hommes qu'il commandoit lui-même. Pendant que toutes ces troupes passoient le Rhin, le duc de Bournonville fit passer l'Ill aux siennes, & s'alla poster près du champ de bataille d'Ensheim. Le lendemain l'Electeur de Brandebourg & les nouveaux Confédérés le joignirent; & tous ces généraux d'une armée de plus de cinquante mille hommes, ayant résolu d'aller à M. de Turenne, le duc de Bournonville s'avanca sur les hauteurs de Molsheim, avec seize escadrons, y parut presque tout le jour, & y fit divers mouvemens, comme pour reconnoître exactement notre camp, & se disposer à l'attaquer.

Mais M. de Turenne jugeant du des-

sein des ennemis, par ce qu'ils pouvoient faire avec plus de succès, crut que cette démarche étoit affectée; & que dans le tems qu'ils paroissoient le vouloir attaquer, leur véritable dessein étoit de lui dérober une marche pour aller tomber sur Haguenau. Il envoya le comte de Roye à la gauche de l'armée, avec ordre de détacher divers partis jusqu'au Rhin, sur la route que pourroient tenir les ennemis, & jetta huit cens hommes dans cette place, dont il donna le commandement à Mathieu, lieutenant colonel de la marine.

Tous nos partis n'eurent aucunes nouvelles des ennemis; & M. de Turenne jugeant que leur intention pouvoit être en effet de venir à lui par sa droite, du côté que le duc de Bournonville l'étoit venu reconnoître, fit faire des redans à travers d'une plaine un peu élevée, qui est de l'autre côté du ruisseau, pour y loger de l'infanterie, &

faire la nuit suivante la marche qu'il avoit prévue pour la sûreté de l'armée, en se retirant à Dettweiller, éloigné de Marlen de trois lieues & demie.

Les ennemis cependant s'étant approchés de nous, mirent leur camp à une lieue du notre, sans ruisseau, ni défilé entre-deux : tout le monde étoit persuadé qu'on les attendroit, & qu'ils nous attaqueroient le lendemain. On ne voyoit point néanmoins que le grand nombre des ennemis donnât la moindre inquiétude à l'armée. M. de Turenne avoit tant de soin d'entretenir la confiance des troupes, que quelques jours auparavant, comme il étoit à cheval aux environs du camp, le comte de Lorge l'ayant voulu faire avancer vers Deruiller, pour lui montrer des passages favorables pour une retraite, il ne voulut jamais y aller, & lui dit depuis que ç'avoit été de peur que par cette promenade l'on ne jugeât qu'il pensoit à se retirer, quoiqu'il en eût le dessein.

La nuit fut à peine fermée, qu'il fit marcher le bagage & les caissons par le défilé de Vasseleim, l'artillerie par un autre sur la gauche, vers l'extrêmité du côteau; & lorsque tous ces équipages furent passés environ à minuit, il fit suivre toute l'armée sur deux colonnes par les mêmes défilés. Le comte de Lorge menoit l'avant-garde; Foucault, lieutenant général de jour, étoit à l'arriere-garde avec le comte de Roye. Ils firent marcher avec tant d'ordre, que de trois défilés qu'il y a depuis Marlen jusqu'à Dettveiller, toute l'armée en avoit passé le premier à la pointe du jour.

A la même heure M. de Turenne envoya sur les hauteurs que nous laissions derriere, d'où l'on découvrit sept escadrons des ennemis qui étoient dans le camp que nous venions de quitter. Nous marchâmes néanmoins, sans qu'ils se fissent voir, jusqu'à onze heures du matin, que notre arriere-garde ayant

passé le second défilé, & se trouvant vis-à-vis de Cochersberg, il parut deux mille chevaux des ennemis derriere nous sur les hauteurs.

Le comte de Lorge en ayant eu avis, fit faire halte à l'avant-garde, & la fit mettre en bataille pour être en état de soutenir l'arriere-garde, si elle étoit chargée, & fit jetter en même temps plusieurs ponts sur le premier ruisseau que l'on devoit passer pour marcher ensuite plus facilement, & sur un plus grand front; mais les ennemis s'étant contentés de suivre, on continua de marcher: il y eut seulement quelques escarmouches entre les dernieres troupes de l'arriere-garde & les cravattes, qui les vinrent charger comme elles achevoient d'entrer dans un défilé: nos dragons mirent pied à terre dans les haies, les écarterent par leur feu, & tout acheva de passer sans perte.

Le nombre des ennemis grossissant toujours, ils nous suivirent jusques sur

les hauteurs, près de Dettveiller ; mais nos généraux, qui étoient à la queue, firent marcher avec tant d'ordre & de résolution, qu'ils ne firent que nous accompagner sans rien entreprendre. Il étoit dix heures du soir quand toute l'armée fut dans le camp. On trouva fort avantageux d'avoir pu faire une retraite de près de quatre lieues devant une armée deux fois plus forte, sans en avoir eu rien à souffrir. Il y avoit sept ou huit jours que quarante escadrons de la noblesse de l'arriere-ban avoient passé la montagne de Saverne, sous le commandement du maréchal de Créquy. On les avoit répandus d'abord aux environs de Masmunster, pour les faire subsister plus facilement, & on leur fit joindre l'armée dans cette marche, près de Dettveiller.

M. de Turenne, qui prévoyoit depuis long-temps les grandes forces que les ennemis devoient mettre ensemble, avoit choisi ce poste comme un asyle

capable de mettre à couvert une armée aussi foible qu'étoit la sienne. Il avoit devant lui la riviere de Sorre, sa droite à Dettveiller, & sa gauche vers Hochfelt, l'une & l'autre couvertes de deux ruisseaux qui tomboient dans la Sorre. L'armée passa la nuit en bataille; & le lendemain, vingt du mois, d'abord qu'il fut jour, on reconnut toutes les avenues; on posta les gardes, & on campa. Sur les dix heures du matin l'officier de la garde la plus avancée au-delà de la Sorre, envoya dire à M. de Turenne qu'on entendoit un grand bruit de trompettes & de timballes sur le chemin que nous avions tenu le jour précédent. On détacha des partis de ce côté-là, qui rapporterent que toute l'armée des ennemis avançoit. Nous étions postés trop avantageusement pour craindre qu'ils osassent attaquer notre camp. La riviere nous couvroit; de petits ruisseaux qui tomboient dedans, en rendoient l'accès difficile, & les postes de

Dettveiller & d'Hochfeld appuyoient nos aîles. Aussi M. de Turenne jugea qu'ils avoient plutôt dessein d'aller à Saverne, ou de passer la riviere de Sorre à Brump, deux lieues plus bas que son camp. Il chercha tous les moyens de s'y opposer. Il détacha un corps à Steinberg, à moitié chemin de Saverne, avec ordre de se jetter dans la place à la moindre allarme; résolut de marcher avec toute l'armée, si celle des ennemis s'y avançoit; & pour l'exécuter avec plus de diligence & de sûreté, il fit faire des ponts sur le ruisseau qui couvroit sa droite, & rompre les gués de la Sorre jusqu'à Saverne.

L'autre côté étoit plus important & plus difficile à garder. Il y avoit deux lieues de notre aîle gauche à Brump; & les ennemis s'étoient tellement approchés de ce bourg, que leur aîle droite n'en étoit qu'à demi-lieue, leur gauche s'étendant vers les hauteurs de Cochersberg. S'ils avoient gagné d'a-

bord ce passage, ils se seroient mis en état de venir à nous, ou de se poster entre nous & Haguenau; mais soit qu'ils ne connussent point ces avantages, ou qu'ils manquassent de résolution, ou qu'en effet ils crussent toujours que nous serions obligés de nous retirer, faute de fourrage, ils ne tenterent point le passage, & laisserent à M. de Turenne le temps de prendre toutes les précautions qu'il leur pouvoit opposer. Il fit rompre de ce côté-là, comme de l'autre, tous les ponts & tous les gués de la Sorre jusqu'au-delà de Brump; il mit une garde de dragons dans ce bourg, de l'église duquel on découvroit les moindres mouvemens que les ennemis pouvoient faire du côté de la riviere: il jetta un autre détachement de dragons dans le château d'Hochfelt, & joignit ces deux postes par des gardes de cavalerie, qui devoient avertir de l'une à l'autre de tout ce qui se passeroit le long de la

riviere. Il y en avoit de même depuis Hochfelt jusqu'au camp, & la nuit on battoit l'estrade dans toute cette étendue, avec grand soin. Si les ennemis avoient entrepris de passer la Sorre, le dessein de M. de Turenne étoit de les combattre sur leur passage, & de tout hasarder pour les empêcher d'aller vers Haguenau, & de lui gagner ses derrieres.

Le jour étant fini, l'on connut par les feux la situation & l'étendue de leur camp. Ils y demeurerent paisibles toute la nuit, sans nous donner la moindre allarme : il parut seulement le matin quelques-uns de leurs escadrons, qui vinrent pousser une garde de cavalerie, que nous avions à une portée de canon de notre camp, au-delà du ruisseau de Mosbach, qui tombe dans la Sorre devant Dettveiller. Elle fut obligée de se retirer au-deçà du ruisseau, & d'en rompre le pont : on la fit soutenir par de l'infanterie répandue dans

les haies, qui la mit en sûreté, & l'on ne la posta plus si loin par la suite, parce que les ennemis envoyoient incessamment de gros partis de ce côté-là. C'étoit le matin du vingt-un octobre. M. de Turenne ayant été averti par ceux de la garde d'Hochfelt, qu'on voyoit de la fumée dans le camp des ennemis, & qu'on y entendoit beaucoup tirer, il s'avança sur des hauteurs pour reconnoître lui-même; mais il ne vit point de fumée: il entendit seulement qu'on tiroit continuellement; ce qui lui fit croire que leurs soldats déchargeoient leurs armes, comme il arrive d'ordinaire quand on est prêt de marcher. Il envoya divers partis pour en sçavoir des nouvelles; mais ceux des ennemis étoient si forts, & en si grand nombre, que les nôtres ne pouvoient guere avancer sans être battus.

L'incertitude où l'on fut tout le jour, fit beaucoup souffrir notre cavalerie, qui demeura toujours prête à marcher,

ſans avoir été au fourrage. Mais enfin ſur le ſoir on entendit tirer du canon vers Vaſſelen ; ce qui donna lieu de croire que les ennemis attaquoient le château où l'on avoit laiſſé le chevalier de Ronſiere, capitaine dans Champagne, avec cent cinquante hommes. Néanmoins M. de Turenne, qui ne trouvoit pas que la priſe de ce château fût de conſéquence aux ennemis, demeuroit en défiance, & faiſoit toujours tenir l'armée en état, dans la penſée que les ennemis cherchoient peut-être par cette attaque à lui donner de la jalouſie pour Saverne, & lui faire prendre des meſures de ce côté-là, pendant qu'ils lui déroberoient une marche, & paſſeroient la Sorre pour aller à Haguenau. La nuit étant venue on vit leurs feux dans le même état que la précédente ; ce qui fit juger que les décharges que l'on avoit entendues le matin dans leur camp, étoient celles du détachement qui marchoit à Vaſſelen. En

effet on entendit le lendemain matin le bruit de leurs batteries qui commencerent à tirer ; & M. de Turenne voyant que jufqu'à onze heures du matin les ennemis étoient demeurés dans leur camp, fans faire aucun mouvement, jugea qu'ils n'en feroient point le refte du jour, & envoya au fourrage.

La nuit & le jour fuivant fe pafferent de la même maniere ; & nous vîmes fur le foir arriver notre garnifon de Vaffelen, qui en étoit fortie par capitulation. C'étoit un très-méchant pofte. L'Electeur de Brandebourg le battit avec dix pieces de gros canon, en deux batteries, dont l'une n'étoit qu'à une portée de fufil des murailles. Il y ouvrit la tranchée à couvert, à cinquante pas du foffé ; & cependant les affiégés tinrent un jour & demi. L'Electeur de Brandebourg les voulut avoir d'abord prifonniers de guerre ; mais le chevalier de Ronfiere étant demeuré

ferme, ils sortirent avec une composition honorable, & revinrent à l'armée, où on approuva fort cette défense. Saverne se trouvoit un peu plus serré par la prise de Vasselen; mais M. de Turenne, toujours persuadé que les ennemis pouvoient entreprendre du côté de Haguenau avec plus d'avantage, redoubloit son application de ce côté-là. Il le visitoit souvent, & tenoit toujours pour le fourrage, le même ordre que le premier jour.

On demeura de part & d'autre en cet état jusqu'au trente octobre, que le marquis de Genlis, maréchal de camp, arriva à l'armée avec quinze escadrons. M. de Turenne les posta à Vilsen, sur la Sorre, entre le camp & Hochfelt. Montauban en amena vingt autres, trois jours après, avec huit bataillons; & la Feuillée arriva presque en même temps avec sa brigade : ces trois corps de cavalerie faisoient près de cinquante escadrons. Le comte de

Saulx marchoit encore avec vingt-quatre escadrons & dix bataillons; mais M. de Turenne le fit demeurer en Lorraine jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de lui faire joindre l'armée. Toutes ces troupes venoient de celle de Flandre, où la campagne avoit fini de fort bonne heure, parce que les Confédérés, maltraités au combat de Seneff, & poussés ensuite devant Oudenarde, par M. le Prince, avoient été obligés, pour éviter la ruine entiere de leurs armées, de chercher des quartiers dès le quinze du mois d'octobre; ce qui donna moyen de faire de grands détachemens de l'armée de M. le Prince, pour fortifier celle de M. de Turenne.

Les ennemis qui n'avoient osé passer la Sorre avant que nous eussions reçu ces secours, les crurent trop forts pour oser encore moins rien entreprendre sur nous après qu'ils furent arrivés; & ne pouvant subsister qu'avec peine dans un camp dont les environs avoient

déja

déja été ruinés, ils retournerent vers Strasbourg, & camperent à Achenheim. Leur éloignement & notre nouveau renfort nous mettoient en repos sur ce qu'ils pouvoient entreprendre de notre côté : mais nous demeurions toujours dans une extrême nécessité de fourrage ; & quoique l'armée fût un peu soulagée par des convois d'avoine, la cavalerie diminuoit beaucoup. L'on voyoit tous les jours mourir des chevaux au piquet, consommés de faim & du froid qu'ils souffroient à camper au mois de novembre par un très-mauvais temps : cependant on ne pouvoit prendre d'autre parti que de demeurer là, pour couvrir Saverne & Haguenau, tant que les ennemis en seroient près.

Les convois & tout ce qui étoit nécessaire à l'armée, nous venoient de Lorraine, par le côté de la petite Pierre, dont le passage étoit également proche & commode. Cette petite ville,

les Allemands appellent Lutzelstein ; le commandoit entiérement : c'étoit la résidence d'un prince cadet de la maison Palatine. Il étoit en neutralité avec l'Empereur & la France ; mais M. de Turenne appréhendant que les persuasions de l'Electeur Palatin, & la facilité de recevoir garnison des Allemands répandus dans le pays de Cologne, & de ceux de Kairserlouter, ne l'engageassent à nous manquer & à rompre ses engagemens qu'il avoit observés jusqu'alors, crut qu'il devoit s'assurer de ce poste, pour éviter les incommodités qui étoient infaillibles, si nous n'en étions point les maîtres. Il étoit fâcheux de l'entreprendre par force, à cause de quelques princes de la frontiere d'Allemagne, qui étoient encore neutres ; & cependant il paroissoit difficile de persuader au prince de la petite Pierre, qui jouissoit de la neutralité, de recevoir volontairement une garnison Françoise.

M. de Turenne voulant se servir de toutes les voies de douceur & de négociation, avant que d'en venir à aucune extrêmité, chargea Cézan, major général de l'armée, de faire réussir cette affaire. Il alla trouver le prince, & employa tous les moyens possibles pour l'engager à recevoir une garnison. Il lui fit voir qu'il y alloit de sa sûreté, qu'il n'étoit pas assez fort pour se maintenir par lui-même, & qu'il ne devoit point compter sur la neutralité des Allemands, qui ruinoient leurs amis comme leurs ennemis; que si jamais il se trouvoit près d'eux, il en avoit tout à craindre; que de la part du Roi & de nos généraux, il devoit s'attendre à toute l'honnêteté & toute la considération possible, s'il leur donnoit cette satisfaction; que ses intérêts & les nôtres devenoient communs en nous assurant de sa place, puisque nous le mettions à couvert de tout ce qu'il pouvoit craindre. Il joignit à ces raisons ce que peu-

vent les promeſſes & les manieres les plus engageantes pour gagner un eſprit ; mais le prince ſe défendit toujours ſur ſa neutralité ; de ſorte que Cézan fut obligé de changer de maniere, & de lui faire connoître que comme il étoit avantageux d'être de nos amis, il pouvoit être dangereux de refuſer notre amitié ſans raiſon ; que ce n'étoit point par néceſſité que l'on prenoit avec lui le parti de la douceur ; que l'on étoit en état d'avoir par force ce qu'on lui demandoit de gré ; qu'enfin il vouloit avoir une réponſe poſitive, ou qu'il l'alloit faire attaquer : car il avoit de l'infanterie fort près de là.

Ce diſcours étonna le prince. Il ne ſe trouvoit point en état de ſe ſoutenir, ni de prendre des meſures contre une armée qui n'étoit qu'à ſix lieues de lui ; & la peur lui fit faire ce que les perſuaſions n'avoient pu obtenir. Il convint de recevoir deux cens hommes dans la ville, pourvu qu'on n'en

mît point dans le château. Cézan de son côté en demeura facilement d'accord, parce que le château est sur un rocher, disposé de maniere qu'on n'y peut aller que par la ville, & qu'étant maître de la ville, on est maître de tout. Elle est assez bien située, & environnée d'une forte muraille : elle n'a qu'une porte, à laquelle on ne peut venir que par une langue de terre, & peu de troupes la peuvent défendre : les environs sont tels que le sont d'ordinaire ceux d'un passage de montagne, c'est-à-dire, fort rudes, fort couverts de bois, & fort stériles. M. de Turenne, en se rendant maître de ce poste, s'assuroit toutes les commodités & les avantages qu'une armée peut tirer de ses derrieres, lorsque les devants sont ruinés ou occupés par les ennemis. Dans ce même temps il accorda la neutralité à ceux de Strasbourg, pour le château de Vasselen, que l'Electeur de Brandebourg leur avoit rendu : c'étoit pour éloi-

gner toujours les ennemis de Saverne.

Le trente-un octobre, au matin, M. de Turenne étant allé près d'Hochfelt, à son ordinaire, fit passer la Sorre à Saint Silvestre, mestre de camp, avec trois cens chevaux, qui prirent plusieurs fourrageurs des ennemis, desquels on apprit qu'ils devoient quitter leur camp, pour s'éloigner encore de nous. En effet, ayant sçu que M. de Turenne, qui avoit reçu encore quelques bataillons des Gardes Françoises, & le régiment de Rambure, avoit fait faire des ponts sur la Sorre, comme pour aller à eux, ils repasserent la Brüsch, & allerent se poster où ils étoient avant le combat d'Ensheim, prirent leur quartier général à Getzpizen, & depuis à Blessen, qui n'en est qu'à demi-lieue, parce que le feu ruina ce premier quartier, où leurs généraux perdirent beaucoup d'équipages. Quelques jours auparavant le jeune marquis de Crussol, mestre de camp du régi-

ment Colonel, avoit été tué très-malheureusement. Il étoit monté à cheval pour aller au quartier général, où n'ayant point trouvé M. de Turenne, qui étoit allé reconnoître des postes assez éloignés, il voulut l'aller joindre avec quatre officiers; mais ils tomberent en chemin dans une embuscade de dragons de Brandebourg. Les officiers s'étant sauvés heureusement, le marquis de Crussol, seul, fut pris, & les dragons disputant à qui l'auroit, un d'eux le tua sur la place. L'Electeur de Brandebourg fit pendre ce dragon, & renvoya le corps du marquis de Crussol.

Cependant M. de Turenne étoit toujours à Dettveiller; & quoique la cavalerie s'y ruinât, il ne crut point devoir quitter ce poste, qu'il n'eût vu le parti que prendroient les ennemis. Il renvoya en Lorraine le comte de Saulx, qui étoit venu seul depuis quelques jours à l'armée, & lui donna ordre

de s'aller remettre à la tête des troupes qu'il y avoit laissées, pour s'opposer aux courses des ennemis, & couvrir les convois qui nous venoient de ce côté-là. Le onze novembre le maréchal de Crequy reçut ordre de la cour d'aller commander sur la Mozelle, & de ramener la noblesse de l'arriere-ban, qui demeura encore quelque temps en Lorraine, où M. de Turenne avoit envoyé les gros bagages. Mais comme la cavalerie continuoit à souffrir, il la répandit dans des villages aux environs d'Engweiller, derriere la riviere de Moter, où elle étoit au moins à couvert des incommodités de la saison, & se pouvoit toute rassembler en peu d'heures.

Le vingt du mois M. de Turenne voyant les ennemis éloignés, & Saverne en état de ne rien craindre, avec les travaux qu'on y avoit faits, & la garnison qu'il y laissoit, fit décamper son infanterie de Dettveiller, la répandit avec sa cavalerie dans des quartiers derriere

la riviere de Moter, depuis la montagne jusques vers Haguenau. Son quartier général étoit à Engveiller. Avant que de marcher il avoit fait raser le château d'Hochfelt, de peur que les ennemis ne s'y postassent pour empêcher la communication de Saverne & d'Haguenau; & comme il jugea bien qu'ils pourroient suivre son infanterie lorsqu'elle décamperoit, il avoit laissé Quinson, mestre de camp, à Dettveiller, avec trois cens chevaux, & Lanson, brigadier, avec pareil nombre, du côté de Brump. Il parut quatre ou cinq cens chevaux des ennemis, qui n'entreprirent rien jusqu'au soir, qu'ayant passé la Sorre, ils tâcherent inutilement de couper ces deux détachemens. Le lendemain, vingt-un, M. de Turenne réconnut la riviere de Moter jusqu'à l'abbaye de Neubourg, en fit rompre tous les gués pour mettre ses quartiers en sûreté; & comme il se trouva quelque peu de fourrage de ce côté-là, il fit

retirer à Haguenau tout ce qu'on en put rencontrer aux environs, afin d'ôter aux ennemis les moyens d'y ſubſiſter quand il s'en éloigneroit.

Quoiqu'ils fuſſent ſéparés de nous par pluſieurs rivieres, ils avoient néanmoins jugé à propos de ſe retrancher : de ſorte qu'ils avoient coupé la plaine qui eſt entre Ensheim & Getzpizen, d'un grand nombre de rédans, qui couvroient toute la tête de leur camp. Peu de jours après qu'ils y furent, le duc de Lorraine fit paſſer mille chevaux par Sainte-Marie aux Mines, qui allerent ſurprendre dans un village, entre Luneville & Blamont, deux eſcadrons de l'arriere-ban d'Anjou, qui venoient joindre l'armée. Ils ſe défendirent auſſi bien que le peuvent des gens qui n'avoient pris aucune précaution pour leur ſûreté. Ils tâcherent dans cette ſurpriſe de ſe retrancher dans quelques maiſons : mais les ennemis y ayant mis le feu, la plûpart furent pris. Depuis

ce temps le paſſage de Saverne n'étoit plus ſûr ; & l'on connut mieux qu'auparavant combien celui de la petite Pierre nous étoit néceſſaire.

Les ennemis, en s'éloignant de M. de Turenne, avoient fait juger qu'ils n'avoient plus le deſſein de l'attaquer; & quoiqu'il ſemblât que de ſon côté il n'étoit point en état de rien entreprendre contr'eux, ils étoient néanmoins toujours demeuré campés. Mais lorſqu'ils ſçurent qu'il avoit mis ſes troupes dans les quartiers, ils s'étendirent dans la haute Alſace, où leurs troupes devoient ſubſiſter avec abondance, & d'où apparemment ils devoient prendre des meſures pour entrer en Lorraine, ou dans la Franche-Comté. Cette derniere, nouvellement aſſujettie à la France, les attendoit comme des libérateurs qui devoient la remettre entre les mains de ſes anciens maîtres, & l'on y préparoit tout ce qui ſeroit néceſſaire pour leur ſubſiſtance lorſqu'ils

entreroient dans le pays. Les Lorrains toujours passionnés pour leur Duc, n'attendoient que sa présence pour se déclarer, & joindre à ses troupes un grand nombre de gens propres pour la guerre.

L'un & l'autre de ces desseins pouvoient avoir de grandes suites, s'ils avoient été executés avec diligence; mais l'irrésolution des généraux, & l'inclination qu'ont les Allemands à profiter d'un pays abondant, les fit demeurer tout-à-fait dans la haute Alsace.

La saison étoit déja fort avancée. Ils étoient persuadés que M. de Turenne n'étoit point en état de les venir troubler dans leurs quartiers d'hyver; & qu'au printemps ils seroient plus forts & plus en état de marcher que lui. Ainsi ils partagerent tout ce beau pays, qui est entre le Rhin & la montagne, depuis Strasbourg jusqu'à Béfort; commencerent à traiter des contributions qu'ils prétendoient tirer durant l'hyver;

& l'Electeur de Brandebourg ayant pris son quartier à Sainte-Croix, établit sa cour à Colmar, où il fit venir Madame l'Electrice, qui jusqu'alors étoit demeurée à Strasbourg.

Pendant que les armées étoient en cet état de part & d'autre en Alsace, il sortoit de temps en temps de grands partis de la garnison de Philisbourg, & des troupes qui étoient demeurées sous la place depuis le mois d'août, pour faire contribuer le Palatinat. Sur la fin de septembre le comte de Maulévrier, maréchal de camp, qui y commandoit, avoit surpris & brûlé la ville de Laymen, à la vue d'Heidelberg. Au commencement de décembre il marcha avec huit cens hommes de pied, deux cens chevaux & deux cens dragons, alla camper le soir près de Frankendale, le lendemain à Bokeneim, près de Vormes, où ayant posté son infanterie, il envoya sa cavalerie & ses dragons sommer la ville d'Alsey,

capitale d'un grand bailliage, éloignée de quinze ou seize lieues de Philisbourg. Les habitans répondirent à la sommation par quelques volées de canon ; & les nôtres ayant brûlé les environs de la ville, & plusieurs villages en revenant, où ils firent un grand butin, rejoignirent l'infanterie à Bokeneim, d'où reprenant la route de Philisbourg, tout le parti marcha droit à la petite ville de Freinsheim, qui refusoit de contribuer, & servoit de retraite à tous les paysans des environs. Les habitans parurent d'abord en armes sur les murailles ; mais après l'effet d'un petard à une porte, & de quelques grenades à une autre attaque, ils se rendirent à discrétion. On leur permit de se retirer dans l'église, avec ce qu'ils y pourroient porter durant deux heures, après lesquelles la ville fut pillée. L'on emmena beaucoup de bétail, & des ôtages pour la contribution. Ce fut dans le même temps que les troupes de l'Elec-

teur de Treves assiégerent le château de Blicastel, sur la Sarre, gardé par cinquante soldats, que commandoit la Haye, capitaine au régiment d'Orléans. Il n'avoit des vivres que pour deux jours; mais ayant fait manger ses mulets, il tint assez long-temps pour donner le loisir au comte de Saulx de marcher à son secours, & les ennemis leverent le siege d'abord qu'ils sçurent sa marche.

Depuis que l'Electeur de Brandebourg avoit passé le Rhin pour joindre les Confédérés, M. de Turenne s'étoit attaché d'abord à leur ôter le moyen de profiter de la foiblesse de son armée, & à couvrir Saverne & Haguenau, d'où dépendoit la conservation de la basse Alsace & de Philisbourg. Mais les ayant obligés dans la suite à s'éloigner de lui, pour répandre leurs troupes dans la haute Alsace, sans qu'ils pussent ni passer, ni subsister dans la basse, il ne balança point à la quitter aussi, & comme

les secours qu'il avoit reçus de Flandre, le mettoient en état d'entreprendre, il crut devoir marcher en Lorraine, pour s'opposer aux desseins qu'y pourroient former les ennemis, qui n'en étoient séparés que par la montagne de Vauge, à travers laquelle ils avoient plusieurs passages pour y aller. Ils avoient paru jusqu'alors assez lents dans leurs démarches pour croire qu'en s'avançant avec autant de diligence qu'on le peut faire en hyver, il les préviendroit, pourroit couvrir la Franche-Comté aussi bien que la Lorraine, & serrer ensuite les Confédérés dans leurs quartiers, de telle maniere qu'ils seroient réduits à la défensive.

Ce dessein étoit également grand, & par la réputation qu'on devoit attendre du succès, & par les avantages qui le devoient suivre. Il étoit difficile à exécuter en hyver. Notre cavalerie étoit entiérement ruinée ; l'infanterie avoit été près de neuf mois en campagne, &

les troupes qui venoient de Flandre avoient essuyé un des plus sanglans combats qui se fût donné depuis long-temps. Cependant il s'agissoit, ou de laisser les ennemis s'établir pendant l'hyver dans la Lorraine & dans la Franche-Comté, pour entrer au printemps dans le cœur de la France, ou de tout sacrifier pour leur faire repasser le Rhin. Ce fut dans ce dessein que le vingt-neuf de novembre M. de Turenne ayant laissé dans Saverne & dans Haguenau les troupes nécessaires pour la défense de ces places, commença à faire défiler les siennes vers la petite Pierre, & y marcha lui-même avec son arriere-garde le premier de décembre. Il en augmenta la garnison, afin de se conserver toujours ce passage en Alsace; & ayant achevé de passer la montagne le deux, il marcha sur la gauche jusqu'auprès de Lixheim, où l'on commença à trouver quelques quartiers de la petite gendarmerie, qui faisoit par-

tie du corps que commandoit le comte de Saulx : on y demeura jusqu'au quatre, que l'on marcha vers Lorquein, pour y séjourner encore.

Mais M. de Turenne passant à Sarebourg, eut nouvelles que le duc de Lorraine, avec ses troupes, avoit passé la montagne, s'étoit jetté dans Espinal & dans Remiremont, & qu'il avoit mené des ingénieurs pour fortifier cette derniere. Les ennemis ne pouvant s'imaginer que M. de Turenne fût en état de tenir la campagne avec une armée aussi fatiguée qu'étoit la sienne, avoient cru qu'il ne quittoit la basse Alsace, que pour venir prendre des quartiers d'hyver en France : & pendant que le duc de Lorraine cherchoit à se poster sur cette frontiere pour s'étendre ensuite, les autres Confédérés avoient bloqué Brisac en-deçà & au-delà le Rhin, avoient avancé leurs quartiers au-delà de Béfort, & pressoient le prince de Montbelliard de se déclarer. C'est

un cadet de la maiſon de Virtemberg, dont le partage eſt ſitué entre l'Alſace, la Suiſſe & la Franche-Comté, & qui pouvoit nous donner de l'embarras, par rapport à cette derniere province, s'il avoit quitté la neutralité pour ſe joindre aux Confédérés. M. de Turenne, qui en prévoyoit la conſéquence, envoya ordre au duc de Duras, gouverneur de la Franche-Comté, de pourvoir à la ſûreté de Béfort, & d'empêcher, s'il étoit poſſible, le prince de Montbelliard de quitter la neutralité. Le duc de Duras s'avança vers Béfort, avec quelques troupes qu'il avoit ramaſſées; & ayant paru près de Montbelliard, obligea le prince à demeurer toujours neutre par de bons procédés, & par la conſidération de la marche de notre armée, qui s'avançoit vers cette frontiere, par le côté de la Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé à Lorquein, où étoit le quartier du comte de Saulx, le fit avancer auſſi-tôt avec

la gendarmerie, les dragons & la cavalerie légere qu'il commandoit, droit à Eſpinal, pour faire croire aux ennemis que toute l'armée y marchoit : & cependant il la faiſoit ſuivre doucement par des routes différentes, logeant toujours dans des quartiers diſpoſés de maniere que tout ſe pouvoit raſſembler en moins de vingt-quatre heures. Le ſix ayant logé dans une abbaye, près de Blamont, il continua à marcher le lendemain par un temps de neige ; paſſa la riviere de Meurte à Baccara, & prit ſon quartier à Danteil, où il ſçut que les Lorrains avoient abandonné Eſpinal pour ſe retirer à Remiremont. Il demeura deux jours à Danteil, afin que les troupes de l'arriere-garde le puſſent joindre. Cependant il s'alla promener à Rambervilliers, envoya un parti de deux cens hommes de pied vers Remiremont, & fit avancer de ce côté-là le chevalier de Sourdis, avec ſa brigade de cavalerie. Il ſéjourna à

Padou le dix & le onze, où il apprit que le duc de Lorraine s'étant retiré, avoit laissé quatre cens hommes de pied dans Remiremont: le chevalier de Sourdis les y avoit bloqué & sommé de se rendre; mais ils le refuserent.

Remiremont est une petite ville sans défense d'elle-même, mais située sur la Mozelle, au pied de cette partie de la montagne de Vauge, qui vient se joindre à celles d'Alsace, & sépare la Lorraine de la Franche-Comté; de sorte que c'étoit un passage absolument nécessaire à M. de Turenne. Les ennemis y avoient quatre cens hommes, & la commodité d'y en faire passer d'autres facilement, parce que la vallée de la Mozelle fait à travers la montagne un passage jusqu'en Alsace, qui répond à Masmunster & à Tannes, & qui formoit la communication de Remiremont avec les quartiers des Confédérés. M. de Turenne qui connoissoit parfaitement les avantages qu'ils pou-

voient tirer de la ſituation de ce poſte, employa toute la diligence poſſible pour s'en ſaiſir. Il partit le douze à la pointe du jour de ſon quartier de Padou, éloigné de ſix lieues de Remiremont, fit avancer la gendarmerie, les dragons & deux bataillons des gardes qui l'avoient toujours ſuivi, & envoya ordre à ceux de Vermandois & de Bourlemont, de Navarre & des Vaiſſeaux, de marcher en diligence avec ſix pieces de canon.

Il prit ſon quartier ſur le ſoir à Eloy, d'où il envoya ſommer Remiremont, qui n'en eſt qu'à une lieue, & menaça les Lorrains de les faire pendre, s'ils avoient la hardieſſe de tenir. Ils avoient cru que ceux qui les avoient ſommé d'abord, n'étoient qu'un corps de cavalerie, détaché pour venir prendre des quartiers d'hyver; mais cette nouvelle ſommation, & le nom de M. de Turenne, les embarraſſa. Ils ne purent néanmoins s'imaginer qu'il y fût en per-

ſonne, ni qu'il y eût une armée; mais ils envoyerent un officier pour s'en éclaircir, & capituler avec M. de Turenne, s'il étoit vrai qu'il y fût. Cet officier vint au camp d'Eloy, & promit que le commandant des Lorrains rendroit la place, s'il n'avoit point de nouvelles du duc de Lorraine dans vingt-quatre heures: mais M. de Turenne ne voulant point entendre parler de capitulation, lui dit ſeulement qu'il vouloit en être le maître. Il y arriva le treize, à la pointe du jour, & trouva les Lorrains prêts à partir; ce qu'ils firent auſſi-tôt qu'ils eurent ſon paſſeport. Ainſi M. de Turenne gagna par ſa diligence le poſte de Remiremont, qui lui étoit abſolument néceſſaire pour l'exécution de ſon entrepriſe. Le chevalier de Sourdis s'étant avancé avec un corps de cavalerie dans la montagne, en remontant le long de la Mozelle, ſçut par un de ſes partis que douze cens Allemands venoient pour ſe jetter dans

Remiremont, mais qu'ils s'étoient retirés sur ce qu'ils apprirent que nous étions dedans.

M. de Turenne ayant mis la Lorraine en sûreté, en occupant Remiremont, qui lui ouvroit encore le passage dans la Franche-Comté, chercha à donner de la jalousie aux ennemis de plusieurs côtés, pour leur dérober la connoissance de son véritable dessein. Il détacha le comte de Bourlemont avec trois cens hommes de pied & cinquante maîtres, vers Sainte Marie aux Mines, qui est un passage sur la montagne qui tombe vers Schélestat. Il fit marcher les chevaliers de Boufflers & de Hocquincourt vers un autre passage, avec des dragons & quelque cavalerie. Enfin il fit avancer des détachemens dans tous les endroits où l'on pouvoit passer la montagne; & le quatorze du mois, étant venu prendre son quartier à Longuets, près Remiremont, il fit marcher delà le chevalier de Sourdis, avec sa

brigade,

brigade, droit à Béfort. Le reste de l'armée arrivoit successivement aux environs de Remiremont, où elle se rafraîchissoit dans de bons quartiers. On travailloit à faire du pain dans Mirecourt & au Neuchâteau, & M. de Turenne demeura dix jours dans le quartier de Longuets, tant pour donner haleine aux troupes qui avoient presque toujours marché dans la neige, que pour mettre en état tout ce qui étoit nécessaire pour aller aux ennemis.

Ce fut dans ce temps qu'il eut nouvelle que le parti de Bourlemont avoit été battu. Il marchoit dans l'espérance d'enlever un quartier des ennemis, qui étoit à Sainte Marie aux Mines; mais ayant été découvert, il fut enveloppé par quinze cens hommes, comme il passoit sur le haut de la montagne; & après une longue résistance, il fut pris & son parti défait. Cateux, brigadier de cavalerie, eut un meilleur succès: car s'étant avancé à Béfort, sous les or-

dres du duc de Duras, il enleva un quartier de ceux de Munster, qui étoit aux environs. Le duc de Duras vint lui-même à l'armée voir M. de Turenne, & s'en retourna promptement à son gouvernement de Franche-Comté, d'où l'on avoit nouvelles que le plat pays attendoit l'entrée des ennemis, qu'on leur y préparoit des vivres, & que beaucoup de gens se disposoient à prendre les armes pour eux. . . . . .

On sçavoit d'ailleurs que les Conféderés pressoient les Suisses d'entrer dans leurs intérêts; qu'ils leur représentoient Brisac bloqué, notre armée dissipée, pendant qu'eux étoient déja en Lorraine, prêts à passer en France : mais la prise de Remiremont, & la marche de notre armée à Béfort, changerent tout d'un coup la disposition des esprits. Les ennemis commencerent à s'ébranler. Ils abandonnerent leurs quartiers les plus avancés ; & se retirerent aux environs d'Alkich, vers la tête de la

riviere d'Ill. Ils laisserent même à Montbelliard seize mille rations de pain, qu'ils ne crurent pas pouvoir transporter à leur armée. M. de Turenne ayant fait rafraîchir la sienne, & mis ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour marcher sans embarras, passa la Vauge, tirant vers Béfort, & le premier jour prit son quartier près de Faucogney, dans la Franche-Comté. Le lendemain il arriva à Melizay, où il demeura deux jours pour faire reposer ses troupes, & les mettre en état d'aller ensuite aux ennemis sans séjourner. Le vingt-sept il arriva au Valdoye, à demi-lieue de Béfort, où il envoya ordre de tirer le canon, pour faire connoître aux ennemis qu'il étoit arrivé, & se mettre en état de profiter des mouvemens que leurs troupes seroient obligées de faire pour se rassembler.

Il marcha le vingt-huit, une lieue au-delà de Béfort, jusqu'à Brun, où il fit loger la gendarmerie près de son

quartier; avec les brigades de Lucinge, Sourdis & Cateux, & leur donna ordre de se tenir prêts le lendemain sur le chemin de Mulhausen, où il prétendoit aller pour tomber sur quelques quartiers des ennemis. A la pointe du jour du vingt-neuf il eut nouvelles, par quelques prisonniers, que les troupes de Munster ne s'étoient point encore retirées; & dans le même temps Saint Août, mestre de camp, qu'il avoit détaché avec trois cens chevaux vers la plaine de Serneim, avoit poussé la garde que l'Electeur de Brandebourg tenoit sur la riviere, leur avoit pris un major, & s'étoit avancé encore plus loin.

M. de Turenne ayant commencé à marcher vers Mulhausen, y envoya un aide de camp avec cinquante maîtres, pour parler aux magistrats de cette petite ville qui étoit neutre, comme dépendante des Suisses; mais avant que d'y arriver, il reconnut deux troupes

de cavalerie, qui marchoient de l'autre côté de la riviere d'Ill, en descendant vers la ville. Il en avertit à l'instant M. de Turenne, qui fit avancer le premier escadron d'Orléans & celui de Sourdis, sans étendards, pour les pousser. Montauban, maréchal de camp de jour, se mit à leur tête; & peu après le comte de Lorge, qui s'y étoit avancé, ayant rapporté qu'il paroissoit encore d'autres troupes, M. de Turenne alla reconnoître lui-même, & vit les deux premiers escadrons assez près de la riviere, soutenus de cinq autres à cent ou cent vingt pas. Il y avoit un gué en cet endroit; de sorte que M. de Turenne commanda à Montauban & à Monclar de passer avec ces deux premiers escadrons, pour charger les deux plus avancés des ennemis. Ils les enfoncerent d'abord; mais comme les autres escadrons de la brigade de Sourdis passoient au gué, & qu'il en venoit aussi de frais aux ennemis, il se donna un

combat fort vigoureux de part & d'autre à cette tête.

Il y avoit sur notre droite une hauteur qui s'étendoit le long du ruisseau. M. de Turenne y fit marcher la gendarmerie qui suivoit la brigade de Sourdis; & cette marche fit un très-bon effet, parce que ces gros escadrons descendans sur un assez grand front par ce côteau qui déroboit la vue de ce qui pouvoit suivre, les ennemis crurent que c'étoit la tête d'une seconde colonne, & que toute l'armée marchoit à eux. Le gué se trouva heureusement assez large en cet endroit; de sorte que le marquis de la Trousse fit passer ses gendarmes en escadron, avec assez de diligence pour soutenir les nôtres qui commençoient à être fort pressés par les ennemis, dont le nombre grossissoit toujours. Il vint d'abord aux mains avec eux, & l'on combattit durant quelque temps avec beaucoup de valeur des deux côtés. Le comte de Roye arriva

comme deux escadrons de chevaux légers du duc de Lorraine chargeoient avec quelque avantage un escadron de nos gendarmes de Bourgogne. Il se mit à la tête des gendarmes Dauphins, marcha aux Lorrains l'épée à la main, & les fit plier d'abord : mais comme il apperçut en même temps de nouveaux escadrons qui venoient par derriere des haies pour le prendre en flanc, il fit halte, & prit les escadrons les plus proches pour faire face de ce côté-là.

Le comte de Lorge, qui jusqu'alors étoit demeuré auprès de M. de Turenne, passa le ruisseau, & le trouva dans cet état en présence des ennemis. Il les fit encore étendre sur la gauche, & mena d'abord un escadron droit aux ennemis, faisant faire grand bruit de timbales & de trompettes : mais ils ne l'attendirent point, & se mirent en fuite avec tant de désordre, qu'au lieu de rejoindre leur gros, ils fuirent jusqu'à Basle, où ils passerent le Rhin.

Le comte de Lorge les ayant un peu poussé, s'avança sur une hauteur pour reconnoître le terrein & les ennemis; il les découvrit dans un fond, séparés de nous seulement par cette hauteur, sur laquelle il posta deux escadrons, & vint en rendre compte à M. de Turenne.

Il est constant que les ennemis avoient en cette occasion un corps de cinq ou six mille chevaux de troupes de l'Empereur, de Lorraine & de Munster, avec de l'infanterie, qui marchoient vers Ensisheim, pour joindre le duc de Bournonville & l'Electeur de Brandebourg, qui y rassembloient toutes leurs troupes, sur la nouvelle de la marche de M. de Turenne. Lorsqu'ils découvrirent nos premiers escadrons, ils crurent que ce n'étoit qu'un parti; mais ayant ensuite vu la gendarmerie, & sçu par Montauban qui avoit été pris, que M. de Turenne y étoit en personne, ils ne soutinrent le combat que

pour donner le temps à leur infanterie & à leurs bagages d'entrer dans les défilés qui durent depuis la plaine où ils étoient, jusqu'à Ensisheim.

Nous ne le sçûmes que dans la suite, & M. de Turenne n'ayant point d'infanterie, le reste de l'armée étant à plus de deux lieues de-là, voyant d'ailleurs que la nuit s'approchoit, ne crut pas devoir s'engager à les pousser. L'on avoit fait prisonniers le commandant des troupes de Munster, les majors de Caprara & de Dennevald, avec dix-huit autres officiers : ils en eurent plusieurs de tués, & près de trois cens cavaliers. Nous remportâmes dix-huit étendards, & deux paires de timbales. La perte fut moindre de notre côté, où il ne mourut qu'un capitaine du régiment de Sourdis, & cinquante ou soixante maîtres ; mais nous eûmes des officiers de blessés. Les plus considérables furent le comte de Broglio, le marquis de Beaumont, Sanguin &

Rosamel. Le combat fut très-vigoureux de part & d'autre ; mais comme l'avantage nous en demeura tout entier, il donna de la confiance à nos troupes, & diminua celle des ennemis, qui se virent poussés au milieu de leurs quartiers, & contraints à se rassembler avec précipitation durant l'hyver pour se défendre, au lieu d'entrer en France, comme ils l'avoient espéré, ou de passer au moins le reste de l'hyver en repos dans l'Alsace. Le duc de Bournonville, qui étoit à Ensisheim, se retira toute la nuit vers Sainte-Croix, près de Colmar, pour y joindre l'Electeur de Brandebourg.

M. de Turenne étant revenu le soir à son quartier de Brun, pour y attendre le reste de l'armée, envoya le lendemain, trente de décembre, un gros parti vers Basle, qui amena beaucoup de prisonniers. Il détacha quelque cavalerie depuis Mulhausen jusqu'au Rhin, pour couper tout ce qui seroit

demeuré du côté de Landscron ; & vers la tête de la riviere d'Ill. On prit quelques soldats, & on enleva assez près du quartier de M. de Turenne des Cravattes qui marchoient sans défiance ; & comme il faisoit la revue de cinq régimens de cavalerie, & de deux de dragons, qui lui arrivoient de Flandre, Lanson, qu'il avoit détaché de Mulhausen vers le Rhin, lui manda qu'un régiment d'infanterie des ennemis s'étoit jetté dans le château de Brunstat, à deux lieues & demie du quartier, sur un petit ruisseau qui tombe dans l'Ill à Mulhausen. M. de Turenne lui envoya ordre de le bloquer, & y fit marcher dès le soir un détachement de dragons, qui se saisirent la nuit de la basse cour du château.

Le lendemain M. de Turenne y étant allé, commanda deux bataillons des gardes & du canon pour l'y suivre. En arrivant il les fit sommer de se rendre prisonniers de guerre ; ce qu'ils refu-

feront. Comme il attendoit l'infanterie qu'il avoit commandée pour les attaquer, il reçut une lettre du commandant de Brisac, qui lui marquoit que le jour précédent les ennemis avoient entiérement abandonné le blocus de cette place des deux côtés du Rhin. Le jour étant presque passé, avant que l'infanterie arrivât à Brunstat, M. de Turenne s'en alla au quartier des dragons, & laissa ordre à Foucault d'attaquer ce château le lendemain, qui étoit le premier jour de l'année mil sixcens soixante & quinze; mais ceux de dedans n'attendirent pas l'attaque: ils se rendirent prisonniers de guerre, hors le commandant & le major du régiment, qui eurent la liberté de s'en aller. Ainsi fut pris le régiment Impérial de Portia, de neuf cens hommes, avec les drapeaux & le bagage. Il marchoit pour joindre le duc de Bournonville à Ensisheim, & s'étoit jetté dans ce château, lorsqu'il rencontra le détachement de Lanson.

Toute l'armée étant rassemblée, M. de Turenne fit marcher les dragons & la brigade de Sourdis à Ensisheim, que l'on trouva abandonné. Le deux de janvier il avança lui-même de ce côté-là pour reconnoître, & le trois il y fit marcher l'armée, prit son quartier à Ensisheim même, & sçut par un de ses partis, que dans le château de Ruffac, qui n'en est éloigné que d'une lieue & demie, il y avoit quatre cens dragons de Brandebourg, & cent cinquante maîtres. Il prit sa marche de ce côté-là le lendemain, quatre du mois, pendant laquelle toute la cavalerie qui venoit des quartiers, joignit l'armée pour marcher en corps, suivant l'ordre de bataille qui avoit été donné. D'Ensisheim à Ruffac il y a plusieurs ruisseaux à passer, dont le dernier n'est qu'à deux portées de canon de Ruffac: l'on apperçut, en arrivant au ruisseau, quatre escadrons qui en gardoient le pont. Le comte de Roye, qui étoit à l'avant-gar-

de, eut ordre de s'avancer avec deux escadrons de dragons, & quelque cavalerie, pour les charger; mais ils ne l'attendirent point: il les poussa fort loin au-delà du pont jusques sur une hauteur, d'où il les vit se retirer. Ils servoient d'escorte à des fourrageurs, dont nos gens détachés emmenerent un assez grand nombre. M. de Turenne étant arrivé à ce pont, y fit halte pour attendre son artillerie. Il marcha ensuite droit à Paffenheim, où sa cavalerie demeura en bataille, en attendant que l'infanterie fût arrivée; & tout ayant joint sur le soir, il y passa la nuit du quatre au cinq janvier, laissant la brigade de Lanson pour bloquer les dragons qui étoient dans Ruffac.

Depuis la rencontre de Mulhausen les ennemis avoient rassemblé tous leurs quartiers à Colmar; où étoit celui de l'Electeur de Brandebourg; & comme ils virent M. de Turenne venir droit à eux, ils choisirent ce poste pour

l'attendre. Il auroit été difficile d'en trouver un plus avantageux. Ils avoient à leur gauche Colmar & la riviere d'Ill; la montagne & la ville de Turqueim à la droite; & en tête un bras de la riviere de Fachs, qui coupe la plaine de l'une à l'autre de ces deux villes, qui ne sont éloignées que d'une lieue. Ce fut derriere cette riviere qu'ils mirent toute leur armée en bataille; firent des parapets le long de l'eau; y dresserent des batteries; en placerent d'autres à Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine, étant persuadés qu'on ne pouvoit venir à eux par un autre endroit. M. de Turenne avoit fait reconnoître toute cette disposition: il avoit d'ailleurs une exacte connoissance des environs; & quoiqu'il parût presque impossible d'attaquer une si puissante armée dans un poste si avantageux, il marcha néanmoins droit à eux le cinq janvier au matin.

Toute l'armée marchoit ſur deux colonnes, avec deux mille hommes de pied détachés à la tête, & quatre cens grenadiers. Après deux heures de marche, comme nous n'étions éloignés des ennemis que d'une demi-lieue, on apperçut ſur un petit ruiſſeau quatre de leurs eſcadrons qui ſe retiroient vers Colmar, à meſure que notre avant-garde approchoit. Il n'y avoit entr'eux & nous qu'une plaine fort unie : de ſorte qu'ils pouvoient aiſément voir notre marche, & connoître que notre armée n'étoit pas ſi foible qu'ils ſe l'étoient imaginé. Il eſt vrai que la cavalerie qui avoit ſervi toute la campagne ſous M. de Turenne, étoit entiérement ruinée ; mais ſon infanterie étoit bonne, & il lui étoit venu de l'armée de Flandre près de cent eſcadrons, & vingt bataillons en bon état : tout cela joint enſemble ne faiſoit guere moins de trente mille hommes de troupes aguerries & accoutumées aux occa-

tions sous des généraux d'une expérience consommée.

D'abord qu'on eut passé le ruisseau, M. de Turenne fit marcher son avant-garde sur la gauche, serrant toujours le pied de la montagne, & fit former sa droite dans la plaine, sous le commandement du comte de Lorge. Personne ne pouvoit comprendre la raison de cette marche dans un terrein plein de vignes, embarrassé de haies & de chemins creux, où jamais on n'auroit cru que des troupes eussent pu marcher en corps; & comme on n'en voyoit que l'irrégularité, sans pénétrer les avantages que l'on en devoit espérer, on avoit besoin de toute la confiance que les troupes avoient en leur général, pour n'en pas faire un mauvais jugement. On marcha de cette maniere jusqu'à un village, où il fallut prendre encore plus à gauche pour entrer dans une ouverture de la montagne, où est la petite ville de Turqueim, dont

M. de Turenne fit reconnoître les avenues. Il les trouva abandonnées, & la ville même; de sorte qu'il y fit entrer, sans résistance, des dragons de la tête de l'armée.

Turqueim est éloigné de Colmar d'environ une lieue, & situé justement à la pointe d'une grande prairie, un peu plus bas que l'endroit où la riviere de Fachs se séparant, coule de l'un de ses bras à Colmar, & de l'autre va tomber vers Britnau, dans la riviere d'Ill, avec laquelle ces deux bras forment une isle. C'est sur ce second bras qu'est situé Turqueim; & c'étoit dans cette isle que les ennemis étoient en bataille, faisant face au bras qui va à Colmar, & prêtant leur droite à celui qui passe à Turqueim; de sorte que M. de Turenne étant maître de ce poste, & des ponts qu'il y rencontra dessus & dessous, se trouvoit sur leur flanc, & rendoit inutiles toutes les précautions qu'ils avoient prises à leur tête.

Ils n'avoient pas prévu cette démarche. Ils ne ſongeoient qu'à la plaine où ils voyoient former notre aîle droite hors de la portée de leur canon; & le pays embarraſſé, par où marchoit notre gauche, leur en avoit tellement dérobé la connoiſſance, que ſe croyant tout-à-fait en ſûreté de ce côté-là, ils avoient retiré deux bataillons qui étoient à Turqueim, pour leur faire joindre le reſte de l'armée. Ce fut contre le ſentiment du duc de Lorraine, qui vouloit qu'on y laiſsât un grand corps d'infanterie; & ils y revenoient lorſque nous y marchâmes. Mais comme il y avoit une aſſez grande diſtance de leur droite à Turqueim, M. de Turenne eut le temps de poſter d'abord les premieres troupes de la brigade de Champagne dans des vignes, à droite & à gauche de la ville, pour la ſoutenir & éloigner les ennemis du ruiſſeau, lorſqu'ils viendroient pour la reprendre.

Il avoit laiſſé le ſoin de ſon aîle droite au comte de Lorge, qui l'étendit dans la plaine juſqu'à une égliſe, ne formant pas une ligne parallele avec avec les ennemis, mais laiſſant un peu la montagne derriere lui. Par cette diſpoſition il ſe mettoit en état de profiter des mouvemens que les ennemis ſeroient obligés de faire pour venir à lui. D'ailleurs il avoit poſté un corps de cavalerie vers des gués, où pouvoient paſſer les ennemis; & ces précautions les tinrent en reſpect; ſans oſer rien entreprendre de ce côté-là.

Cependant le comte de Roye, qui étoit à la gauche, s'étant avancé au-delà du ruiſſeau pour reconnoître, vit que les ennemis faiſoient marcher à Turqueim douze bataillons & ſix pieces de canon, ſoutenus d'un aſſez grand corps de cavalerie. Il en fit avertir Foucault, lieutenant général, qui commandoit l'aîle gauche, & peu après les premiers détachemens des ennemis com-

mencerent à escarmoucher avec les nôtres, le ruisseau entre-deux; & comme le nombre grossissoit, cette premiere charge ébranla les nôtres, & donna moyen aux ennemis de gagner un moulin qui étoit près de la ville, où l'on avoit jetté deux cens hommes. M. de Turenne en détacha d'abord trois cens pour le reprendre, & les fit soutenir par les bataillons de la Marine & d'Orléans, qui le reprirent après une attaque fort opiniâtre de part & d'autre, & y mirent le feu.

Mais tout le détachement des ennemis s'étant joint, ces deux bataillons demeurerent un temps exposé à tout leur feu, avec beaucoup de fermeté; & quoiqu'ils fussent soutenus de ceux de Navarre, de la Reine, d'Anjou, d'Orléans & des Vaisseaux, tous ces corps ne combattoient néanmoins qu'avec désavantage. Les ennemis étoient supérieurs en nombre, postés dans un terrein uni, avec leur canon, au lieu

La nuit survint peu après que notre canon fut arrivé. Toutes nos troupes demeurerent dans la situation où elles étoient; & M. de Turenne envoya occuper une hauteur au dessus de Turqueim, pour s'en servir, si les ennemis demeuroient le lendemain dans leur poste.

Ainsi finit le combat de Turqueim, qui dura depuis trois heures après midi jusques dans la nuit. La perte des soldats ne fut pas beaucoup plus grande du côté des ennemis que du nôtre. Nous y perdîmes Foucault, lieutenant général, & le marquis de Moussy, brigadier, tous deux tués sur la place. Toute notre droite ne combattit point. Le comte de Lorge, qui la commandoit, avertit M. de Turenne que les ennemis se retiroient, & le lendemain matin il ne parut plus personne dans la plaine du côté des ennemis. M. de Turenne s'avança le long du ruisseau vers Colmar, où on lui rapporta que dès le

soir

soir les ennemis avoient fait marcher leur bagage & leur artillerie, & qu'à minuit leur armée avoit commencé à marcher avec assez de désordre, laissant seulement quelques escadrons sur la riviere, pour couvrir leur retraite durant la nuit, & qu'ils marchoient à Schélestat. Ils avoient laissé dans Colmar leurs blessés & leurs malades, & l'on prit plusieurs prisonniers de leurs traîneurs, avec quelques bagages.

Sur les neuf heures du matin Monclar fut détaché avec les brigades d'Humieres & de Lambert, pour les suivre & les observer, avec ordre de ne rien entreprendre. Les ennemis ayant marché jusqu'à Schéleslat, s'y posterent avantageusement, s'étendant vers Châtenoy, occupant ainsi toute la largeur depuis la montagne jusqu'à la riviere d'Ill. Ils y demeurerent trois jours, jusqu'à ce que leur bagage & leur artillerie fussent hors des défilés, & en état de passer le pont de Strasbourg. Mon-

clar se posta à Gemer, sur la riviere d'Ill, éloigné d'eux d'une lieue. Cependant M. de Turenne avoit envoyé quatre bataillons, avec six pieces de canon pour forcer les dragons de Brandebourg, bloqués par Lanson dans le château de Ruffac : mais ils se rendirent à discrétion. Le neuf les ennemis s'étant retirés à Binfelt, Monclar entra dans Schéleſtat ; M. de Turenne prit son quartier à Gemer, & répandit ses troupes aux environs de Schéleſtat, où il s'avança lui-même pour parler aux bourguemestres. Monclar se posta le dix à Châtenoy, & le onze on eut nouvelle que l'armée des ennemis avoit quitté Binfelt pour se mettre sous Strasbourg.

M. de Turenne ayant prévu que dans la premiere terreur de sa marche & de la retraite des ennemis, ceux de cette grande ville craindroient peut-être qu'il ne voulût se venger de l'infidélité qu'ils lui avoient faite, en laissant pl

ser les Confédérés, & que pour s'en garantir, ils pourroient recevoir une garnison ennemie, avoit écrit à leurs magistrats dès qu'il arriva à Ensisheim, & avoit envoyé sa lettre par Brisac, de l'autre côté du Rhin, pour les assurer qu'il vouloit entretenir la neutralité avec eux, sans leur faire aucun tort. Cette lettre fit l'effet qu'il souhaitoit; & ceux de Strasbourg, se fiant aux assurances qu'il leur donnoit, lui envoyerent, le quatorze janvier, Kinser, secretaire de la ville, de la part des magistrats, pour l'assurer que les Confédérés avoient repassé le Rhin depuis le dix jusqu'au quatorze, & lui demander le renouvellement de la neutralité. M. de Turenne le leur accorda, à condition qu'ils ne donneroient plus le passage de leur pont aux ennemis.

Le succès de cette campagne fut fort différent des projets & des espérances des Confédérés. Ils avoient eu toutes choses favorables : le grand nombre

de leurs troupes, la foiblesse des nôtres, l'affection des peuples, qui leur livrerent le passage du Rhin, la facilité d'entrer en France par tous les passages que leur donnoit la haute Alsace. Ils perdirent tous ces avantages par le malheur ordinaire des confédérations, où personne n'est assez le maître pour résoudre & suivre un dessein. M. de Turenne, au contraire, sçut profiter de leurs fautes avec toute l'habileté d'un grand général, & eut le bonheur de trouver des troupes pour exécuter un dessein dont le succès surprit toute l'Europe. Lorsque les Confédérés repasserent le Rhin, ils laisserent dans Dachsteim mille ou douze cens hommes de pied, pour conserver ce poste capable de troubler nos quartiers durant l'hyver, & de leur servir lorsqu'ils voudroient repasser le Rhin; mais cette place fut attaquée & prise peu de jours après.

M. de Turenne ayant donné tous

les ordres nécessaires pour la sûreté de l'Alsace, & pour les quartiers d'hyver, partit le vingt pour retourner à la cour; laissant le soin du siege de Dachsteim au marquis de Vaubrun, lieutenant général en Alsace, ayant à ses ordres le marquis de Pierrefitte, brigadier, & les bataillons de Champagne, la Marine, Turenne, Bretagne, Bandeville, Rouergue, & ceux de Duglas & de la Ferté, qui venoient de Philisbourg. Dachsteim est une petite ville dépendante de l'évêché de Strasbourg, sur la riviere de Brusch, à l'endroit où celle de Mozic s'y vient joindre. Elle est dans une situation plate, environnée d'une forte muraille, flanquée de bonnes tours, avec des demi-lunes de terre, & quelques autres ouvrages de dehors; il n'y manquoit qu'une contrescarpe. Le château qui commande un peu la ville, consiste en deux enceintes de fossés, qui environnent des bâtimens, au milieu desquels est un gros

donjon quarré, flanqué de quatre tours, environné encore d'un assez large fossé. Le régiment de Knie, un des vieux corps de l'Empereur, étoit entré dans cette place, sous le commandement du baron Haubits, qui en étoit le lieutenant colonel. Il y avoit onze petites pieces de canon, & des munitions suffisantes pour une bonne défense.

Le marquis de Vaubrun ayant disposé toutes choses pour le siege, fit ouvrir la tranchée à trois cens pas du fossé, par les bataillons de Champagne & de Turenne, la nuit du vingt-cinq au vingt-six de janvier. Quoiqu'il gelât très fort, elle fut avancée de plus de 200 pas; & d'abord qu'il fut jour, on fit tirer une batterie de douze pieces de canon, pour ruiner une tenaille qui couvroit la porte du côté de Strasbourg. La nuit suivante on emporta cet ouvrage l'épée à la main, & on y fit un logement. Le vingt-sept on commença à ruiner une grosse tour qui étoit près

de la porte, & à faire breche au corps de la muraille. La nuit du vingt-ſept au vingt-huit on voulut attacher le mineur, par une écluſe, un peu plus bas que la tour : mais ce fut ſans ſuccès ; de ſorte que tout le vingt-huit on continua de ruiner la muraille, pour rendre la breche plus acceſſible ; & ſur la fin du jour, quoiqu'elle fût encore fort haute & fort étroite, on monta à l'aſſaut.

Les détachés de Duglas, & les grenadiers de la Ferté, donnerent d'abord, ſoutenus de leurs corps. Champagne & Turenne, qui venoient pour relever la tranchée, s'avancerent auſſi. Le foſſé dont la glace étoit rompue, fut comblé à demi, & l'on arriva au haut de la breche. Les ennemis l'avoient enveloppée d'un retranchement par dedans, d'où ils firent d'abord un grand feu de mouſqueterie & de grenades. Les nôtres le ſoutinrent vigoureuſement, quoiqu'ils fuſſent en petit

nombre, parce que la breche étoit fort étroite & fort haute des deux côtés. Le gouverneur fit mettre le feu à toutes les maisons voisines, qui prit bientôt à toute la ville; mais comme il fut tué dans ce moment, tous lâcherent le pied pour se retirer au château. Il étoit environ une heure de nuit. Le désordre fut grand lorsqu'ils y entrerent: le bruit du combat, les cris, le fracas des armes, la lueur de l'embrasement, mêlée avec l'obscurité, tout cela ensemble faisoit un effet plein d'horreur. On poussa les ennemis jusqu'au pont du château, où plusieurs des leurs furent brûlés par des feux d'artifices qu'ils nous avoient préparés à un certain retranchement, où ils avoient crû pouvoir faire ferme; & nous demeurâmes entiérement maîtres de la ville. Nous perdîmes à l'assaut Montet, major de Duglas, officier de mérite, Digoine, capitaine de Champagne, & la Fontaine, lieutenant des grenadiers de la

Férté, dont le colonel eut un coup de mousquet au travers de la main, en montant à l'assaut à la tête de son bataillon : il y eut encore quelques officiers blessés. On se retrancha durant le reste de la nuit dans les maisons les plus proches du château.

Sur les neuf heures du matin, pendant que le marquis de Vaubrun reconnoissoit les lieux propres pour l'attaque, les ennemis battirent la chamade pour capituler : ils envoyerent des ôtages. On leur envoya Vissac, lieutenant de Roi, de Brisac, qui servoit volontaire à ce siege, & la Triballe, capitaine des grenadiers de Champagne, qui déclarerent au commandant qu'il ne devoit point prétendre de capitulation, qu'il se falloit rendre prisonniers de guerre, ou s'attendre aux extrêmités auxquelles sont exposés ceux qui tiennent contre une armée dans un méchant poste, sans espérance de secours. Il voulut s'en défendre d'a-

bord ; mais enfin la peur lui fit prendre le parti de laisser ses soldats prisonniers de guerre, pourvu que les officiers eussent la liberté de se retirer. Il sortit donc le lendemain du château, où il pouvoit aisément tenir encore plusieurs jours, & avoir une composition honorable. La garnison qui étoit encore de plus de huit cens hommes, fut menée en France, & quelques mois après on fit raser le château.

Le duc de Lorraine & le prince Herman de Bade, qui étoient à Strasbourg, s'étant attendus à une plus longue défense, avoient publié qu'ils faisoient passer un corps de cavalerie & de dragons pour venir charger les assiégeans : mais ce dessein s'évanouit lorsqu'ils virent arriver les officiers de la garnison de Dachsteim. Celui qui rendit la place, étoit un Vénitien nommé Contarini. Il avoit autrefois rendu aux Turcs, de la même maniere, la ville de Ténédo, dont il étoit gouverneur ; de sorte

que n'osant retourner à Venise, où sa tête avoit été mise à prix, il s'étoit jetté dans le service de l'Empereur, où il étoit devenu premier capitaine du régiment de Knie. Lorsqu'il arriva à Strasbourg, le duc de Lorraine & le prince de Bade le menacerent de le faire punir; mais s'étant retiré chez lui, il se tua lui-même. Ainsi finit la campagne de mil six cens soixante & quatorze, qui dura jusqu'au mois de février mil six cens soixante & quinze.

DERNIERES CAMPAGNES
DE MONSIEUR
DE TURENNE.

Campagne de mil six cens soixante & quinze.

DANS la campagne précédente, qui dura près de onze mois, la France, sans alliés, avoit combattu seule contre les trois plus grandes puissances de l'Europe, conquis une province, conservé partout sa frontiere, & obligé les ennemis d'aller chercher des quartiers d'hyver en Allemagne. On parla de paix durant l'hyver : on convint de la ville de Nimegue pour en traiter. On nomma des plénipotentiaires. Mais l'Em-

pereur s'étant opiniâtré à refuser la liberté du prince Guillaume de Furstemberg, enlevé à Cologne contre le droit des gens & des princes de l'Empire, le Roi ne voulut point entrer en traité sans ce préliminaire, & de part & d'autre on ne pensa plus qu'à la guerre. Le Roi se mit en campagne le onze mai mil six cens soixante & quinze, avec une puissante armée, que M. le Prince commandoit sous lui. En peu de temps il se rendit maître de Limbourg & de quelques autres places, malgré les efforts que les armées d'Espagne & de Hollande firent pour les secourir.

M. de Turenne étant parti de Paris le même jour, s'avança vers la haute Alsace, où il devoit assembler ses troupes, sous les ordres du marquis de Vaubrun, lieutenant général. Il sçavoit que le comte de Montécuculi venoit commander l'armée des ennemis. Il connoissoit le génie & le mérite de

ce général. Il étoit persuadé qu'il avoit dessein de passer le Rhin à Strasbourg, & de venir chercher dans la haute Alsace les avantages que la mauvaise conduite des généraux précédens avoit fait perdre à son parti ; qu'il commandoit seul une armée de vieilles troupes de l'Empereur, & que dans le dessein de prévenir la marche de celle de France, il avoit tiré la sienne des quartiers d'hyver, plutôt que n'ont accoutumé les Allemands, & la faisoit avancer vers Strasbourg.

Montécuculi avoit déja passé le pont lui-même, pour reconnoître les postes voisins de cette ville, au-deçà du Rhin. Il avoit fait sentir aux habitans de quelle conséquence il étoit pour tout l'Empire, & pour eux en particulier, de lui donner le passage ; que c'étoit l'unique moyen d'éloigner les François du Rhin, & de rendre la liberté à l'Alsace ; qu'ils n'avoient point à craindre un retour semblable à celui de la cam-

pagne précédente ; qu'il ne commandoit point une armée de troupes ramassées, ni partagées d'intérêts & d'intentions entre plusieurs généraux ; qu'il étoit seul à la tête de la sienne, composée de l'élite des troupes Impériales, sans autre dessein que de les délivrer de l'oppression de la France. Il ajoutoit à cela que jamais la conjoncture n'avoit été plus favorable, leur représentant la France divisée en elle-même par de grandes révoltes en Guyenne & & en Bretagne ; que le reste du royaume étoit prêt à suivre cet exemple, & que les armées occupées au dedans à réprimer ces mouvemens, ne paroîtroient que foiblement pour défendre la frontiere.

M. de Turenne arrivant à Nancy, sçut, par les lettres du marquis de Vaubrun, que ceux de Strasbourg, prévenus sur ces apparences, promettoient le passage aux ennemis ; & jugeant qu'il n'y avoit que sa présence & celle d'une

armée qui pût les empêcher de le donner, il marcha jour & nuit pour entrer en Alsace; fit avancer avec la même diligence les troupes qui étoient encore en marche, & leur fit joindre les autres au rendez-vous, sous Schéleſtat, où il arriva, comme elles, le vingt-deux de mai, & marcha incontinent avec la cavalerie à Binfeld, éloigné de quatre lieues & demie de Strasbourg. Les habitans ne pouvant plus douter de son arrivée, & de celle des troupes, l'envoyerent assûrer qu'ils garderoient la neutralité, & ne donneroient point passage aux Impériaux. Le vingt-sept mai il alla camper à Achenheim, à une lieue de cette grande ville, d'où l'on voyoit aisément toute notre armée campée sur deux lignes.

On peut dire que par cette diligence M. de Turenne se mit en état de gagner tous les avantages de la campagne: car s'il eût encore tardé quelques jours, les ennemis auroient passé le

Rhin, feroient entré dans la haute Alface, & nous auroient mis dans le même embarras que la campagne précédente, dont leur général auroit bien fçu tirer de plus grands avantages. Mais la moitié de fon armée, qui avoit hyverné dans le pays de Liege, ne put arriver affez tôt pour paffer le Rhin, avec ce qu'il avoit tiré des quartiers de la Suabe. Quoiqu'il vît fes mefures rompues par la diligence de M. de Turenne, il n'abandonna pas néanmoins un deffein fi important, fur lequel rouloit tout le projet de fa campagne. Il chercha les moyens de trouver une nouvelle conjoncture pour paffer, en obligeant M. de Turenne à s'éloigner de Strasbourg, par la jaloufie d'une place importante. Il marcha droit à Philisbourg; répandit le bruit du fiege qu'il en vouloit faire; occupa tous les poftes des environs; fit remonter les ponts volans de Manheim; en fit dreffer un de bateaux à Louffen, près Spire.

Sur cette nouvelle M. de Turenne laiſſant toute ſon armée au camp d'Achenheim, s'avança avec quatre cens chevaux & mille dragons juſqu'à Haguenau, d'où il jetta cinq cens fantaſſins dans Philisbourg, avec d'Enonville, officier de réputation, & rejoignit l'armée le trente. Le comte de Montécuculi fit paſſer le Rhin à une partie de ſes troupes ſur ce pont, près de Spire; répandit de la cavalerie vers Landau & Neuſtat; fit avancer des Cravattes juſqu'à Lauterbourg, pour engager M. de Turenne à venir à lui, ou à couvrir Haguenau. Toutes ces apparences ne l'ébranlerent point; & comme il jugeoit parfaitement du deſſein des ennemis, par la connoiſſance qu'il avoit de leur véritable intérêt, rien ne fut capable de l'éloigner de Straſbourg.

Mais ayant fait une revue générale le trente mai, dans laquelle il trouva que l'armée montoit à vingt mille hom-

mes, il détacha le marquis de Vaubrun, lieutenant général, avec la brigade d'infanterie de Rambure, six pieces de canon, & les régimens de cavalerie de Beaupré, Gournay & Vaubrun, pour aller camper à Erstein, sur la riviere d'Ill, & travailler incessamment à un pont sur le Rhin, à trois lieues & demie au dessus de Strasbourg, demi-lieue au dessous de Rhinau, près du village d'Ottenheim, en un lieu où le Rhin se divisant en cinq bras, occupe une grande largeur par plusieurs isles couvertes de bois. Il fallut faire autant de ponts, & couper des chemins au travers des bois. On avoit fait venir de Brisac des bateaux, & tout ce qui étoit nécessaire pour la construction de ces deux ponts, qui se trouverent faits en quatre jours, par les soins du marquis de Vaubrun, avec un retranchement à la tête du dernier, lorsque M. de Turenne eut avis que les ennemis avoient entiérement passé de

ſon côté. Sur cette nouvelle il fit lever le dernier-pont qui étoit de l'autre côté du Rhin : mais ayant ſçu certainement deux jours après, par une lettre de Dufay, commandant à Philisbourg, qu'ils avoient repaſſé le Rhin, & rompu leur pont de Louſſen, il envoya ordre de refaire le ſien ; ce qui fut exécuté en vingt-quatre heures.

Le ſixieme il alla viſiter cet ouvrage; paſſa le Rhin ; reconnut les environs de la tête de ces ponts, en deſcendant le long de la riviere juſqu'au village d'Ottenheim ; & le lendemain, ſept juin, ayant fait donner du pain pour quatre jours, il décampa à deux heures du matin, & fit marcher toute l'armée de ce côté-là : le corps détaché du marquis de Vaubrun en faiſoit l'avant-garde. Il n'y avoit que cinq lieues juſqu'à Ottenheim, où l'on devoit aller camper de l'autre côté du Rhin ; mais la pluie avoit rendu les chemins ſi difficiles, particuliérement dans les défi-

lés des isles entre les ponts, où le terrein étoit marécageux, que l'arriere-garde ne put arriver que le lendemain, à huit heures du matin; & M. de Turenne resta toute la nuit à la tête du dernier pont, pour faire avancer lui-même les troupes. L'arriere-garde fut à peine arrivée, qu'il fit marcher la tête; & malgré l'incommodité de la pluie, & l'embarras des défilés, il arriva à cinq heures du soir à Vilstet.

Ce poste étoit le sujet du pont & de la marche si prompte de M. de Turenne. Il avoit sçu que les ennemis, en s'éloignant de Strasbourg, n'y avoient point laissé de garnison. Il en connoissoit l'importance, & prévoyoit qu'en l'occupant, il pourroit donner aux ennemis une partie de l'embarras, qu'ils prétendoient nous donner en passant en Alsace. Vilstet est une petite ville de la dépendance du comte de Hanau, éloignée de Strasbourg de près de deux lieues, avec un ancien château, l'une

& l'autre environnés de la riviere de Kintzig, qui sort des montagnes de la forêt noire, & vient tomber dans le Rhin, un peu au dessous du fort de Kell, qui couvre la tête du pont de Strasbourg. M. de Turenne fit camper l'armée depuis Vilstet & la riviere de Kintzig jusqu'au village d'Ekersuir, où passe le ruisseau de Schutteren, qui se joint à la Kintzig, un peu avant qu'elle ne tombe dans le Rhin; & par cette situation il coupa le passage de Strasbourg aux ennemis, qui d'ailleurs ne pouvoient venir à lui que par des longs défilés & une riviere.

Le comte de Montécuculi n'avoit pas ignoré que M. de Turenne faisoit un pont: mais soit qu'il ne crut pas qu'il pût être sitôt achevé, ou que s'imaginant que M. de Turenne ne vouloit que passer le Rhin, il ne pénétra pas son dessein, ou manqua de diligence à s'y opposer, il lui laissa occuper le passage de Vilstet, dans le temps qu'il

mandoit à ceux de Strasbourg qu'il venoit lui-même s'y poster. L'on peut dire qu'il n'eut pas dans cette rencontre la même activité qu'avoit eu M. de Turenne quinze jours auparavant, pour l'empêcher de passer le Rhin. Il se trouva hors de mesure, & ne put prendre d'autre parti que de marcher vers M. de Turenne, qui prit celui de l'attendre à Vilstet. Il en avoit reconnu les environs en arrivant, & avoit fait pousser quelque cavalerie du prince de Bareit, qui se retira vers la montagne. Son premier dessein avoit été de faire passer la riviere à l'armée, & d'empêcher aux ennemis le commerce avec Offembourg, aussi-bien qu'avec Strasbourg ; mais la disposition du pays lui en fit connoître les difficultés, & le fit changer de pensée.

Néanmoins le neuf du mois il détacha le marquis de Vaubrun, avec quatre cens hommes de la brigade de Champagne, sous le marquis de la

Ferté, cent cinquante volontaires à pied, quatre cens dragons & cinq cens chevaux, pour aller reconnoître la ville d'Offembourg, des dépendances du prince de Bade, à deux lieues au dessus de Vilstet, sur la même riviere. On sçut, par des prisonniers, qu'elle étoit gardée par quinze cens hommes d'un régiment Saxon & de celui de Portia, avec quelque cavalerie, & qu'il y avoit du canon. Ils en tirerent quelques volées lorsqu'on approcha de la place, dont le marquis de Vaubrun ayant reconnu une partie durant le jour, acheva de reconnoître le reste jusqu'à minuit, à la clarté de plusieurs maisons des environs, auxquelles ceux de la ville avoient mis le feu. M. de Turenne jugeant, sur son rapport, qu'elle étoit en trop bon état pour en entreprendre le siege si près d'une grande armée, dans le temps qu'il avoit à garder son pont & les avenues de celui de Strasbourg, se contenta de l'avoir

fait

fait reconnoître, & d'inquiéter les ennemis par cette démarche.

Montécuculi sur cet avis fit avancer Sporck, lieutenant général, avec un grand corps de cavalerie, dont trois escadrons se jetterent dans Offembourg le douze du mois. Le treize on eut avis que toute leur armée avançoit le long de la montagne; & le quatorze M. de Turenne étant monté à cheval avec les dragons & une brigade de cavalerie, reconnut leur marche de fort près. Ce fut en cette occasion que le comte de Lorge, s'étant fort avancé avec vingt-cinq maîtres, fut chargé par plusieurs escadrons des ennemis, & se retira au travers du village de Grieff, avec un extrême danger; & presque au même endroit le chevalier de Beauvau dégagea un détachement de dragons, qui étoit coupé dans un village par les cravattes des ennemis, qu'il chargea plusieurs fois avec une petite troupe, à la vue de dix de leurs escadrons, & fit

une retraite qui fut louée de toute l'armée. M. de Turenne voyant que celle des ennemis marchoit à Offembourg & à la riviere de Kintzig, fit camper la sienne suivant l'ordre de bataille, & lui fit faire front de ce côté-là.

L'armée ennemie étoit composée de quatorze régimens de cavalerie Impériale, de huit cens chevaux chacun, tous cuirassiers, un régiment de mille cravattes, deux régimens de dragons, faisant environ douze cens chevaux, & onze régimens d'infanterie, de mille hommes chacun, en dix compagnies, hors celui de Knie, qui n'en avoit que six : tous ces corps faisoient ensemble près de vingt-cinq mille hommes, Raymond, comte de Montécuculi, les commandoit en chef. Il joignoit à son habileté naturelle une longue expérience des choses de la guerre ; il étoit singulier & caché dans ses desseins, d'une extrême précaution dans ses marches & dans ses campemens, & cherchoit plu-

tôt à conduire à sa fin le succès entier d'une campagne, qu'à remporter la gloire particuliere d'un combat. Son armée s'étendoit depuis Orthenberg, où étoit sa gauche, jusqu'en deça d'Offembourg, le long de la Kintzig, & sa droite n'étoit qu'à une lieue & demie de notre quartier général.

L'armée de France avoit quarante-cinq régimens de cavalerie, & deux régimens de dragons en dix brigades, dix-neuf bataillons en trois brigades, & trente pieces de canon. M. de Turenne, qui la commandoit, avoit tout le mérite & toute l'expérience que l'on estimoit dans le comte de Montécuculi; mais il avoit une réputation bien mieux établie par un grand nombre d'actions où il avoit fait voir, en lui seul, toutes les parties différentes qui peuvent caractériser un grand général. Il sembloit que la fortune eût voulu opposer ces deux grands, avec deux armées presque égales, pour décider du sort, ou

au moins des avantages de la France & de l'Allemagne. Il n'y avoit entr'eux qu'une petite riviere guéable presque partout: mais dans la distance d'une lieue & demie qui les séparoit, les défilés & les bois les empêchoient de venir l'un à l'autre qu'avec désavantage.

Cependant M. de Turenne avoit passé le Rhin: c'étoit un pas d'éclat dans l'empire, & qui mettoit Montécuculi dans l'engagement de le lui faire repasser. Il falloit pour cela battre notre armée, ou lui ôter les moyens de subsister, ou enfin se rendre maître de notre pont, ou recouvrer le passage de celui de Strasbourg. Le dessein de nous battre étoit difficile à exécuter; celui de nous empêcher la subsistance étoit long & incertain. Il nous venoit des vivres de la haute Alsace par notre pont. Les magasins y étoient si bien établis, que le soldat avoit toujours du pain d'avance, & nous avions derriere nous les prairies du Rhin, pour

ourrir les chevaux encore quelque temps, lorſque les fourrages ſeroient conſommés. On peut dire même que l'armée des ennemis, qui n'avoit pas les mêmes établiſſemens que nous pour le pain, & qui étoit ſuivie d'un grand nombre de gens & de chevaux inutiles, devoit manquer de ſubſiſtance plutôt que la nôtre.

Le deſſein ſur les ponts avoit plus d'apparence de réuſſir. M. de Turenne en avoit deux à garder: l'un à lui, & l'autre à ceux de Strasbourg, ville neutre en apparence, par la terreur que lui donnoit le voiſinage de notre armée, mais qui ne ſouhaitoit que la liberté de nous pouvoir manquer comme l'année précédente. Ce pont étoit gardé par des troupes du cercle de Suabe, poſtées dans le fort de Kell, qui eſt à la tête; & l'on ne pouvoit empêcher les ennemis d'y venir, qu'en gardant le poſte de Vilſtet, éloigné de Straſbourg de près de deux lieues, & de

près de cinq de notre pont : c'étoit une grande étendue à garder.

M. de Turenne ne doutant point que les ennemis n'eussent quelque dessein sur les ponts, fit marcher, le quatorze, huit bataillons, trois brigades de cavalerie, & huit pieces de canon, sous le commandement du comte de Lorge, avec le duc de Saulx, & les marquis de Ranes & de Montauban, maréchaux de camp, pour s'aller poster au village d'Althenheim, à une lieue & demie de notre pont, dont la tête étoit gardée par le bataillon de Bandeville, & huit cens hommes détachés de Brisac, auxquels on joignit le bataillon de Bretagne & la brigade de Renti. Il avoit eu la prévoyance de faire ouvrir tous les défilés depuis Vilstet jusqu'au pont, pour mener ses troupes avec plus de facilité & de vîtesse d'une tête à l'autre, selon la nécessité. Après que les ennemis furent campés à Offembourg, on posta nos dragons

à la tête de la premiere ligne, dans un bois, & trois cens hommes de pied, commandés par un lieutenant colonel, avec deux cens chevaux à la tête de l'aîle gauche, à l'endroit par où l'on pouvoit venir à nous.

Les choſes étoient en cet état, & les armées aſſez paiſibles de part & d'autre, hors les petits partis qu'on détachoit pour avoir des nouvelles, lorſque M. de Turenne apprit, le dix-huit juin, que les ennemis avoient décampé à la pointe du jour, & que toute leur armée marchoit vers le Briſgau, par le pied de la montagne. Quelques-uns néanmoins rapportoient que ce n'étoit qu'un grand détachement; & M. de Turenne étoit encore incertain quand un aide de camp du comte de Lorge vint lui dire que quarante eſcadrons des ennemis avoient paru à ſes gardes; que ſur cela il avoit fait avancer ſes troupes juſqu'à un poſte qu'il avoit reconnu, pour les

combattre, s'ils paſſoient ; jugeant ce parti plus avantageux que celui de marcher au pont, où il ne pouvoit aller ſans leur prêter le flanc, & ſe ſéparer entiérement du reſte de l'armée. M. de Turenne approuva éxtrêmement ſa démarche ; & lui-même ayant laiſſé quelque infanterie dans Vilſtet, fit marcher toute l'armée de ce côté-là, avec une grande diligence. Comme il régloit ſa marche ſur celle des ennemis, il prit ſon quartier à Althenheim, que quittoit le comte de Lorge ; lui ordonna de demeurer à Meſſeheim, une lieue plus près du pont, & détacha Monclar à une lieue vers Vilſtet, avec de la cavalerie, des dragons, & la brigade de Rambure.

Par cette diſpoſition il couvroit les deux poſtes que les ennemis pouvoient avoir en vue, & il demeuroit en état de ſecourir celui des deux qui ſeroit attaqué ; aſſuré d'ailleurs, par la connoiſſance qu'il avoit du pays, qu'on n'y

pouvoit venir que difficilement, & en défilant. Les ennemis, après trois lieues de marche, avoient pris leur quartier général à l'abbaye de Schutteren, ſur le ruiſſeau du même nom, étendant leur gauche juſqu'à Lort, le long du pied de la montagne qu'ils laiſſoient derriere eux. Il n'y avoit de leur camp au nôtre qu'une bonne lieue : ils n'étoient ſéparés que par un ruiſſeau guéable partout, mais dont les bords étoient aſſez eſcarpés. M. de Turenne l'alla reconnoître le dix-neuf, & y trouva un pont à moitié chemin entre nous & les ennemis, où ils n'avoient point mis de garde. Il le fit rompre, & laiſſa au paſſage cinquante hommes, ſoutenus par pluſieurs détachemens de l'un à l'autre juſqu'à l'armée : il prit les mêmes précautions aux endroits où il y avoit quelque paſſage.

Deux armées ne pouvoient être ſi proches, qu'il ne ſe fît quelques priſonniers de part & d'autre. Le vingt,

au soir, deux dragons du régiment de Chavagnac, qui furent pris assez tard, dirent que les ennemis avoient fait plusieurs ponts sur le ruisseau qui nous séparoit, & que leurs généraux avoient dit à l'ordre qu'on nous attaqueroit le lendemain : mais on ne vit aucun effet de cette prétendue résolution. Le lendemain M. de Turenne alla au poste du comte de Lorge; fit revenir toutes ses troupes; les fit camper à la droite de l'armée, & au retour détacha cinq cens hommes de pied, sous le duc de Vendôme, colonel, pour aller faire des ponts plus bas que ceux des ennemis, sur le même ruisseau. L'on y travailla toute la nuit; & à la pointe du jour M. de Turenne en ayant trouvé quatre achevés, qui se communiquoient par des parapets, fit passer trois cens chevaux commandés par Saint Silvestre, mestre de camp, qui s'avança, le plus près qu'il lui fut possible, du camp des ennemis, & emmena plusieurs chevaux

& fourrageurs. Les ennemis croyant le couper au retour, firent avancer des gens de pied, ſoutenus de cavalerie, au paſſage du ruiſſeau, par lequel ils jugeoient qu'il devoit ſe retirer : mais il n'y trouverent qu'une garde de cinquante de nos fantaſſins, qui firent leur décharge ſuivant l'ordre qu'ils en avoient, & ſe jetterent dans le bois. Cependant Saint Silveſtre s'étoit retiré par les ponts que l'on avoit faits la nuit précédente, dont les ennemis n'avoient point encore de connoiſſance.

Il feroit ennuyeux & inutile de compter en détail tous les partis, les petits détachemens qui ſe firent, & les petits poſtes qu'on occupa : on dira ſeulement qu'en tout cela les ennemis parurent fort ſerrés, n'entreprenant rien, & s'étendant très-peu hors de leur camp. Les Allemands ne font ordinairement que de grands partis, & avec beaucoup de précaution.

M. de Turenne ſongeant à s'affermir

au-delà du Rhin, & à s'exempter l'obligation de maintenir si près des ennemis deux postes aussi éloignés que le pont de Strasbourg, & celui dont il s'étoit servi à passer le Rhin, se résolut de faire descendre ce dernier plus près de l'autre; & après avoir fait reconnoître les bords du Rhin, il donna ordre de le dresser près d'Althenheim, où étoit le quartier général. On commença à y travailler le vingt-deux, & le vingt-six il fut achevé dans une situation assez semblable à l'autre, par le nombre des isles & des bras du Rhin, mais dont le terrein étoit meilleur pour le passage, & deux lieues plus près de Strasbourg, dont le voisinage apportoit par ce pont des commodités à l'armée, qu'on ne pouvoit avoir par le pont même de la ville, par lequel, ni les ennemis, ni nous, n'avions ni commerce, ni passage: nous ne pouvions rien tirer du côté du Rhin où nous étions, le pays ayant été ruiné par les

quartiers d'hyver des ennemis, & par les paſſages continuels de leurs armées.

Montécuculi ne voyant plus d'apparence de rien entreprendre ſur notre pont, ni de rien eſpérer de celui de Strasbourg, que la proximité de ſa ſituation, & la diſpoſition du pays, nous donnoient moyen de couvrir facilement ; que d'ailleurs il ne pouvoit avancer vers le Briſgau, ſans riſquer d'être coupé, & ſe voir obligé de demeurer dans un petit pays ſans ſubſiſtance, tira de Fribourg ce qu'il put de farine par un grand convoi ; & le vingt-ſix juin, à la pointe du jour, quittant le camp de Schutteren, où ſon armée commençoit à manquer de pain & de fourrage, il retourna à ſon ancien camp d'Offembourg.

M. de Turenne prit auſſi la route de Vilſtet, où il avoit campé auparavant ; mais examinant la démarche des ennemis, & jugeant qu'après avoir abandonné le deſſein des ponts, il ne

pouvoit leur rester que celui de s'approcher du Rhin le plus près de Strasbourg qu'il leur seroit possible, pour tâcher de conserver quelque commerce avec cette grande ville par la riviere, qu'il nous seroit difficile de garder, à cause d'un grand nombre d'isles couvertes de bois, qui la divisent partout en quantité de bras, & qui étoient occupées par des paysans retranchés, aussi affectionnés au parti des Allemands, qu'ennemis jurés des François, il résolut de les côtoyer toujours & leur défendre le Rhin, autant qu'il lui seroit possible, sans s'éloigner trop de son pont. C'est pourquoi il ne balança point à passer la riviere de Kintzig, entre Vilstet & Strasbourg; mit sa droite à la riviere même, près de Neumulh, & laissant Strasbourg derriere, étendit sa gauche jusqu'à Bodersuir; sous le commandement du comte de Lorge.

Le vingt-sept se passa sans autre

mouvement dans notre armée, que celui des détachemens & des partis que M. de Turenne envoyoit continuellement, ou pour occuper quelques postes avancés, ou pour sçavoir des nouvelles des ennemis, qui marcherent ce jour-là deux lieues, & se posterent depuis Urlaff jusqu'à Brunhurst. Comme nous étions déja plus avancés qu'eux, nous demeurâmes dans notre camp jusqu'au lendemain vingt-huit, que M. de Turenne, laissant la gauche à Bodersuir, où elle étoit déja campée, fit avancer la droite de l'autre côté du village, dans lequel il prit son quartier général, qui étoit le jour précédent à Neumulh, & posta les dragons à la tête de tout.

Ce même jour, au matin, Montgeorge, brigadier de cavalerie, étant à la grande garde au-delà de Vilstet, s'avança avec cinquante maîtres au-delà du village de Grieff, sur la Kintzig, où ayant été chargé d'abord par soixante

ou quatre-vingts Reîtres des ennemis, il les soutint vigoureusement ; mais quatre escadrons lui étant tombés sur les bras, comme il se retiroit, il eut la cuisse cassée. Il mourut quelques jours après à Strasbourg, regretté de toute l'armée, comme un homme qui joignoit à beaucoup de valeur & de mérite tout l'esprit & toute la politesse d'un galant homme. Le comte du Plessis, maréchal de camp, arriva ce même jour au pont, menant deux bataillons d'Auvergne, & celui de la Frézeliere, avec Rubentel, qui venoit servir de brigadier.

Le vingt-neuf, au matin, le colonel Dennevald, général major dans l'armée des ennemis, s'avança avec un grand corps de cavalerie & de dragons, pour enlever trois cens hommes de pied, & cinq ou six cens chevaux détachés dans le village de Bischen, à demi-lieue de la tête de notre aîle gauche. Du Repaire, mestre de camp de cavalerie, qui

y commandoit, croyant que c'étoit l'avant-garde des ennemis, & sçachant qu'il pouvoit être coupé par plusieurs endroits, fit retirer l'infanterie qui étoit postée dans l'église & sur le passage ; elle fut chargée dans sa retraite, & mise en désordre. Il la soutint vigoureusement avec sa troupe par deux ou trois charges qu'il fit aux escadrons des ennemis les plus avancés; & par un bonheur singulier deux cens cavaliers à pied, qui alloient en parti, étant accourus au bruit, se jetterent dans deux maisons qui commandoient le gué de la riviere dans le village, empêcherent de passer le reste de la cavalerie ennemie, & donnerent le temps aux nôtres de se retirer. Les ennemis nous tuerent quinze ou vingt hommes : nous leur en tuâmes huit ou dix, avec un lieutenant. Un cornette, qui fut pris en cette occasion, rapporta qu'ils avoient retranché la riviere de Holchen, le long de leur camp.

Dennevald fut heureux que les dragons ne se trouverent point à leur poste, d'où M. de Turenne les avoit envoyés peu auparavant à celui où Montgeorge avoit été blessé : car s'ils y eussent été, les ennemis n'auroient pu se retirer qu'avec beaucoup de perte. On demeura jusqu'au trois juillet sans rien faire. Le temps fut si fâcheux, & les pluies si grandes durant plus de quinze jours, que les armées souffroient extrêmement dans un pays presque tout couvert de bois, & rempli de marais. La nuit du trois le chevalier de Beauveau s'avança jusqu'à la garde des ennemis, avec soixante chevaux, & autant de fantassins, les chargea; en tua quelques-uns, & amena un prisonnier, par lequel on sçut que les ennemis, ayant détaché un corps considérable le jour précédent, pour occuper & retrancher le passage de la riviere de Renchen, sur le chemin de Strasbourg à Liecthenau, au lieu qui s'appelle Ren-

chenloch, à un quart de lieue du Rhin, y devoient marcher ce jour-là avec toute leur armée. Ils y marcherent en effet, & se posterent dans la petite plaine de Scherzen; le Rhin à leur droite, & le Renchen à la tête de leur camp.

M. de Turenne avoit fait reconnoître ce poste peu auparavant par le comte de Roye, & l'auroit occupé avant les ennemis, si dans la situation où ils étoient, il avoit pu faire marcher son armée jusques-là, sans exposer Vilstet, & par conséquent son pont & la communication de celui de Strasbourg. Mais lorsqu'il eut nouvelles que les ennemis y étoient, il décampa à la pointe du jour, marcha au travers de Bischen jusqu'à l'entrée d'un bois, dont le défilé va à Renchenloch; & ayant fait mettre l'armée en bataille entre ce bois & le village de Freistett, dans une petite plaine, il détacha cinquante hommes par bataillons de la brigade de

Champagne, ſoutenus par huit ou dix eſcadrons, ſous le comte de Lorge, pour aller reconnoître le retranchement des ennemis. Ils paſſerent environ ſix cens pas de défilé dans un bois juſqu'à une haie, où ils eſſuyerent la décharge de ſoixante fantaſſins, qui ſe retirerent enſuite à une redoute.

On fit avancer cent hommes pour découvrir, & deux autres détachemens allerent en même temps à droite & à gauche dans le bois, pour reconnoître s'il n'y avoit point quelque paſſage. Un grand marais couvert de bois fermoit entiérement la gauche, & la droite étoit ſi eſcarpée, que la riviere n'étoit pas acceſſible : nous y perdîmes quelques ſoldats, & il y eut des officiers de bleſſés. Le deſſein de M. de Turenne, dans cette attaque, étoit de reconnoître s'il n'y avoit qu'un détachement de l'armée ennemie, & de le faire attaquer ; mais ayant connu, par le grand feu, que toute l'armée y étoit,

il fit retirer ses troupes, & établit dans le défilé plusieurs détachemens soutenus les uns des autres : ils l'étoient encore par une grande redoute à l'entrée du défilé. Une garde de trois cens hommes de pied, commandée par un lieutenant colonel, étoit deux cens pas endeçà de la redoute; à pareille distance quatre escadrons soutenoient cette garde, sous le commandement d'un brigadier, & faisoient la tête de la premiere ligne de l'armée : ella campa depuis Bischen jusqu'à Freistett, la gauche appuyée au Rhin.

M. de Turenne alla reconnoître le long de ce fleuve jusques vers la chûte du Renchen; & comme il passoit sur une chaussée, accompagné de plusieurs officiers généraux, & de plusieurs personnes de qualité, des paysans embusqués dans une isle, qui n'est séparée de la terre que d'un canal très-étroit, firent une décharge sur sa troupe, & tuerent un de ses gardes fort près de lui.

Il fit passer les grenadiers du régiment de la Ferté jusques dans une grande isle, où il avoit paru des paysans; mais ils n'en purent prendre qu'un; les autres avoient déja gagné les isles plus éloignées; le mauvais temps & la nuit empêcherent de les suivre davantage.

Il sembloit que deux armées ne pussent être si proches sans des allarmes continuelles, & sans venir aux mains à tous momens. Il n'y avoit qu'un quart de lieue de la tête de notre camp au retranchement des ennemis. Les sentinelles des gardes avancées dans le défilé, étoient à la portée du fusil les uns des autres: cependant on dormoit paisiblement dans l'un & l'autre camp. Un bois de cinq ou six cens pas de large, & un petit ruisseau qui couloit dans un terrein marécageux, séparoient les deux armées, comme auroit fait une distance de vingt lieues. Montécuculi, par cette situation qu'il avoit affectée, suivoit son dessein de ne point combattre,

& cherchoit à nous fatiguer par la disette de fourrage, persuadé qu'une armée où il y avoit un grand corps de cavalerie, ne pouvoit fourrager longtemps dans un pays étroit, fermé de montagnes & du Rhin, ruiné l'année précédente par de grandes marches, par des quartiers d'hyver, & parce que les deux armées y subsistoient depuis plus d'un mois.

M. de Turenne faisoit vivre sa cavalerie, en lui faisant prendre le verd lorsque les grains furent finis, & il incommodoit extrêmement les ennemis, en leur ôtant le commerce avec Strasbourg, par terre & par le Rhin. Ils avoient fait dans cette grande ville de grands amas de farine; & depuis que M. de Turenne avoit passé le Rhin, Montécuculi ne pouvant transporter ses munitions par terre, sans danger, avoit fait construire à Strasbourg un pont de bateaux, & deux moulins capables de moudre une grande quantité

de farines. Lorſqu'il approcha du Rhin, en venant camper dans la plaine de Schertzen, entre Renchenloch & Liecthenau, il crut pouvoir faire deſcendre ces machines & ſes farines, avec d'autant plus de facilité que le Rhin étoit haut, à cauſe des pluies, & que le grand nombre d'iſles qui le partagent, le rendent très-difficile à garder. Il ne conſidéroit pas ſeulement l'abondance qu'il mettoit dans ſon camp par un ſi grand convoi; mais il eſpéroit auſſi de ſe ſervir de ce pont pour tenir les deux côtés du Rhin, & nous donner toutes les incommodités qu'on peut imaginer, ſi ſon deſſein avoit réuſſi.

M. de Turenne, qui le prévoyoit bien, eut une extrême attention à en empêcher l'exécution. Il fit reconnoître la riviere depuis la hauteur de Biſchen, où il étoit campé, juſqu'à Vantzenau, qui eſt vis-à-vis, dans l'Alſace. Il trouva qu'elle étoit partagée en pluſieurs iſles, coupées de divers petits

bras;

bras; mais qu'il n'y avoit que trois canaux principaux: celui qui passe à Vantzenau est le plus profond, le plus navigable & formé par la jonction du Rhin & de l'Ill, qui vient de Strasbourg, & par lequel les ennemis avoient commencé d'embarquer tout leur convoi. Il le fit fermer d'abord par une espece d'estacade, avec une redoute à chaque extrêmité, gardée par cinq cens hommes de la garnison de Haguenau. Il fit ensuite fermer de la même maniere l'autre canal du côté de Bischen, & fit garder le grand canal du milieu par des bateaux chargés de soldats, & favorisés de batteries qui étoient au dessus, dans des isles; & cependant fit dire à ceux de Strasbourg que, s'ils permettoient la descente du pont des ennemis, il prétendoit aussi faire descendre celui qu'il avoit à Althenheim.

Mais toutes les incommodités que nous pouvions donner aux ennemis par ce moyen, ne diminuoient pas celles

que notre armée commençoit à ressentir. Depuis un mois & demi que l'on avoit passé le Rhin, il avoit toujours plu. Les soldats, toujours campés dans la boue, avoient beaucoup souffert dans un pays où il ne se trouvoit rien; & les chevaux, après avoir consumé le fourrage & les herbes, ne vivoient depuis quelques jours que de feuilles d'arbres: toute l'armée ressentoit ces incommodités. M. de Turenne en éprouvoit encore d'autres, qui ne lui donnoient pas moins de peine. On étoit serré d'un côté par le Rhin, & de l'autre par de vastes bois pleins de marais, ayant les ennemis en tête dans un poste à couvert de tout. Leurs fourrages étoient derriere eux, & leur communication facile avec Offembourg, où ils avoient laissé un corps en état de tomber sur Vilstet, sur notre pont, & dans une situation propre à communiquer avec Strasbourg, & à nous couper tous nos derrieres. Il avoit fallu, pour les gar-

der, répandre beaucoup de troupes dans divers postes éloignés de l'armée, & il falloit une vigilance incroyable pour s'opposer à ce que les ennemis pouvoient tenter sans cesse de ce côté-là, par des marches qu'ils pouvoient aisément nous dérober derriere les bois dont nous étions enfermés. Enfin il ne paroissoit pas moins difficile de se soutenir dans notre poste, que d'y subsister.

Dans un état si pressant M. de Turenne envisagea un dessein également grand & hardi : celui d'occuper le haut du ruisseau de Renchen, par divers postes, en remontant vers le pied de la montagne, de le passer ensuite, se poster sur la gauche des ennemis, & les serrer de maniere qu'ils fussent obligés de combattre ou de se retirer. Le mauvais temps qui duroit depuis deux mois, en empêcha l'exécution durant quelques jours. En attendant que l'on pût agir, M. de Turenne avoit reconnu

avec une extrême attention tout le terrein le long du Renchen, en remontant. Il avoit observé que les ennemis, par le retranchement de Renchenloch, & par le moulin, occupoient un quart de lieue au dessus, en gardoient environ trois quarts de lieue depuis sa chûte dans le Rhin, qui étoit toute l'étendue de leur camp, & qu'ils n'avoient point pris de postes plus haut, soit par la crainte qu'ils ne fussent trop éloignés de leur camp, ou qu'en effet ils ne crussent pas que M. de Turenne pût s'établir dans un pays aussi difficile que celui-là, ni en tirer aucun avantage.

Un paysan que l'on amena lors à M. de Turenne, ne lui servit pas peu dans son dessein. Il passoit sa vie à garder des troupeaux dans les bois; il en connoissoit parfaitement tous les passages, & l'on trouva même qu'il avoit assez d'entendement pour entrer dans les vues que l'on pouvoit avoir. Il enseigna un gué du Renchen, cinq cens

pas au dessus du moulin des ennemis, dans un endroit si sauvage, qu'il n'y avoit apparemment jamais eu que des bêtes qui y eussent passé, & dont M. de Turenne tira dans la suite de grands avantages. Le mauvais temps ayant cessé vers le dix du mois, M. de Turenne se disposa, le quinze juillet, à faire la premiere démarche pour l'exécution de son dessein. Ce fut dans le même temps que les ennemis firent une grande réjouissance pour les avantages que leur parti avoit remporté dans une rencontre entre les Suédois & l'Electeur de Brandebourg : ils firent trois décharges de leur artillerie, dont des boulets tomboient jusques dans notre camp.

A l'entrée de la nuit M. de Turenne, avec la brigade de la Marine, & quelques pieces de canon, marcha au gué du Renchen, que lui avoit montré le paysan. Il seroit difficile de dire les peines & les fatigues de cette mar-

che. La nuit étoit fort noire ; on traversoit toujours un bois marécageux, qu'il falloit couper pour faire le chemin ; on trouvoit des ruisseaux, qu'il falloit passer jusqu'à la ceinture ; les soldats étoient chargés d'outils & de matériaux pour faire des retranchemens & un pont : cependant tout arriva avant minuit, & l'on remarqua que pas un soldat n'avoit jetté ce dont il avoit été chargé. On travailla d'abord à la construction d'un pont, avec un redan à la tête. On fit retrancher une petite isle à la gauche, dont la pointe donnoit dans le gué même, & border le ruisseau d'un retranchement. Ces ouvrages étant bien avancés, M. de Turenne laissa le soin de les achever au marquis de Vaubrun, qui envoya d'abord trois cens chevaux de l'autre côté du ruisseau, pour reconnoître le pays, & avoir des nouvelles des ennemis. Après avoir traversé un quart de lieue de bois, ils tomberent dans des prairies, où ils en-

leverent plusieurs fourrageurs, & près de cent chevaux : ce fut une représaille de pareille prise que nous avoit fait quelques jours auparavant la garnison d'Offembourg. Le comte de Lorge releva le marquis de Vaubrun à la garde de ce poste. Il fut relevé par un maréchal de camp; & le troisieme jour le comte Hamilton, brigadier, y ayant mené trois bataillons, y demeura sans être relevé, & fit faire des grands abattis de bois aux environs. Deux bataillons du régiment Irlandois d'Hamilton occupoient un terrein découvert dans le même bois, un peu plus haut, pour soutenir en cas de besoin.

Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour assurer ce poste, M. de Turenne marcha le dix-neuf, avec une brigade de cavalerie & les dragons, & il monta une demi-lieue plus haut, en traversant le bois jusqu'à Vaghurst, où il passa le Renchen, reconnut les environs, fit pousser quel-

que cavalerie qui parut, & envoya partie de la sienne & des dragons, pour favoriser la marche du comte du Plessis, qu'il faisoit venir des environs de Vilstet, par ce côté-là, avec trois bataillons, pour le poster en-deçà de la riviere, vis-à-vis de Vaghurst, dans un lieu qu'il faisoit retrancher à ce dessein. Il mit en même temps le bataillon de Bouillon dans le château de Renchen, sur le ruisseau du même nom, cinq cens pas plus haut que Vaghurst; & comme le chemin, depuis l'armée jusques-là, étoit un marais continuel dans les bois, il le fit combler de fascines, pour y pouvoir mener des troupes. Il eut avis, au retour, que le comte Caprara, qui commandoit à Offembourg, devoit marcher avec quinze cens chevaux, pour attaquer Bulonde, posté au dessous de Vilstet, avec sa brigade. Il commanda à l'instant Gournay, avec six cens chevaux & deux cens dragons, pour le joindre: mais soit que l'avis

fût faux, ou que Caprara eût appris la marche du secours, il ne parut point. Enfin toutes choses étant disposées, & toutes les mesures prises pour l'exécution de ce qu'avoit projetté M. de Turenne, il s'en ouvrit aux officiers généraux: mais faisant réflexion au peu de troupes qu'il laisseroit dans son camp lorsqu'il marcheroit, & qu'il pourroit y avoir du péril si près des ennemis, il fit tirer un retranchement qui en couvroit la tête depuis le Rhin jusqu'au bois.

Le comte de Montécuculi ayant eu avis des divers détachemens de notre armée, résolut de les attaquer, les croyant trop éloignés les uns des autres pour se pouvoir soutenir. Il envoya ordre à Caprara de venir par le côté d'Offembourg, la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, avec deux mille hommes d'infanterie & du canon. Il fit marcher le prince de Lorraine, avec quatre mille chevaux & mille dragons,

pour s'y rendre en même temps, & attaquer de l'autre côté, & pour empêcher le secours d'un poste à l'autre, & les tenir tous en échec. Il devoit en même temps faire attaquer notre camp par le défilé de Renchenloch, & faire marcher un corps de quatre mille hommes, avec quatre pieces de canon, pour attaquer le retranchement où commandoit le comte Hamilton : les quatre premiers coups de canon qui s'y tireroient, devoient servir de signal à toutes les autres attaques. Enfin toute son armée étoit partagée pour cette entreprise, & il ne laissoit presque personne dans son camp.

Ce dessein qui se devoit exécuter la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, comme on l'a déja dit, manqua de succès, parce que le vingt-trois M. de Turenne, laissant dans son camp six bataillons & quatre brigades de cavalerie, sous les ordres du comte de Lorge, marcha droit à Vaghurst, avec

huit bataillons, les quatre brigades de cavalerie de la premiere ligne, les dragons & partie de ſon canon. Il prit auſſi les deux bataillons du comte du Pleſſis, fit venir celui de Bouillon; & ayant paſſé le Renchen, alla camper à une tuilerie, qui n'en eſt pas fort éloignée; & comme ſon deſſein étoit d'avancer le lendemain vers le camp des ennemis, il détacha ſoixante dragons pour en avoir des nouvelles, afin de pouvoir prendre ſon parti avec plus de ſûreté. Ils ſe trouverent aſſez près du village de Gamshuſſen, un peu après minuit, & tomberent dans la marche du corps que menoit le prince de Lorraine, pour enlever le comte du Pleſſis. Ils ne purent prendre d'autre parti que de ſe retirer en eſcarmouchant; ce qui donna l'allarme d'abord. On fit avancer des dragons, & le marquis de Vaubrun y mena de la cavalerie.

Le jour commençoit à peine à paroître; il étoit obſcurci par le brouil-

lard; & les ennemis qui avoient commencé à pousser les soixante dragons détachés, en suivant leur premiere impétuosité, & l'avantage que leur donnoit le nombre, mirent en désordre ceux qui les soutenoient, & tomberent sur le marquis de Vaubrun, presque avant qu'il le pût prévoir: ses premiers escadrons furent poussés; il fut enveloppé, blessé & en danger d'être pris. Le marquis de Rane eut son cheval tué; le marquis de Boufflers fit ferme diverses fois. Mais malgré la résistance des dragons, que le grand nombre accabloit, les ennemis avançoient lorsque M. de Turenne fit marcher quatre bataillons qui borderent les haies, arrêterent les ennemis par un grand feu, & firent changer de face au combat. Dans le temps que cette infanterie avança, Trassy, major général, s'étant éloigné cinquante pas du bataillon de Champagne, pour aller reconnoître de l'autre côté d'une haie, tomba dans

une embuſcade de vingt dragons des ennemis, commandés par un François, qu'il crut être des nôtres, & ſe trouva pris & enlevé au moment qu'il y penſoit le moins.

Le prince de Lorraine, déja embarraſſé de la charge que lui faiſoit notre infanterie, ayant ſçu de Traſſy que M. de Turenne étoit là en perſonne, avec la plus grande partie de l'armée, ne balança point à ſe retirer : le brouillard lui fut favorable, & pluſieurs de ſes eſcadrons paſſerent devant notre infanterie, qui les prenant pour François, ne tira point. Il laiſſa cent ou cent vingt des ſiens ſur la place, & en emmena preſque autant de bleſſés. M. de Turenne ne jugea point à propos de le pouſſer durant ce brouillard, dans un pays inconnu & difficile, ne pouvant ſçavoir s'il n'étoit point ſoutenu de toute l'armée ennemie. Le comte Caprara, qui s'étoit rendu près de Vaghurſt, ſuivant les ordres qu'il avoit reçu, n'ayant

point de nouvelles du prince de Lorraine, ni de son général, & jugeant bien, par le bruit du combat qu'il entendoit, que les choses étoient changées, ramena ses troupes à Offembourg.

D'un autre côté l'attaque que les ennemis devoient faire au poste du comte Hamilton, demeura sans effet par une aventure assez bizarre. Il n'étoit qu'à cinq cens pas du moulin qu'ils occupoient, & guere plus éloigné de la gauche de leur camp. Cependant les quatre mille hommes destinés pour l'attaque, marcherent la plus grande partie de la nuit, sans y pouvoir arriver, égarés, à ce que l'on a prétendu, par leurs guides; ils retournerent à leur camp avec le jour; & comme ils ne donnerent point le signal des quatre coups de canon, les autres n'entreprirent rien sur notre camp du côté de Renchenloch, & se contenterent de donner quelques allarmes. Montécuculi n'avoit rien sçu de la marche de M. de

Turenne, dont la diligence le trompa, & ruina un projet pour lequel il avoit pris tant de mesures. L'on peut dire que parmi plusieurs différences qui se trouvoient entre ces deux généraux, il y en avoit une personnelle qui pouvoit donner de plus grands avantages à M. de Turenne : c'est qu'à son âge il avoit toute la vigueur & toute l'activité d'un jeune homme; qu'il sçavoit s'en servir, & qu'étant continuellement à cheval, il se trouvoit partout, reconnoissoit jusqu'aux moindres postes lui-même, & ne prenoit des mesures que par ses propres connoissances; au lieu que le comte de Montécuculi, plus cassé & moins en état d'agir, étoit quelquefois obligé de former ses desseins sur le rapport d'autrui. Dans cette occasion il eut le déplaisir de voir manquer une entreprise qu'il croyoit certaine, & fut encore surpris de sçavoir que nos troupes avoient passé le Renchen. ...

M. de Turenne continuant son dessein, commença à marcher lorsque le brouillard fut tombé ; & suivant le chemin de la retraite du prince de Lorraine, il arriva sur les neuf heures du matin près du village de Gamshussen, ayant toujours suivi, depuis la tuilerie, une chaussée qu'il avoit à sa droite, qui est élevée au travers des prés, pour porter un petit canal sec, autrefois destiné à conduire quelques eaux. Il fit camper ses troupes dans des prairies, ayant à leur droite le ruisseau qui les séparoit du village. A la tête du camp étoit un bois qui retournoit sur la gauche, entre elle & le poste du comte Hamilton, qui n'étoit éloigné que d'un quart de lieue. Pour lui donner une communication plus sûre avec le camp, M. de Turenne fit poster les deux bataillons d'Auvergne dans ce bois, sur le chemin qui y conduisoit & le traversoit. Ainsi l'armée répandue en six postes différens, dans l'étendue d'une lieue &

demie, formoit une potence qui enfermoit la tête & la gauche des ennemis, & se trouvoit en sûreté par la disposition du pays, & la facilité de se pouvoir secourir : pendant qu'eux, serrés à la droite par le Rhin, ne pouvoient plus s'étendre que par leurs derrieres, où nous pouvions même les couper. M. de Turenne employa le reste du vingt-quatre à reconnoître les environs de son camp, sans passer la riviere, de l'autre côté de laquelle étoit le village de Gamshussen, bâti tout en long ; de sorte que les premieres maisons commençant assez près du camp, l'église qui est à l'autre bout, un peu séparée du ruisseau, & un peu élevée, en étoit éloignée de six cens pas.

Le vingt-cinq, au matin, un capitaine de dragons de la Reine, étant allé reconnoître, vit derriere ce village plusieurs escadrons dans une petite plaine à droite, & de l'infanterie qui s'y couloit, & qui commençoit à s'y

retrancher. M. de Turenne la fit attaquer par les dragons de la Reine, avec des détachemens de sa seconde ligne, & s'y avança lui-même. Les ennemis, quoiqu'en grand nombre, ne disputerent pas beaucoup le village. Le gros de leur infanterie se retira d'abord vers leur camp, avec les escadrons qui avoient paru, & ils laisserent seulement dans l'église deux cens hommes, commandés par un François nommé Chevreulles, capitaine dans le régiment de Souches. L'église étoit petite & environnée d'un cimetiere élevé, fermé d'assez bonnes murailles. Il s'y défendit avec toute la valeur possible : presque tout ce qu'il y avoit de soldats y périt ; & comme l'église fut forcée, les nôtres l'ayant pris pour un de nos officiers, il retourna avec eux jusques assez près du camp, où il fut reconnu & mené à M. de Turenne, qui sçut de lui que les ennemis, ayant reconnu que le jour précédent l'on n'avoit point

occupé ce poste, y avoient envoyé deux mille hommes de pied, soutenus de cavalerie, pour s'y retrancher, & tâcher de s'y maintenir; mais qu'étant arrivés trop tard, on ne leur en avoit pas donné le temps; qu'ils s'étoient retirés, & que pour favoriser leur retraite, ils l'avoient jetté dans cette église.

Comme il avoit de l'esprit, & qu'il servoit parmi eux avec réputation depuis près de vingt ans, il put rendre bon compte de plusieurs autres choses; & ce fut de lui que l'on apprit tout le dessein de Montécuculi, que M. de Turenne avoit fait manquer depuis vingt-quatre heures. Nous perdîmes peu de soldats à cette attaque; mais le chevalier d'Hocquincourt, qui commandoit les dragons de la Reine, y fut tué sur la place d'un coup qu'il reçut à la tête, & le chevalier de Boisseleau, capitaine dans le même régiment, le fut aussi d'un coup au travers du corps. La prise de ce poste donna le moyen de s'éten-

dre de l'autre côté de la riviere, où l'on trouva un terrein plus haut, & quelques restes de fourrages. Ruvigny fut détaché pour aller reconnoître le long du pied de la montagne jusques vers Bihel, où il chargea quelques gens détachés des ennemis, qui se retirerent d'abord : il ne rencontra point autre chose, & rapporta qu'il restoit encore des fourrages de ce côté-là.

Le comte de Montécuculi voyant que nous avions passé la barriere qu'il avoit prétendu nous opposer par ses retranchemens du Renchen, & que par un enchaînement de postes depuis notre camp jusqu'à Gamshussen, nous enfermions presque tout le sien ; que nous devenions maîtres des fourrages qu'il avoit épargnés le long de la montagne, pendant qu'il ne pouvoit plus avoir ni fourrages, ni convois, qu'avec les difficultés que lui causoient la disposition & le voisinage de notre armée, crut devoir quitter son poste

avant qu'il fût plus ſerré. Ainſi la nuit du vingt-cinq au vingt-ſix il décampa de Schertzen; & prenant ſa marche par Liecthenau, il alla camper à Bihel, deux lieues au-deçà de Baden, aſſez près du pied de la montagne, qui, en cet endroit, n'eſt éloignée du Rhin que d'une lieue & demie. Le comte de Lorge avertit M. de Turenne dès la nuit que les ennemis marchoient; & lorſqu'il eut fait reconnoître leur marche, il fit ſortir ſes troupes des différens poſtes où elles étoient, les raſſembla toutes dans un même camp à Gamshuſſen, & le lendemain, à la pointe du jour, les fit marcher droit à la montagne juſqu'au village d'Acheren, où prenant ſa route à gauche, il commença à ſuivre le pied de la montagne. Il fut à peine hors de ce village, qu'on lui rapporta que les ennemis paroiſſoient derriere le petit village de Saſpach.

Le comte de Montécuculi ayant été obligé de décamper de Schertzen, ne

pouvoit prendre d'autre parti que de chercher un nouveau poste pour se couvrir, & pour nous arrêter sans se commettre dans un combat. Il n'en trouva point de plus commode que celui du village de Saspach, avantageux par sa situation dans l'entrée de la montagne, & par une église retranchée depuis long-temps, & environnée d'un fossé qui fermoit entiérement le défilé. Il avoit fait occuper de bonne heure cette église par de l'infanterie; & ayant envoyé ordre à Caprara de l'y venir joindre par le chemin de la montagne, avec le corps qu'il avoit à Offembourg, il mena son armée par Liecthenau & par Bihel, la disposition du pays l'obligeant à prendre ce grand tour. Il marcha avec une extrême diligence; de sorte qu'il arrivoit d'un côté du village dans le temps que nous approchions de l'autre. Comme il vit marcher notre armée au village, il jetta son infanterie dans l'entrée de la montagne, à couvert des

haies & des bois, le long du ruisseau qui la séparoit de nous par des profondes ravines où il couloit. Un peu plus bas, à la droite des ennemis, étoit le village dont ils avoient occupé l'église, & leur cavalerie parut d'abord dans la plaine qui étoit derriere le village, un peu sur la gauche; mais elle se serra ensuite vers le pied de la montagne.

De notre côté la situation étoit différente. Au sortir d'Acheren, après quelques haies qui formoient comme un défilé avec le bois du pied de la montagne, le terrein se découvroit en forme de petite plaine, dont la moitié s'élevoit vers la montagne; l'autre partie étoit plus basse, plus unie, & serrée en partie par un bois qui s'y étendoit en potence, lorsqu'on approchoit de Saspach. Ce village fermoit la plaine, & étoit comme enveloppé d'une petite hauteur qui le cachoit en arrivant, & l'environnoit de maniere qu'on

n'y alloit que par un chemin creux, qui perçoit la hauteur. M. de Turenne eut d'abord quelque espérance de s'en emparer, & crut trouver par-là un chemin pour aller aux ennemis : mais ayant reconnu l'églife, fituée juftement à la tête du défilé, environnée d'un bon foffé, bien retranchée d'ailleurs, il ne jugea pas qu'on la pût attaquer. Il alla reconnoître toute fa droite, & obferva, autant qu'il étoit poffible, la difpofition de l'armée des ennemis, le ruiffeau & les ravines qui le féparoient de nous ; il jugea qu'il étoit impoffible d'aller à eux par ce côté-là. Il alla reconnoître la gauche par où la hauteur qui couvre le village, commence à s'abaiffer, en tombant le long du ruiffeau. Il reconnut encore divers autres endroits, pendant que les ennemis dreffoient des batteries dans des lieux avantageux, & pour incommoder celles que nous avions faites, & pour battre dans la plaine où étoit notre armée.

Quoiqu'on ne pût pas voir leurs troupes tout à découvert, on leur voyoit néanmoins faire beaucoup de mouvemens, comme ceux d'une armée qui cherche à se poster en arrivant. M. de Turenne retourna encore sur sa gauche pour reconnoître plus sûrement; & s'étant ensuite reposé assez long-temps sous un arbre, on lui vint dire que l'on voyoit faire quelques mouvemens à l'infanterie des ennemis vers la montagne. Il s'y en alla promptement; & Saint Hilaire étant venu à sa rencontre pour lui rendre compte de quelques batteries qu'il faisoit faire, comme il le quittoit, un coup de canon des ennemis, tiré par hasard, [illegible] le bras à Saint Hilaire, & traver[illegible] de Turenne par le milieu du corps: il tomba mort dans le moment qu'il fut frappé. Je ne dirai point quelle fut la douleur & la consternation de toute l'armée dans cette perte. Ce ne sont point des sentimens or-

dinaires que les paroles puissent exprimer : j'en juge par ceux dont je fus pénétré, sans y avoir d'autre intérêt que celui d'être François. Les ennemis sçurent sa mort un quart d'heure après : elle ne causa pas un moindre changement dans leur armée qu'elle fit parmi nous. L'embarras de leurs généraux, & la terreur du soldat, cesserent : ils crurent qu'ils avoient beaucoup gagné, parce qu'ils étoient persuadés que nous avions tout perdu.

Ainsi mourut HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, grand capitaine, grand politique, & presque sans égal par cette élévation d'ame, qui le mettoit si fort au dessus de l'intérêt, & ne lui lai[illegible] de passion que pour la véritable g[illegible]. Peu de généraux ont eu des vues plus étendues que lui dans l'art de la guerre, & peu de grands hommes ont eu tant de qualités si différentes, & qui paroissoient presque contraires : ne précipitant ja-

mais rien, & attendant patiemment le temps d'agir, quand la disposition des choses, ou la précaution des ennemis lui en ôtoient les moyens; prompt à saisir l'occasion que la fortune lui offroit, ou que son habileté lui ménageoit; voyant d'abord & d'un coup d'œil tout ce qu'il falloit voir; étendant ses précautions jusqu'aux moindres choses, & travaillant sans cesse à se rendre maître des succès par une conduite bien réfléchie; quelquefois paroissant donner tout à la valeur, & s'abandonner en apparence tout entier à la fortune, quoique ses actions fussent toujours fondées sur des mesures & des sûretés que lui seul connoissoit, & que tout le monde étonné admiroit après le succès.

Il seroit difficile de dire quel étoit le dessein de M. de Turenne lorsqu'il fut tué. Sa mort arriva dans une conjoncture qui a laissé tout le monde en suspens sur le parti qu'il auroit pris.

Quelques-uns ont prétendu qu'il avoit reconnu, à la gauche de l'armée, un passage pour aller aux ennemis; d'autres ont dit qu'il prenoit la résolution de se retirer: mais on ne peut avoir sur cela que des conjectures. Tous ses desseins finirent avec lui; & ceux qui se trouverent après lui chargés du commandement de l'armée, eurent à prendre leurs résolutions d'eux-mêmes. Il n'y avoit pour lors de lieutenant général que le comte de Lorge, son neveu. Le marquis de Vaubrun, blessé depuis quelques jours au pied, d'un coup de pistolet, étoit demeuré au quartier général d'Acheren, peu en état d'agir. Néanmoins, d'abord qu'il sçut la nouvelle de la mort de M. de Turenne, il se rendit à l'armée, & tous deux en prirent le commandement, en attendant les ordres de la cour.

L'armée se trouvoit dans une situation qui l'exposoit à beaucoup d'incommodités. Les ennemis postés sur les

hauteurs, la canonnoient continuellement; ils voyoient jusqu'au moindre mouvement qui se faisoit dans le camp, & pouvoient en profiter à toute heure. Il nous étoit impossible d'aller à eux, au lieu qu'ils pouvoient aisément nous attaquer. L'église de Saspach, soutenue de toute leur armée, & retranchée, comme je l'ai marqué, avançoit tellement dans le front de notre infanterie, que nous n'étions à couvert de leur feu, que par une petite élévation de terre. Il leur étoit facile, en nous donnant de la jalousie sur nos aîles, & nous obligeant à les tenir garnies, d'attaquer ce front qui se seroit trouvé foible & mal posté; ou si nous avions affoibli nos aîles, pour tenir cette tête plus forte, ils pouvoient tomber sur la droite ou sur la gauche avec avantage. D'ailleurs nous ne pouvions, qu'avec beaucoup de difficulté, faire venir nos convois dans un si grand éloignement, pendant que les ennemis les pouvoient

couper à toute heure par Offembourg ; & notre cavalerie, déja diminuée par les néceſſités précédentes, achevoit de ſe ruiner dans un lieu où il n'y avoit point de fourrage.

On ne pouvoit remédier à tant de maux, que par une retraite. Nos généraux la réſolurent : mais comme elle n'étoit pas aiſée à faire à la vue des ennemis, & ſi près d'eux, qu'en pluſieurs endroits nous étions à la portée du mouſquet, il fallut du temps & de grandes meſures pour s'y diſpoſer. On enveloppa d'abord d'un retranchement toute la tête de la petite hauteur qui étoit entre nous & l'égliſe, & l'on pouſſa des logemens juſqu'à la riviere, ſur la gauche, pour couvrir l'armée de ce côté-là. On avança des gardes dans la montagne juſqu'aux paſſages par où les ennemis pouvoient, ou venir à nous, ou marcher vers Offembourg ; & ſur la gauche de l'armée, en allant vers Liecthenau, le comte de Lorge jetta

de l'infanterie dans un château, & y posta de la cavalerie, pour être averti de tous les mouvemens que les ennemis pourroient faire de ce côté-là. Le jour finit pendant que l'on prenoit toutes ces précautions : la nuit fut paisible, sans allarme de part & d'autre.

Le lendemain, vingt-huit juillet, les ennemis parurent dans la même situation que le jour précédent. Ils avoient seulement étendu des logemens plus loin le long du ruisseau, vis-à-vis des nôtres, & ils continuerent à nous tirer du canon tout le jour de plusieurs batteries hautes, auxquelles les nôtres répondoient. Ils n'entreprirent rien sur aucun de nos postes; mais comme nous ne pouvions faire de mouvemens dans notre camp, qu'ils ne l'apperçussent, le comte de Lorge attendit que la nuit fût venue pour faire marcher les bagages & le gros canon qu'il envoyoit devant au camp de Bischem, où Bulonde étoit demeuré avec sa brigade & le bataillon

de Bretagne. Il prit cette précaution pour débarrasser la marche de l'armée, qu'il devoit mener de ce côté-là le lendemain : c'étoit le vingt-neuf. Il se passa aussi paisiblement que le précédent du côté des ennemis : mais le comte de Lorge l'employa à disposer toutes choses pour marcher à l'entrée de la nuit, qui commença avec un orage extraordinaire, & une pluie si abondante, que les torrens qui couloient des montagnes, eurent en peu de temps inondé le camp. Cet accident rendit la marche très-fâcheuse, quelques ordres que l'on eût donnés, & quelques mesures que l'on eût prises pour éviter la confusion ordinaire des marches de nuit. L'obscurité étoit si grande, & les eaux tellement répandues, qu'il y eut de nos troupes qui s'égarerent en sortant du camp. Mais enfin tout étant entré dans le défilé, on eut de nouvelles peines à traverser un grand bois, dont le terrein étoit si marécageux, que les

hommes & les chevaux ne pouvoient presque s'en tirer.

Après tant de fatigues l'armée suivant la même route par où elle étoit venue, acheva de passer la petite riviere de Gamshussen, peu après le soleil levé, & continua sa marche vers le passage du Renchen, que le comte Hamilton avoit gardé quelques jours auparavant. L'infanterie de l'arriere-garde, où étoit le comte du Plessis, l'avoit déja passé; & le comte de Roye, qui faisoit l'arriere-garde de tout, étoit près de faire entrer sa cavalerie dans le défilé qui conduit à ce passage, lorsqu'on vit paroître les dragons des ennemis, suivis d'un corps de cavalerie, qui marchoient droit à lui. Il continua de faire défiler sa cavalerie à travers le bois, dans un terrein si fâcheux, qu'à peine les chevaux s'y pouvoient soutenir, & fit mettre pied à terre aux dragons du Roi, à l'entrée du bois, pour faire tête à ceux des ennemis qui venoient

les charger. L'escarmouche commença avec un grand feu de part & d'autre: nos dragons arrêterent ceux des ennemis avec tant de fermeté, que leur cavalerie ne pût joindre la nôtre, qui acheva de passer le défilé & le ruisseau.

D'abord que le comte de Lorge avoit vu l'armée en-deçà du Renchen, jugeant que les ennemis pouvoient marcher par le pied de la montagne droit à Vilstet, qui n'étoit gardé que par un foible détachement; & prévoyant tout ce qu'on avoit à craindre, s'ils se rendoient maîtres de ce poste, par lequel ils pouvoient nous séparer de notre pont, & couper notre retraite sans rien risquer, il avoit envoyé ordre à Bulonde d'y marcher promptement, avec sa brigade & le bataillon de Bretagne, qu'il avoit à Bischen; & comme il avoit dessein de camper à Bischen, il fit passer la seconde ligne au-delà du village & du ruisseau qui le sépare, &

lui fit mettre la gauche au village, & la droite étendue vers Vilstet, afin qu'elle fût en état d'y marcher plus diligemment, s'il en étoit besoin, sans trop se séparer néanmoins du reste de l'armée, s'il la falloit rejoindre.

Cependant le comte de Roye ayant achevé de faire passer sa cavalerie, détacha deux cens Irlandois de la garde du pont du Renchen, pour soutenir le marquis de Boufflers, qui combattoit à la tête de ses dragons, & pour favoriser sa retraite. Il la fit avec beaucoup d'ordre & de valeur, & se servit utilement d'une redoute faite du temps de M. de Turenne, qui étoit au milieu du défilé. Ce fut là que les ennemis se voyant maltraités, & voulant d'ailleurs rejoindre leur armée, commencerent à se retirer. Il y demeura plusieurs des leurs sur la place, & quelques prisonniers, entre lesquels étoit un major du régiment de dragons de Trautmansdorf, qui dit au comte de Lorge qu'ils

n'avoient attaqué notre arriere-garde, que pour nous obliger à tourner tête, & donner temps à leur armée d'arriver à Vilstet avant la nôtre. Il se plaignoit de ce que le général major Schuts n'étoit pas arrivé assez tôt avec sa cavalerie pour attaquer la nôtre, avant qu'elle entrât dans le défilé : c'étoit-là, disoit-il, la raison pour laquelle leurs dragons avoient chargé inutilement.

Par le rapport de ce prisonnier, le comte de Lorge fut assuré dans la conjecture qu'il avoit *faite* de la marche & du dessein des ennemis; & peu après Bulonde lui envoya ceux qui étoient venus sommer Vilstet de la part du comte de Montecuculli, qui lui étoient tombés entre les mains, comme il y arrivoit. On sçut d'eux des nouvelles encore plus précises des ennemis & de leur marche vers la Kintzig; de sorte que le comte de Lorge, suivant ses premieres mesures, prit sa seconde ligne qu'il avoit avancée au-delà de Bischen,

marcha en diligence à Vilstet, & donna ordre de faire suivre toute l'armée par le même chemin. Elle n'avoit demeuré que peu d'heures à Bischen, d'où l'on envoya ordre à cinq cens hommes, qui étoient restés à la garde des isles du Rhin, de retourner à Haguenau.

Toute l'armée se trouva avant minuit à Neumulh, peu au dessous de Vilstet, sur la Kintzig, où elle avoit campé peu auparavant sous M. de Turenne. Comme l'avant-garde des ennemis arrivoit en même temps que nous de l'autre côté de la ville, le comte de Lorge fit passer la riviere au marquis de Rane, avec la brigade de Gournay, & de l'infanterie pour les observer : mais il ne parut rien de ce côté-là ; & le comte de Montécuculi, qui s'étoit avancé fort près de Vilstet, avec son avant-garde, la fit d'abord un peu retirer, pour attendre que le reste de son armée l'eût joint, voyant toute la tête de la nôtre qui arrivoit. Cependant on se trouvoit fort

près les uns des autres, du même côté de la riviere, séparés seulement par Vilstet, & par quelques fossés qui en sont proches. Il falloit nécessairement prendre un parti. Le comte de Lorge crut que le plus avantageux étoit de faire demeurer l'armée où elle étoit, en attendant la démarche des ennemis, & les ordres de la cour. Il le proposa aux officiers généraux; leur en fit voir les avantages, disant qu'on y pouvoit en sûreté observer les ennemis, quelque parti qu'ils prissent, & suivre leurs mouvemens; passer la riviere, s'ils la passoient, couvrant toujours notre pont & celui de Strasbourg; qu'il restoit derriere nous de grandes prairies le long du Rhin, dont les herbes étoit assez revenues pour faire subsister quelque temps la cavalerie, pendant que les ennemis manqueroient de fourrage; qu'on étoit dans le même poste où M. de Turenne s'étoit trouvé peu auparavant; qu'il ne falloit que suivre les

mêmes mesures qui lui avoient donné tant de succès ; & qu'enfin, en cessant de se retirer, on redonneroit à nos troupes la confiance qu'on ôteroit aux ennemis ; que si devenus plus hardis depuis la mort de M. de Turenne, ils ne refusoient plus le combat qu'ils avoient évité jusqu'alors, il ne croyoit rien de plus avantageux pour nous, que de les combattre.

Le marquis de Vaubrun ne fut pas de ce sentiment. Il soutint qu'il falloit continuer la retraite jusqu'au pont, que c'étoit l'unique lieu où l'armée pût être en sûreté, & que partout ailleurs on seroit toujours exposé à tout ce que les ennemis tenteroient pour nous couper. Il entraîna dans son sentiment presque tous les officiers : le comte de Lorge ne put se résoudre à ce parti. Les avantages de celui qu'il avoit proposé, surtout si l'on pouvoit combattre, & le péril qu'il prévoyoit dans la retraite, le firent demeurer dans son sentiment.

Etant entré dans Vilſtet ; & ayant obſervé du haut du château la diſpoſition des ennemis, qui ne faiſoient paroître qu'une partie de leur armée, il jugea qu'ils cherchoient à l'attirer par cette tête qu'ils lui préſentoient, tandis que le reſte paſſeroit la riviere pour ſe jetter entre nous & notre pont, & qu'ainſi il devoit abſolument demeurer dans ſon poſte pour les obſerver : mais on le preſſa de nouveau pour la retraite ; & quoiqu'il pût dire, tout le monde conclut à marcher vers le pont d'Altenheim. Pour le faire avec plus de ſûreté, les marquis de Rane & de Duglas s'avancerent avec la brigade de Gournay, de ſeize eſcadrons, avec les brigades d'infanterie d'Auvergne & de Rambure, pour ſe poſter à Goltſchir, au-delà de la Schutren, où étoit le paſſage par lequel les ennemis pouvoient marcher à notre pont : & cependant on fit paſſer la Kintzig à nos bagages, qui prirent leur chemin par Sunthen, le

long du Rhin ; ils étoient couverts par la disposition de l'armée, & par le détachement de Goltschir.

Toute l'armée passa ensuite, & s'étendit dans la prairie, en approchant de Vilstet, que les ennemis avoient commencé à attaquer. C'étoit un très-méchant poste, gardé par six ou sept cens hommes, sans canon : celui des ennemis le battoit de fort près. On n'auroit point dû marcher sans retirer cette garnison, & plus on attendoit, plus les ennemis la pressoient, & rendoient sa retraite difficile. Mais il arriva une contestation qui arrêta l'armée assez long-temps, par les différens sentimens des deux lieutenans généraux qui la commandoient. Le marquis de Vaubrun, qui avoit insisté à faire la retraite, voyant l'armée en-deçà de la riviere, & que les ennemis pressoient Vilstet, commença à dire qu'il étoit honteux de se retirer de cette maniere, que nous semblions fuir devant eux, qu'ils

insulteroient Vilstet à notre vue, qu'il falloit faire une action de vigueur, qu'il falloit marcher à eux. Il n'y avoit pour cela point d'autre moyen que de faire repasser la riviere à l'armée par le pont de Neumulh, ou refaire celui de Vilstet, & passer au travers de la place: l'un & l'autre étoient impraticables.

Aussi le comte de Lorge ayant fait son possible pour le faire changer de sentiment, en lui faisant voir l'impossibilité d'exécuter son projet, sans perdre toute l'armée, voyant qu'il n'écoutoit rien, lui dit enfin avec chaleur, que puisqu'il vouloit qu'on marchât aux ennemis, on y marcheroit, & commanda en même temps qu'on fît avancer l'infanterie & le canon. Ils se séparerent sur cela. Peu après le marquis de Vaubrun ayant changé d'avis, Ruvigny vint de sa part en informer le comte de Lorge, & le prier de prendre les mesures qu'il jugeroit les plus convenables dans cette conjoncture pour

le ſervice du Roi. Cette conteſtation ſe paſſa à la vue de toute l'armée, qui demeura un temps ſans mouvement, pendant que les ennemis preſſoient Vilſtet, & ſe mettoient en état de l'envelopper de telle maniere que la garniſon n'en pût ſortir. Ils avoient même déja fait paſſer quelques gardes de cavalerie en-deçà de la riviere, qu'ils avoient aſſez avancées ſur les avenues de Vilſtet, & les faiſoient ſoutenir par de l'infanterie qui étoit de l'autre côté.

Le comte de Lorge ayant enfin la liberté d'agir, continua à diſpoſer tout pour la marche de l'armée vers le pont d'Althenheim; & comme la garniſon de Vilſtet étoit extrêmement preſſée, il chargea Laubanie, major du régiment de la Ferté, d'entrer dans la place, & de porter au chevalier de Novion, colonel de Bretagne, l'ordre de ſe retirer. On ne pouvoit y aller ſans péril. Il fallut faire avancer de l'infanterie pour eſcarmoucher avec celle des en-

nemis, qui étoit au-delà du ruiſſeau ; & faire pouſſer leurs gardes de cavalerie pour favoriſer ſon paſſage. Les ponts étoient rompus : mais comme il connoiſſoit parfaitement ce poſte, il trouva moyen d'entrer dans le château, de faire mettre le feu à la ville, de diſpoſer tout pour la retraite, & d'en venir rendre compte. On l'y renvoya une ſeconde fois : il fit mettre le feu au château, & ramena la garniſon ſans perte. Elle joignit l'arriere-garde de l'armée, qui s'étoit cependant miſe en marche à la fin du jour, ſur deux colonnes ; les eſcadrons & les bataillons alternativement mêlés.

La nuit étoit paiſible, & la marche aſſez commode, par le ſoin qu'on avoit pris de faire accommoder les chemins par le détachement qui avoit précédé. Il étoit minuit lorſque l'armée fit halte à Goltſchir. On n'y trouva plus le corps détaché des marquis de Ranes & de Duglas : le comte de Lorge apprit

ſeulement que le marquis de Vaubrun, qui avoit paſſé quelque temps auparavant en carroſſe, les avoit fait marcher au pont d'Althenheim. L'armée prit le même chemin à la pointe du jour; & le comte de Lorge voulant avoir des nouvelles certaines des ennemis, qui nous avoient laiſſé marcher toute la nuit ſans allarme, commanda à Monclar d'envoyer quatre cens chevaux vers Vilſtet. Il donna ordre en même temps au duc de Saulx, & à Deſcures, d'aller marquer le camp à Althenheim, leur recommandant d'appuyer la gauche de l'armée directement ſur le Rhin, & de commencer à tracer le camp par-là, étendant la droite vers la nouvelle Schutren; & après avoir mis l'armée en marche, il s'en alla lui-même au camp, croyant y rencontrer les troupes détachées qu'il n'avoit point trouvées à Goltſchir, où il avoit prétendu les joindre au reſte de l'armée, pour tenir ferme, & combattre les ennemis, s'ils

venoient à lui par cet endroit. Il ne trouva point ce détachement au camp, non plus qu'à Goltſchir : on lui dit ſeulement que le marquis de Vaubrun, lui faiſoit paſſer le Rhin. Il pouſſa au pont à toute bride pour le faire revenir, mais il étoit déja en Alſace.

Cette nouvelle le ſurprit & le toucha extrêmement : il n'avoit eu aucune part au paſſage de ces troupes. Il ſe trouvoit en deçà du Rhin, avec une armée aſſez foible d'elle-même, & diminuée encore par l'éloignement de huit bataillons & de deux brigades de cavalerie, expoſés à tout ce que voudroient entreprendre les ennemis deux fois plus forts que lui. Il envoya ſur le champ des ordres très-preſſans aux marquis de Rane & de Duglas, de ramener leurs troupes à l'armée, & témoigna au marquis de Vaubrun le déplaiſir qu'il avoit qu'on les eût ainſi ſéparées ; lui en fit voir les conſéquences & le fâcheux état où ſe trouvoit l'armée.

Le marquis de Vaubrun étoit persuadé au contraire qu'il avoit pris de très-bonnes mesures ; & dans la pensée qu'il avoit que les ennemis pouvoient faire passer un corps, par Strasbourg, dans l'Alsace, pour nous y prévenir & gagner notre pont de ce côté-là, il soutenoit qu'il avoit été nécessaire d'y envoyer ces troupes. Mais le comte de Lorge y avoit prévu, en assurant la tête du pont du côté de l'Alsace, par six cens hommes de pied qu'il avoit jetté dans un bon château qui le couvroit. Il avoit d'ailleurs détaché Saint Silvestre, par ce côté-là, vers Strasbourg, avec cinq cens chevaux, pour sçavoir des nouvelles certaines des ennemis, dont l'on pouvoit toujours aisément prévenir la marche par notre pont. Cependant l'armée entroit dans le camp, qui ne se trouva pas disposé comme le comte de Lorge l'avoit ordonné, à cause d'un bois qui s'étendoit sur le bord du Rhin ; de sorte

qu'elle commença à camper avec assez peu d'ordre, laissant, depuis sa gauche jusqu'à la riviere, un grand vuide, par lequel on pouvoit aller à notre pont, comme firent les ennemis peu après.

Tout ce terrein, qui vient en baissant insensiblement depuis la plaine jusqu'au Rhin, est rempli de prairies entre-coupées de bois, les uns clairs, les autres un peu plus épais. Il y a des haies en quelques endroits, & tout cet espace est traversé par un petit canal de cinq ou six pieds de lar[illegible] que l'on a tiré de la riviere de Schutren jusqu'au Rhin, pour y décharger ses eaux lorsqu'elle déborde, ou pour arroser les prairies : on l'appelle la nouvelle Schutren ; mais elle ressemble, en plusieurs endroits, beaucoup plus à un fossé bourbeux, qu'à un ruisseau. Notre camp étoit entre ce fossé & le pont ; où le comte de Lorge étoit allé pour donner les ordres de faire repasser les brigades qui étoient au-delà du Rhin ; lorsque

tout

tout d'un coup on lui vint dire que les Cravattes des ennemis escarmouchoient notre grand'garde. Comme il interrogeoit celui qui lui faisoit ce rapport, on l'assura qu'ils n'avoient fait que paroître, & s'étoient retirés: mais il sçut presque en même temps que la garde étoit renversée, & que toute l'armée des ennemis tomboit sur notre camp. Il y poussa à toute bride, & trouva en arrivant les quatre premiers bataillons de la brigade de Champagne, & les deux brigades de cavalerie de Lambert & de Saint Loup, aux mains avec les ennemis.

Ces troupes étoient d'abord entrées dans le camp: mais au premier bruit des ennemis, on leur avoit fait repasser la nouvelle Schutren; de sorte qu'elles se trouvoient séparées du reste de l'armée, entre deux petits bois, dans un terrein si serré, qu'elles ne pouvoient faire aucun mouvement. Les ennemis les chargeant en tête, enveloppoient

en même temps les deux petits bois de la droite & de la gauche, & tout sembloit disposé à voir accabler ces corps détachés, avant qu'on pût les secourir. Le comte de Lorge n'y trouva point d'autre remede que de faire promptement retirer, au-deçà de la Schutren, les bataillons de Turenne & d'Orléans, & faire soutenir le premier de Champagne par le second. Ce mouvement étoit délicat si près des ennemis; mais il étoit moins dangereux que de laisser ces corps dans une situation où ils ne pouvoient demeurer, sans être entiérement défaits. Le bataillon de Turenne passa le fossé sans perte, & se mit en bataille en-deçà. Celui d'Orléans eut plus de peine, parce qu'il fut mis en désordre par notre cavalerie même, que les ennemis chargeoient: & cependant le premier bataillon de Champagne soutint tout l'effort des ennemis avec une fermeté sans exemple.

Il fut soutenu d'abord par les dragons

du Roi, que le marquis de Boufflers posta à un passage important de la nouvelle Schutren. La brigade de la Marine s'étendoit à leur droite, & l'on en détacha trois cens hommes pour garder un château qui fermoit la ligne de ce côté-là. Les dragons avoient la droite du bataillon de Turenne, qui venoit de repasser; celui de la Ferté prit la gauche de celui de Turenne; & comme il y avoit beaucoup de terrein à garder, le comte de Lorge le fit remplir par les deux bataillons d'Hamilton, qu'il posta entre ceux de Turenne & de la Ferté: le bataillon de Vendôme, seul, gardoit un passage beaucoup plus sur la gauche, vers le Rhin.

Les ennemis avoient d'abord fort maltraité le bataillon de Champagne, & les brigades de Lambert & de Saint Loup; mais leur terrein ayant été dégagé, & se trouvant soutenues de l'infanterie qui bordoit le ruisseau, le combat se rétablit, & fut long-temps sou-

tenu par diverses charges faites aux ennemis, malgré leur nombre & leurs autres avantages. Enfin l'opiniâtreté des nôtres, & leur valeur, produisirent tant de succès, qu'ils eurent moyen de repasser la nouvelle Schutren, & d'en défendre le passage aux ennemis. Toutes ces troupes firent très-bien. Les régimens du Bordage & de Grignan défirent deux bataillons des ennemis, & le dernier emmena une piece de canon, & en auroit emmené plusieurs, sans la précipitation des cavaliers, qui couperent d'abord les traits des attelages, pour avoir les chevaux. On ne combattoit pas seulement en cet endroit : car les ennemis s'étendant par leur droite, avoient attaqué les bataillons de Turenne, d'Hamilton & de la Ferté, qui soutinrent long-temps le feu du canon & du mousquet de plusieurs bataillons des ennemis, à trente ou quarante pas, & les arrêterent tout le reste du jour.

D'abord que le comte de Lorge vit

le combat en état de se soutenir en cet endroit, il courut à sa gauche, où il ne doutoit point que les ennemis ne tentassent le passage. Il prit avec lui le marquis de Beaupré, qu'il rencontra derriere l'infanrerie, à la tête de quatre escadrons qu'il fit suivre ; & après avoir marché sept ou huit cens pas par un terrein assez couvert, il entra dans une prairie qui s'étend jusqu'au Rhin, où il apperçut d'abord que les ennemis ayant poussé une garde que le marquis de Boufflers y avoit posté, plusieurs de leurs escadrons avoient passé la petite Schutren. Ils étoient déja plus de mille pas en-deçà ; & formant une longue colonne, ils marchoient, par la prairie, vers notre pont, & enveloppoient entiérement notre gauche par cette marche.

Aussi le comte de Lorge ne balança point à charger avec ses quatre escadrons, avant que les ennemis le pussent reconnoître. Il tomba sur la tête de leur

colonne, comme ils marchoient, la rompit d'abord, & mit le reste en un si grand désordre, qu'il les mena battant jusqu'à la nouvelle Schutren; la fit repasser à la plus grande partie; & tout auroit suivi sans des dragons des ennemis, postés dans quelques bois en-deçà de Schutren, dont le feu ayant arrêté les nôtres, donna moyen à quelques-uns de leurs escadrons de se rallier, & de demeurer en-deçà. Le comte de Lorge jugeant de quelle conséquence il étoit de ne les y pas laisser, poussa à toute bride à son infanterie, d'où il amena le premier bataillon de Monmouth, pour attaquer les dragons des ennemis, en même temps que nos escadrons chargeroient les leurs. Ils le firent avec tant de résolution, que tout ayant été poussé de l'autre côté du ruisseau, & mis en fuite, les nôtres passerent après, & se posterent à couvert d'un rideau, d'où l'on voyoit, par le flanc, l'infanterie des ennemis, que

l'on auroit pu attaquer avec avantage, si l'on avoit eu plus de troupes ; car toute la cavalerie de leur droite avoit plié. Le comte de Lorge avoit déja envoyé tous ses aides de camp pour faire venir des troupes, avec le plus de diligence qu'il seroit possible : mais voyant qu'elles ne venoient point assez tôt, il laissa dans ce poste Montauban, qui venoit d'y arriver, & alla lui-même au camp. Pendant qu'il assembloit des escadrons, Montauban vit un grand corps des ennemis, qui marchoit, prêt à lui tomber sur les bras ; & comme il ne se vit point en état de les attendre, foible comme il étoit, il fut obligé de repasser le ruisseau, & de le laisser libre aux ennemis, qui demeurerent sur le bord assez long-temps, jusqu'à ce que ne voyant point venir de nouvelles troupes joindre le peu que nous en avions, ils commencerent à faire passer, un peu plus bas que la premiere fois, de la cavalerie soutenue par de l'infanterie postée audelà du ruisseau.

Le comte de Lorge trouva les choses en cet état à son retour, & commença de son côté à mettre en bataille douze ou treize escadrons qu'il amenoit avec les quatre qui y étoient déja. Les bataillons de Vendôme & de Monmouth étoient sur la droite, à quelque distance, le long de la Schutren. Cependant le marquis de Vaubrun, qui venoit de la droite, arriva; & voyant les choses dans une disposition qui paroissoit assez avantageuse, voulut, tout incommodé qu'il étoit, avoir part à la charge que l'on alloit faire. Le comte de Lorge avoit formé une ligne de sept ou huit escadrons, qui devoit marcher lentement vers les ennemis, pendant qu'il achevoit de mettre la seconde ligne en état de la soutenir : mais il vit tout d'un coup cette premiere ligne aller seule aux ennemis, avec si peu d'ordre, qu'elle leur prêtoit le flanc par la droite. Il y mena promptement deux escadrons du régiment de Vaubrun, qui arrivoient,

& leur fit couvrir ce flanc : mais à peine les eut-il quitté, pour aller faire marcher la seconde ligne, qu'il vit ces deux escadrons lâcher le pied, sans être chargés ; & les ennemis prenant la premiere ligne en flanc, les premiers escadrons, qui étoient de Beaupré, en furent renversés : Sommery, Ruvigni, & quelques autres qui firent ferme, furent enveloppés & maltraités. La seconde ligne suivit le désordre de la premiere, & presqu'en un instant on vit plutôt une déroute qu'un combat. Le marquis de Vaubrun voulant revenir à la charge, avec douze ou quinze maîtres, fut tué sur la place.

Le comte de Lorge tâcha en vain d'arrêter la fuite des nôtres. Il courut risque plusieurs fois d'être pris. Il força un cornette, qu'il prit aux cheveux, & cinquante ou soixante maîtres, de retourner aux ennemis. Mais enfin voyant tous ses efforts inutiles, il céda au torrent ; & poussant à toute bride, entre la

Schutren & le bataillon de Vendôme ; vers le poste où il avoit renvoyé, un moment auparavant, le comte de Roye, il le rencontra à la tête de quatre escadrons, les plus proches qu'il avoit trouvé, & qu'il avoit fait marcher d'abord qu'il avoit vu le désordre des nôtres. Il le conjura de hâter sa marche pour arrêter les ennemis, s'il étoit possible, pendant que lui couroit aux troupes les plus proches pour amener de l'infanterie.

D'abord *que le comte de Roye* parut en-deçà d'un petit bois clair, qu'il lui fallut passer, les ennemis, qui s'étoient répandus dans la prairie, en poussant les nôtres, craignant qu'il ne fût suivi d'un plus grand corps, commencerent à se rallier, en se retirant vers la nouvelle Schutren ; & Beaupré, qui avoit été entraîné par la déroute, voyant que les nôtres n'étoient plus poussés, ne perdit point de temps, commença à les rallier sur la gauche du

comte de Roye ; & de part & d'autre chacun ayant été quelque temps à se mettre en état, les ennemis se posterent de l'autre côté d'un passage marécageux, où ils firent ferme. Le comte de Roye marcha droit à eux, les observa quelque temps, le petit marais entre-deux ; mais ayant remarqué quelque chose d'agité & d'incertain dans leur contenance, il le passa brusquement, les chargea l'épée à la main, les renversa, & les poussa si vigoureusement, qu'ils ne purent se rallier. Tout se jetta en confusion dans les passages de la petite Schatten, où il en demeura un grand nombre ; & peu s'en seroient sauvés, sans leur infanterie postée dans des haies de l'autre côté, qui arrêta notre cavalerie par un assez grand feu. Le comte de Roye fut blessé dès le commencement de cette action : mais le comte de Lorge étant arrivé dans le même temps, avec le second bataillon de Monmouth, qu'il joignit au pre-

mier & à celui de Vendôme, cette infanterie recommença un combat qui dura aſſez long-temps avec celle des ennemis, le ruiſſeau entre-deux. La nôtre fut ſoutenue de quelques autres bataillons ; de ſorte qu'elle leur fit enfin abandonner le bord de la Schutren, pour ſe retirer plus loin.

On peut dire que ce fut là que finit le combat. La brigade de Gournay revint alors de l'autre côté du Rhin, & peu après les brigades d'infanterie d'Auvergne & de Rambure arriverent auſſi : elles n'avoient pu repaſſer plus vîte, à cauſe du grand nombre de ponts & d'iſles qu'il falloit traverſer. On les mit en bataille le long de la Schutren, où joignant les troupes qui y étoient déja, elles continuerent la ligne juſqu'au Rhin. Pour s'affermir davantage dans cette ſituation, & en éloigner encore les ennemis, le comte de Lorge y avoit fait venir du canon, dont il incommodoit beaucoup leur cavalerie.

qui paroissoit en bataille dans une petite plaine de l'autre côté du ruisseau. Ils le souffrirent quelque temps : mais enfin on les vit plier tout d'un coup, & s'en aller. De leur côté on avança aussi de l'artillerie, qui répondoit à la nôtre, & le peu qui restoit de jour, se passa à se canonner jusqu'à la nuit, qui acheva de mettre fin à cette grande affaire qui avoit duré depuis onze heures du matin.

Les ennemis y perdirent beaucoup d'officiers & de soldats. Le comte de Kielmanseck, général major, qui fut pris le lendemain en venant visiter quelques postes avancés, avoua qu'ils estimoient leur perte à près de cinq mille hommes. Ils la réparerent le lendemain par un corps de quatre ou cinq mille hommes, qu'ils firent venir d'Offembourg. Nous en perdîmes près de trois mille. Le marquis de Vaubrun, lieutenant général, Breval, lieutenant colonel de Champagne, plusieurs capitaines & officiers de cavalerie & d'in-

fanterie, demeurerent sur la place. Careux, brigadier de cavalerie, la Mothe, brigadier d'infanterie, le marquis de Chenoise, mestre de camp du régiment Royal, moururent de leurs blessures. Le comte de Lorge fut légérement blessé, & eut son cheval tué d'un coup de canon, & près de lui Saint Remi, qui avoit été aide de camp de M. de Turenne, fut emporté d'un coup de canon. Le comte de Roye eut deux blessures au bras; le duc de Vendôme eut la cuisse percée d'un coup de mousquet, & le marquis de la Ferté fut blessé à la tête; Saint Loup, Sommeri & le marquis du Bordage, furent aussi fort blessés.

Le combat fut long & douteux. Les ennemis le commencerent avec tout l'avantage qu'on peut avoir quand on attaque des gens foibles & surpris. De notre côté il sembloit qu'il y eût ce jour-là une destinée particuliere pour les contre-temps. Le détachement commandé pour aller, du côté de Villtet,

sçavoir des nouvelles des ennemis, servit de grand'garde à l'armée; de sorte qu'ils furent sur nous avant que l'on eût aucun avis de leur marche. Le bord du Rhin, qui devoit être occupé par la gauche du camp, suivant l'ordre qui en avoit été donné, se trouvant sans troupes, servit de passage aux ennemis pour nous envelopper & marcher à notre pont. Le tiers de leur armée étoit en Alsace, sans que le comte de Lorge le sçût: il ne l'apprit qu'au moment qu'il fut attaqué. Notre cavalerie, déja diminuée depuis deux mois qu'elle manquoit de fourrage, se trouvoit encore accablée des fatigues d'une retraite de plusieurs jours, où l'on avoit été sans cesse sous les armes.

Cependant tout l'avantage du combat nous demeura, & les ennemis abandonnerent la petite Schutren, tandis que notre armée demeura postée le long du bord. Elle se retrancha en quelques endroits, y passa, sans allarme, le deux

& le trois d'août, pendant lesquels le comte deLorge fit faire un grand abattis de bois à droite & à gauche, entre l'armée & le pont, laissant un passage au milieu pour sa retraite. Le comte de Montécuculi en fit faire aussi de son côté, avec divers retranchemens, dans lesquels il se tint à couvert jusqu'au quatre août, qu'il fit marcher son armée vers Strasbourg. Le comte de Lorge faisoit en même temps défiler la sienne par son pont, qu'il fit rompre lorsque tout fut rentré en Alsace. Quelques jours après il remit l'armée entre les mains du maréchal de Duras, son frere, qui avoit eu ordre, depuis la mort de M. de Turenne, d'en venir prendre le commandement, en attendant que M. le prince de Condé, qui étoit en Flandre, pût la venir commander.

FIN.

EP
H. M.

MAR 1 6 1942